I - PALLI

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

Gr. Sala. 1. VII. 19

III 1 VIII 49

INSTRUCTIONS
POUR LES
JEUNES DAMES,
Qui entrent dans le Monde : se marient : leurs devoirs dans cet Etat, & envers leurs Enfans.

Pour ſervir de Suite au
MAGAZIN DES ADOLESCENTES.

PAR

M. LE PRINCE DE BEAUMONT.

TOME I.

A la Haye, Chez PIERRE GOSSE Junior, & DANIEL PINET.
A Leide, Chez ELIE LUZAC.
M D C C L X V I I.

A

MADAME LA COMTESSE

D'EGREMONT,

ET A MADAME

GRENVILLE.

MESDAMES,

SI je Vous euſſe donné cette preuve de mon reſpect pendant mon ſéjour en Angleterre, j'euſſe peut-être été ſoupçonnée de chercher à me faire des protectrices en flattant vos talens & le digne emploi que vous en faites. Le ſang illuſtre dont vous ſortez, le rang où le mérite a élévé vos époux, pouvoient donner de la vraiſemblance à ces ſoupçons. Ils tombent d'eux-mêmes en conſidérant les circonſtances dans leſquelles je vous offre cet ouvrage. Je ſerai abſente pluſieurs années; ma ſanté m'en impoſe la loi, & ſi le Ciel permet que je revoye les bords de ma Ta-

miſe, mon âge ne me permettra plus d'y travailler comme par le paſſé. On ne pourra pas non plus m'accuſer d'avoir ſuivi les mouvemens d'une inclination aveugle. Tout le monde ſait à la vérité que malgré la diſtance qui me ſéparoit de Milady EGREMONT, j'avois oſé prendre pour elle les ſentimens de l'amitié la plus reſpectueuſe, qu'elle me l'avoit permis, qu'elle m'avoit même honoré du tître de ſon amie dans des Lettres que je conſerve chèrement. Mais je n'ai pas eu l'honneur de connoitre Madame GRENVILLE, à qui je prens la liberté de préſenter le même tribut. J'oſe encore aſſurer, Mesdames, que j'ai parfaitement oublié votre credit & vos tîtres. Je cherchois des mères gouvernantes de leurs enfans pour autoriſer par leurs exemples les efforts que je fais pour engager un grand nombre de mères à le devenir. Voilà le ſeul motif de cet Epî-

tre.

tre. Vous êtes vraiement, Mesdames, les mères des enfans que vous avez mis au monde, & malgré les occupations indiſpenſables que vous procure le rang que vous occupez, vous trouvez les moyens de travailler à la culture de leur eſprit & à la formation de leur cœur. Témoin oculaire des ſoins & des talens de l'une de vous, Mesdames; certaine par des témoignages non ſuſpects des attentions & de l'application conſtante de l'autre au grand ouvrage de l'éducation de ſes enfans, j'ai toujours été pénetrée pour vous des ſentimens du plus profond reſpect. J'eſpère qu'on dira de vous, Mesdames, ce que le St. Eſprit dit de la femme forte: Elle a vû que ſon travail étoit bon, & elle en a goûté le fruit. Vos aimables enfans joindront aux graces extérieures les dons de l'ame: on admirera en eux les lumières de l'eſprit, l'excellence du caractère, & la bonté du cœur. J'ai

eu l'honneur de voir les germes de tous ces précieux avantages. Ils ſont cultivés par des mains habiles & attentives. Vous recuillerez dès cette vie au centuple le fruit de vos travaux. Vos filles marcheront ſur vos traces, & ambitionneront dans le tems la glorieuſe qualité de Gouvernantes de leurs enfans, que Vous meritez à ſi juſte tître. Vos fils qui, contre l'uſage, ont partagé vos ſoins, marcheront ſur les traces de leurs pères, & rempliront comme eux avec éloge les prémières places dans l'Etat. Heureuſe d'avoir pû trouver l'occaſion de vous payer le juſte tribut que Vous méritez, & de pouvoir rendre publics les ſentimens du plus profond reſpect avec lequel je ſuis,

MESDAMES,

Votre très-humble & très-obéïſſante Servante,

MARIE LE PRINCE DE BEANMONT.

AVER-

AVERTISSEMENT.

Pourquoi Dieu vous a-t-il mis au monde ? demande-t-on aux enfans en leur apprenant les prémiers élémens du Chriſtianiſme. On leur apprend à répondre : *pour le connoître, l'aimer, le ſervir, & par ce moyen parvenir à la vie éternelle.* Si un Payen venoit parmi nous, qu'il conſidérât la manière dont on élève la jeuneſſe, & qu'on lui demandât enſuite: pour quelle fin croyez-vous que ces enfans ſont venus au monde? il répondroit aſſurément d'après vos uſages, pour faire fortune, pour briller dans le monde, pour y acquérir de la réputation, pour parler les langues étrangères, pour ſe divertir. Je défie qu'il ſoupçonne que nous avons une autre fin. Les parens le ſoupçonnent-ils? Je ne le crois pas. Quel eſt le père qui voulant faire de ſon fils un Juriſconſulte, ne l'applique pas de bonne heure à l'étude des loix ? Vainement le jeune

homme ſe plaint-il de paſſer les trois quarts de ſa vie collé ſur des livres déſagréables. S'il eſt petit, on le fouëtte pour forcer ſon application ; s'il eſt grand, on lui répète les grands mots de gloire, de réputation, de fortune, & on parvient à l'engager à ſurmonter les répugnances les plus fortes. Que ne change-t-on cette demande du Catéchisme pour en ſubſtituer une conſéquente à la conduite qu'on tient à leur égard ? car de me dire qu'on charge quelqu'un de leur inſtruction à l'égard de cette fin, je demanderois au père & à la mère, s'ils s'en rapporteroient ainſi aux maîtres qui enſeignent les ſciences profanes, ſans s'être aſſurés de leur capacité, ſans veiller ſur leurs progrès, & ſans s'inquiéter de leurs ſuccès?

Il y a plus, je travaille depuis douze ans à inſtruire leurs enfans en conſéquence de cette réponſe du Catéchisme. Qu'y ai-je gagné? quelques ſouſcriptions arrachées par importunité, la réputation d'une prude ridicule qui veut faire une règle nouvelle, & inventer des pratiques trop auſtères qui ne ſont pas faites pour des gens de qualité qui doivent vivre dans le grand monde. Mais eſt-ce pour vivre dans ce grand monde

que

que Dieu vous a mis ſur la terre, vous & vos enfans? Ou donnez un démenti formel à cette réponſe du Catéchisme, ou convenez qu'au lieu d'en dire trop, je n'en dis pas aſſez. Pour vous en convaincre, réflêchiſſez ſur ces paroles.

Dieu vous a mis au monde pour le connoître. Croyez-vous donc que cette divine connoiſſance demande moins de tems, moins de ſoins, moins d'application que l'étude des langues, de la muſique, de la danſe, &c.? Repondez-moi, vous, pères & mères de famille, ſi ſoigneux de faire cultiver les talens de vos enfans: eſt-ce en qualité de maîtreſſe de morale que vous me les avez confié? Je me ſuis bien gardée de prendre ce tître; je ſerois morte de faim. Il a fallû m'enveloper dans & ſous les tîtres de maîtreſſe de langue françoiſe, d'hiſtoire & de géographie.

Mais ce n'eſt pas aſſez de s'inſtruire de ce qu'on doit croire; il faut auſſi ſavoir ce qu'on doit faire pour ſervir Dieu. Vous ne le ſervirez jamais comme il faut, à moins de vous être pénétrés par la méditation de l'Evangile, de la pureté de ſa morale, de la néceſſité de ſa pratique. C'eſt faute de cette conviction que vous alléguez à chaque

moment les uſages & les maximes du monde pour éluder les préceptes de l'Evangile.

On m'a dit mille fois, vous voulez donc que nous renoncions à tout? C'eſt le grand refrain, car on voudroit accommoder Dieu & les plaiſirs, comme ſi Jéſus-Chriſt n'avoit pas dit expreſſément: *On ne peut ſervir deux maîtres.* Ce n'eſt pas moi qui ai porté cette ſentence; c'eſt celui qui vous a créé, & qui eſt en droit de diſpoſer d'une vie qui lui appartient. Mais pourquoi cette ſentence paroit-elle dure? C'eſt qu'on ne réfléchit pas au but où nous conduit la connoiſſance, le ſervice & l'amour de Dieu, c'eſt à la vie éternelle, à l'éternité bien-heureuſe. Peut-on balancer à faire plutôt le plus que le moins pour parvenir à une telle fin? On multiplie les précautions lorſqu'il eſt queſtion des affaires temporelles; on aime mieux prendre vingt meſures ſouvent inutiles que d'en manquer en un ſeul article. Il n'y a que pour parvenir à la vie éternelle, où l'on veut ſe borner au ſtrictement néceſſaire, ſans penſer qu'on manque presque toujours d'atteindre le but quand on ne viſe pas plus loin.

J'exhorte mes Lectrices à ſe pénétrer

de

de ces grandes vérités avant de lire mon ouvrage; alors elles ne m'accuſeront pas d'avoir préſenté aux jeunes perſonnes des devoirs trop auſtères. Si pourtant on continuoit à les trouver tels, qu'on s'en prenne à Jéſus-Chriſt; c'eſt lui qui a donné l'Evangile: je n'ai fait qu'engager mes écolières à y faire attention.

J'avertis ici le Public de ne point chercher les originaux de mes Interlocutrices. Elles ne ſont ni auſſi bonnes, ni auſſi méchantes que je les peints ici. J'ai pris le fonds des caractères de mes écolières, ſans m'aſſujettir à ne dire que ce qui s'eſt paſſé entre elles & moi. J'ai brodé ſur un fond réel, ainſi point d'applications malignes; d'ailleurs, pluſieurs de ces noms n'ont point de maîtreſſes; ce ſont des perſonnages.

Il y a deux ou trois endroits où l'on pourroit m'accuſer d'avoir manqué à la règle que je m'étois preſcrite par rapport à la réligion; mais ce ne ſera que faute de réfléchir. Autre choſe eſt de parler de réligion à mes écolières, autre choſe de la juſtifier quand on leur apprend à la calomnier.

Adorez-vous les images, comme on dit que le font les Papiſtes? me dit une d'elles

d'elles qui l'avoit entendu dire chez elle. On ſent bien que mon ſilence eût été ſcandaleux. Il a fallu répondre, & je l'ai fait en aſſûrant que mon Egliſe étoit calomniée; qu'elle avoit en horreur l'idolatrie, & qu'en proteſtant que je ne croyois dans les images aucune divinité, ni aucune vertu; que l'honneur que je leur rendois, ſe rapportoit entièrement à l'objet qu'elles repréſentent, je ne faiſois que répéter la doctrine de l'Egliſe Romaine, telle qu'elle eſt dans tous les Catéchismes. Si mes écolières m'euſſent cru capable de profeſſer une réligion où l'on toléroit l'idolatrie, elles étoient trop inſtruites pour ne m'avoir pas en horreur auſſi bien que mes inſtructions. Si les parens ou autres ne leur avoient pas ſuggéré trois ou quatre queſtions de cette eſpèce, je n'y aurois pas répondu, comme la conſcience, l'honneur, la juſtice & la vérité me forçoient de le faire.

SUITE

SUITE DU MAGAZIN DES ADOLESCENTES.

XXXIV. DIALOGUE.

Madem. BONNE.

LADY *Charlotte*, continuez l'hiſtoire du nouveau teſtament, mais auparavant, Meſdames, élévons notre cœur à Dieu, faiſons un acte de foi ſur la divinité de la Ste. Ecriture; demandons avec ardeur les lumières du St. Eſprit, afin de profiter de ce que nous allons entendre; c'eſt à quoi on ne doit jamais manquer

avant de lire le St. Evangile : nous avons en tout tems beſoin du ſecours de Dieu, mais ſur-tout pour profiter de ſa parole, ſans quoi, elle frapperoit nos oreilles ſans paſſer juſqu'à nos cœurs. Souvenez-vous que la parole de Dieu n'eſt jamais ſans effet, elle endurcit ceux qu'elle ne convertit pas; tremblons dans la crainte de lui voir opérer chez nous cet effet terrible.

Lady CHARLOTTE.

Il y avoit dans ce tems-là un empereur Romain, nommé *Auguſte*, qui envoya ordre dans tous les païs de ſon empire de faire un dénombrement des peuples; chacun devoit aller faire écrire ſon nom dans le lieu d'où ſa famillle étoit originaire. Pour obéïr à cet ordre, *Joſeph* & *Marie* ſe mirent en chemin pour aller faire écrire leurs noms dans la petite ville de Bethléem de Juda. *Marie* étoit alors prête d'accoucher. Etant arrivés, ils ne trouvèrent point de place dans les hotelleries, car il y avoit beaucoup d'étrangers; & comme on voyoit que *Joſeph* & *Marie* étoient pauvres, perſonne ne voulut s'incommoder pour eux: ils furent donc contrains de ſe retirer dans une étable où il y avoit un bœuf & un âne, & ce fut là que *Marie* mit au monde

un

un enfant qui étoit en même tems ſon fils & le fils du pere Eternel. Il y avoit tout proche de cette étable des bergers qui gardoient leurs troupeaux : tout d'un coup ils virent une grande lumière, & pluſieurs Anges qui chantoient : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, & paix ſur la terre aux hommes de bonne volonté.* Un de ces Anges leur dit auſſi : ne craignez point, je vous annonce une grande nouvelle & le ſujet d'une grande joye ; c'eſt qu'aujourd'hui dans la ville de *David*, il vous eſt né un Sauveur qui eſt le Chriſt & le Seigneur ; voici la marque à laquelle vous le reconnoitrez. Vous trouverez un enfant emmailloté & couché dans une crêche. Les bergers obéïrent à l'Ange, & vinrent à Bethléem où ils virent le Sauveur. Cependant *Marie* conſervoit toutes ces choſes en elle-même, & les repaſſoit dans ſon cœur, & les bergers s'en retournèrent en louant & glorifiant Dieu.

Madem. BONNE.

Avouez, Meſdames, que cette hiſtoire eſt bien belle ; mais n'oublions pas de faire les importantes réflexions qu'elle occaſionne. Voyons, Lady *Mary*, les bonnes penſées qu'elle a fait naître dans votre eſprit.

Lady MARY.

J'ai grande pitié de *Marie* & de *Joſeph* qui ne trouvèrent pas une pauvre petite chambre pour coucher, & qui furent obligés d'aller dans une étable avec les bêtes. Voilà qui eſt décidé, je veux avoir toute ma vie une grande compaſſion pour les pauvres; quand j'en verrai, je me ſouviendrai de cet Evangile, & je dirai: Jéſus étoit pauvre comme ces gens-là, je veux les aſſiſter pour l'amour de lui, & comme ſi c'étoit lui-même.

Lady TEMPETE.

Mais, ma Bonne, pourquoi Dieu, à qui les miracles ne coutent rien, & qui envoyoit des Anges aux bergers, ne fit-il pas un prodige pour faire connoître aux gens de Bethléem que cette pauvre femme qu'ils ne vouloient pas recevoir, alloit mettre au monde le créateur du ciel & de la terre?

Madem. BONNE.

Je vous l'ai déjà dit mes enfans: Jéſus Chriſt venoit ſur la terre, non ſeulement pour être notre Sauveur, mais auſſi pour être notre docteur & notre modèle; c'eſt à-dire, pour nous inſtruire par ſes paroles & par ſon exemple. Le monde qui

qui eſt l'ennemi de Jéſus, a horreur de la pauvreté & des pauvres; il dit que ceux-là ſont heureux qui ont beaucoup d'argent & toutes leurs commodités; qui logent dans de belles maiſons, qui peuvent entretenir un grand nombre de domeſtiques. Jéſus au contraire nous dira bientôt: *heureux les pauvres, heureux ceux qui ſouffrent, qui ſont perſécutés, mépriſés.* En attendant qu'il nous enſeigne ces grandes vérités par ſes paroles, il nous les apprend par ſon exemple. Il choiſit, comme je l'ai déjà remarqué, une mère pauvre, une étable pour ſon palais, de pauvres bergers pour ſes prémiers adorateurs; il ſemble nous dire par là: ne craignez point la pauvreté & les ſouffrances, vous qui êtes mes enfans, mes diſciples, mes favoris: ſi les richeſſes & les plaiſirs étoient de vrais biens, je les aurois donnés à ma mère & à *Joſeph*; j'aurois enrichi tout d'un coup ces bergers, qui par l'innocence de leur vie m'étoient agréables; je leur aurois donné le moyen de ne pas paſſer la nuit dans les champs expoſés à toutes les injures de l'air; mais encore une fois, les richeſſes & les plaiſirs ne ſont pas les vrais biens, & mes diſciples, c'eſt-à-dire, les chrétiens ne doivent pas s'y attcher.

Lady SENSE'E.

En vérité, ma Bonne, vous me faites trembler; je ne ſuis pas une vraye chrétienne, il n'y en a point, ou preſque point dans le monde: qui ſont ceux qui aiment & eſtiment ce que Jéſus a aimé & eſtimé?

Madem. BONNE.

Preſque perſonne, ma chère: l'amour des faux biens s'eſt emparé de tous les cœurs; mais vous qui êtes encore jeunes, hâtez-vous de devenir de vrayes diſciples de Jéſus; vous êtes riches, ſoyez pauvres de cœur, en ne vous attachant pas à ces faux biens; loin d'en ſouhaiter d'avantage, d'envier le ſort de celles qui ſont plus riches que vous, tremblez de n'avoir pas été trouvées dignes d'être pauvres; que ces grandes maximes du chriſtianiſme s'établiſſent de telle manière dans vos cœurs, que les diſcours empoiſonnés des gens du monde ne puiſſent les en effacer!

Lady FRIVOLE.

Il me vient une ſingulière penſée, ma Bonne; ſi quelqu'un vous entendoit, il diroit que vous voulez nous rendre Méthodiſtes & nous faire des Saintes. Penſez donc que nous ſommes deſtinées à vivre dans le monde, & qu'on ſe moqueroit de

nous

nous ſi nous ne parlions pas comme les autres.

Madem. BONNE.

Je ne ſçai ce qu'on entend par les Méthodiſtes, ma chère; mais ſi on donne ce nom à celles qui veulent ſuivre les maximes de l'Evangile, il faut être Methodiſtes, ou aller en enfer: choiſiſſez. Si cela dépend de moi, je vous rendrai des Saintes aſſurément, & cela n'empêchera pas que vous ne viviez dans le monde en filles de qualité. Ce n'eſt pas tant par vos diſcours qu'il faut vous diſtinguer des autres, que par vos actions, vos penſées & vos déſirs. Si le monde ſe moque de vous, parceque vous vivez en chrétienne, s'il dit que vous n'avez pas d'eſprit; s'il vous mépriſe; eh bien! Jeſus-Chriſt à été traité comme cela. N'êtes-vous pas trop heureuſes de reſſembler à votre maître? Quelles ont été vos réflexions, Lady *Louiſe*?

Lady LOUISE.

J'admire comment la providence ſe joue des deſſeins des hommes, & trouve le moyen de les faire ſervir à ſa gloire & à ſes vuës. Dieu avoit décidé de toute éternité que Jéſus devoit naître dans la ville de Bethléem, les Prophêtes l'avoient ainſi

annoncé ; cependant *Joſeph* & *Marie* vivoient aſſés loin de cette ville, & ſans un ordre exprès de Dieu, il n'étoit pas naturel que *Marie* cherchât à y venir faire ſes couches. Cet ordre exprés, Dieu le lui donne-t-il? Non. Dieu ſuit preſque toujours l'ordre naturel, & ſans recourir au miracle, il employe les événemens de la vie qui paroiſſent y avoir le moins de rapport à les faire réuſſir. Le dénombrement ſelon les vuës d'*Auguſte* eſt un ouvrage de ſa vanité ou de ſa politique, & peut-être de tous les deux. Dieu s'en ſert pour conduire *Joſeph* & *Marie* dans l'endroit où devoit naître le Meſſie, pour accomplir ce qu'en avoient prédit les prophêtes.

Madem. BONNE.

Votre réflexion eſt excellente, ma chère, & ce n'eſt que faute de la faire, ſouvent que nous nous ſentons troublés dans les divers événemens de la vie. Donnez-moi bien toute votre attention, Mesdames; ce que je vai vous dire eſt de la dernière conſéquence. Nous diſions il y a quelque tems que Dieu nous à faites pour être heureuſes: comment ce bonheur peut-il compatir avec la méchanceté des hommes qui très-ſouvent cherchent à nous nuire? Je con-

conviens avec vous que la plûpart de ceux qui nous environnent, conſpirent contre notre bonheur; mais je ſoutiens en même tems que tous leurs efforts ſont impuiſſans. Il y a quelques années qu'un fort honnête homme ſe trouva attaqué d'une maladie de langueur, à laquelle tous les médecins ne connoiſſoient rien; dans cet état un homme qui étoit ſon ennemi, l'attendit le ſoir au coin d'une ruë pour l'aſſaſſiner, & lui paſſa ſon épée au travers du corps. Miſs *Belotte*, ne regardez-vous pas cela comme un malheur pour ce pauvre homme?

Miſs BELOTTE.

Aſſurément, ma Bonne, c'eſt toujours un malheur de recevoir un coup d'épée.

Madem. BONNE.

Point du tout, ma chère; la maladie de cet homme étoit un abcès dans le foye qui l'auroit fait mourir en très-peu de tems. Ce coup d'épée fit créver cet abcès & le guérit entièrement. Remarquez deux choſes dans cet événement, Mesdames: le crime de l'aſſaſſin qui veut tuer ſon ennemi, & la manière dont Dieu détermine le coup pour ſauver la vie de cet homme; il en eſt de même de tous les

événemens de la vie qui paroiſſent les plus fâcheux : Dieu laiſſe agir librement les cauſes ſecondes, & les dirige toujours pour le bien de ceux même à qui les hommes veulent nuire.

Lady VIOLENTE.

Fort bien, ma Bonne; mais les coups d'épée qui crêvent les abcès ſont bien rares, & ceux qui tuent, fort communs. Si cet homme, au lieu de percer le foye de ſon ennemi, lui eut percé le cœur, qu'auriez-vous à dire, voudriez-vous nous perſuader que cet événement eût été heureux pour le mort ?

Madem. BONNE.

Non, ma chère, je ne vous le dirois pas: mais Jéſus-Chriſt vous le dira dans l'Evangile; *Ne craignez-point*, nous dit-il, *ceux qui peuvent tuer le corps.* La crainte eſt un mouvement naturel, une paſſion que Dieu a miſe en nous, pour nous faire éviter tout ce qui peut nous nuire; Dieu ne peut ſe contredire lui-même, & vouloir en même tems que nous craignions & ne craignions pas le mal: il nous dit de ne pas craindre la mort, donc la mort n'eſt point un mal; recevoir un coup d'épée, n'eſt point un malheur, & ſi Dieu per-

permet qu'il tue un homme, c'eſt très-ſûrement que la mort pour cet homme étoit meilleure que la vie; peut-être étoit-il au moment de ſuccomber à une tentation, ou d'éprouver des peines contre leſquelles ſon courage n'eut pas été aſſés fort. Je me ſouviens d'une penſée qui me frappa à la mort de ma mère; je n'avois qu'onze ans, & pourtant la bonne éducation que j'avois reçue, me ſuggera des penſées très-juſtes. Ma mère à trente-trois ans, avec le corps le mieux conſtitué, la ſanté la plus forte, ſe caſſa une veine en jouant, & mourut ſans maladie, après avoir perdu tout ſon ſang. Tout le monde la plaignit, excepté moi; nous touchions au moment d'une grande pauvreté, & je ſoutins toujours que la mort de ma mère étoit un événement heureux pour elle, puiſqu'il l'arrachoit à la douleur que lui auroit cauſé la diſperſion de ſes enfans, & l'impoſſibilité de les établir ſelon leur état.

Miſs CHAMPETRE.

Je conviens de cela, ma Bonne; mais la vie que Dieu vous laiſſoit, étoit donc un mal pour vous, ſuivant ce principe, puiſque vous reſtiez expoſée à des maux que vous croyez plus inſupportables que le mort?

Madem. BONNE.

Ils me paroiſſoient tels, mais ce n'eſt pas une preuve qu'ils le fuſſent en effet ; & la ſuite m'a fait voir que cette pauvreté que je trouvois ſi rédoutable, a été la mère de mes talens & de tous ceux de mes frères & ſœurs. Soyez donc certaines, Mesdames, que tous les événemens ſont entre les mains de Dieu qui ſait les faire ſervir à l'accompliſſement de ſes deſſeins ſur ſes créatures, comme il fit ſervir la vanité d'*Auguſte* à l'accompliſſement des prophéties, & en conſéquence de cette certitude, ſoyons tranquilles au milieu des accidens les plus facheux ; puiſqu'ils ſont employés par la main d'un père infiniment bon & ſage. Lady *Lucie*, l'Evangile qu'on vient de nous répeter, ne vous a-t-elle rien inſpiré ?

Lady LUCIE.

Un grand reſpect pour les ordres de mes ſupérieurs. Jéſus-Chriſt même avant ſa naiſſance nous apprend qu'il faut obéïr à nos maîtres, quelques méchans qu'ils ſoyent ; puiſqu'il inſpire à ſa mère & à *Joſeph* d'obéïr à l'extravagant ordre d'*Auguſte*, qui ne craint pas pour ſatisfaire ſon caprice, de troubler preſque toute la terre en obligeant un grand nombre de perſonnes

nes à faire des voyages pénibles, & qui devoient extrémement déranger les affaires des pauvres.

Madem. BONNE.

Cette réflexion eſt encore très-importante. Remarquez, Meſdames, un des plus beaux caractères de la religion chrétienne, un caractère qui prouve ſa divinité. Elle met & conſerve le bon ordre dans l'univers, en nous faiſant une loi inviolable de l'obéïſſance que nous devons à nos maîtres. Que la terre deviendroit un ſéjour tranquille, ſi elle n'étoit peuplée que par des chrétiens!

Miſs SOPHIE.

L'Europe eſt toute peuplée de chrétiens, cependant elle n'eſt pas plus tranquille que les autres parties du monde.

Madem. BONNE.

Avez-vous oublié, ma chère, ce que c'eſt d'être chrétienne? & ſi vous vous en ſouvenez, oſez vous dire que l'Europe eſt peuplée de chrétiens? Je le répete mon enfant, & je le répeterai juſqu'à mon dernier ſoupir: tous ceux qui diſent qu'un homme de cœur ne doit pas ſouffrir une injure, qu'il eſt déshonoré s'il ne ſe van-

ge pas, ne ſont pas chrétiens; ceux qui croyent qu'il eſt heureux d'être riche, eſtimé, honnoré, ne ſont pas chrétiens; ceux qui ne penſent qu'à ſe divertir, qui ſont occupés depuis le matin juſqu'au ſoir des moyens de ſe procurer des amuſemens, ne ſont pas chrétiens; les avares, les diſſipateurs, les médiſans, les gourmands, les pareſſeux, les voluptueux ne ſont pas chrétiens; ce n'eſt que parceque tous ces gens-là ne ſont pas chrétiens, que la terre eſt un ſéjour triſte & miſérable.

Lady SOPHIE.

Eh bien, par exemple, ma Bonne, je me trouve preſque en tout oppoſée à vos ſentimens; vous diſiez il n'y a qu'un moment que Dieu dirigeoit abſolument tout ce qui arrive, je le crois comme vous dans les choſes de conſéquence; mais mon gand tombe à terre, dois-je penſer que Dieu ſe mêle de cela? je joue aux cartes avec mes ſœurs, je leur gagne un shelin, eſt-ce Dieu qui leur a envoyé de mauvaiſes cartes & à moi des bonnes? C'eſt avilir Dieu que de le charger de ces bagatelles. (*a*)

Vous

(a) Ce diſcours fait frémir; malheureuſement il n'eſt point une fiction, il m'a été fait mot à mot. Une dame s'eſt moquée de moi, parceque je lui diſois de demander à Dieu de bons domeſtiques. Cependant elle paſſe pour avoir de la piété.

Vous dites actuellement, que la terre eſt un ſéjour triſte & miſérable, & moi, je la trouve un lieu ſi agréable que ſi Dieu m'en laiſſoit la maitreſſe, je ne voudrois pas d'autre paradis que d'y vivre telle que j'y ſuis à préſent.

Madem. BONNE.

Bouchez vos oreilles, Mesdames, pour ne pas entendre de tels blaſphêmes, ou plutôt élévons toutes enſemble notre cœur à Dieu, & conjurons-le d'avoir pitié de l'aveuglement de cette pauvre enfant. Oui, ma chère, vous êtes dans l'état le plus digne de compaſſion. Pauvre inſenſée, qui rénonceroit, s'il lui étoit poſſible, à la poſſeſſion de ſon Dieu, qui doute de ſa providence! Mais vous ne me ſurprenez pas dans l'inſtant même où vous me faites frémir. Le plaiſir eſt votre idole; quoique dans l'âge le plus tendre, vous vous y êtes livrée avec une fureur qui a déjà obſcurci vos lumières naturelles, & éteint en votre cœur toute idée de piété; ne croyez pas, pauvre enfant, que le dépit de vous voir d'un autre ſentiment que moi, vous attire ces reproches; je n'ai point parlé de moi-même, & ce que vous appellez mes ſentimens ſont ceux de Jéſus-Chriſt; ne me repliquez point, ma chère: je vous

vois

vois humiliée, mais vous n'êtes ni touchée, ni convaincue. Toutes ces dames & moi auſſi, nous prierons Dieu de vous éclairer; faites de même, pauvre aveugle, pauvre inſenſée. Lady *Senſée*, où en étois-je? ce que j'ai entendu a tellement bouleverſé ma tête & bleſſé mon cœur, que je ne ſais plus ce que j'avois à vous dire.

Lady SENSE'E.

Vous nous diſiez, ma Bonne, que l'exemple de Jéſus-Chriſt qui obéït à *Auguſte*, nous apprend qu'il faut nous ſoumettre aux Rois, aux Magiſtrats & aux autres perſonnes qui ſont en place.

Miſs FRANCISQUE.

Mais, ma Bonne, ſuppoſé qu'il vint un Roi qui adorât les idoles & qui voulût me forcer à les adorer auſſi, faudroit-il obéïr à ce Roi? ne vaudroit-il pas mieux ſe revolter contre ce méchant homme & le tuer ſi l'on pouvoit?

Madem. BONNE.

Nous ne ſommes obligés d'obéïr aux puiſſances que parcequ'elles nous repréſentent Dieu ſur la terre. Elle ceſſent de le repréſenter lorsqu'elles veulent nous for-

forcer à déſobéïr à Dieu, & par conſéquent nous ſommes diſpenſés de leur obéïr, en cette occaſion ſeulement: dans tout le reſte il faut continuer à leur reſter ſoumis; mais il ne faudroit pas pour cela chercher à leur faire du mal, ni à les tuer parceque cela n'eſt jamais permis dans quelques circonſtances que ce ſoit.

Miſs FRANCISQUE.

Comment, ma Bonne, ſi j'étois ſûre qu'un homme fût bien méchant & ne vécût que pour faire beaucoup de mal aux autres & à moi-même, eſt-ce qu'il ne ſeroit pas permis de le tuer?

Madem. BONNE.

Je vai vous répondre par un exemple ſenſible, ma chère. Je me connois en phyſionomie, & en vous regardant fixement, je m'apperçois que vous ſerez un jour très-méchante, ou ſi cela n'eſt pas, je crois le voir; je vais donc prendre mon couteau & vous tuer pour éviter tout le mal que vous pourriez faire un jour. Croyez-vous que je faſſe une bonne action en vous tuant?

Miſs FRANCISQUE.

Non aſſurément, ma Bonne, vous vous trom-

trompez quand vous croyez que je dois être bien méchante ; je ne parle pas d'une ſuppoſition, je parle d'un homme qui feroit actuellement bien du mal, & c'eſt celui-là que je dis qu'on peut tuer (*a*).

Madem. BONNE.

Ecoutez bien, mes enfans, il eſt de certaines règles établies pour le bien de la ſociété, & dont on ne pourroit s'écarter qu'en renverſant l'ordre & la ſûreté de cette ſociété ; en voici la principale, c'eſt que nous ne ſommes point juges des actions de notre prochain, à plus forte raiſon de celles de nos ſupérieurs. C'eſt aux loix & non pas à nous à les punir s'ils ſont méchants. Si chacun avoit le droit de punir ceux qu'il regarde comme tels, il faudroit nous ſauver dans les bois pour vivre parmi les ours, nous y ſerions plus en ſûreté que dans les villes. Le plus honnête hom-

(*a*) Qu'on ne ſoit point ſurpris, que je traite cette queſtion, c'eſt la répétition d'une queſtion qui m'a été faite par mes écolières l'hyver paſſé, & ſur quoi par conſéquent elles ont beſoin d'être inſtruites, ſur-tout en Angleterre où les enfans entendent leurs parens blamer hautement les actions du Roi & de ſes Miniſtres, & en parler avec une licence qui doit faire horreur à tous ceux qui ont quelque amour pour l'ordre. Voilà ce qu'on appelle *la liberté Angloiſe.*

homme du monde eſt en danger d'être pris pour un méchant par un fanatique, qui en conſéquence croira faire une bonne action de le tuer. Laiſſons à Dieu & aux loix le ſoin de punir les méchans & ne penſons qu'à ne l'être pas nous-mêmes. Si les perſonnes qui nous ſont ſupérieures, veulent nous obliger à faire mal, diſons leur avec reſpect, mais fermement comme les Apôtres: Jugez vous-mêmes s'il n'eſt pas plus juſte d'obéïr à Dieu qu'à vous. Tout le mal qu'il peut nous arriver de pis de cette réponſe, c'eſt qu'on nous maltraite; mais ce n'eſt point là un mal réel. Le crime que commettra celui qui nous maltraite mal-à-propos ne peut jamais nous autoriſer à en commettre un en le maltraitant nous-même. Voilà le fondement du chriſtianiſme, mes enfans, voilà ce qui en démontre la divinité; mais j'aurai occaſion de vous en parler d'avantage par la ſuite. Je reprendrai auſſi ce que j'ai touché en paſſant par rapport à la providence, lorsque nous en ſerons aux leçons que Jéſus nous donne à ce ſujet dans l'Evangile. Nos réflexions nous ont mené trop loin, Mesdames; il faut remettre à la prémière fois la ſuite du ſaint Evangile, & parler actuellement d'autre choſe.

Lady

Lady MARY.

Permettez moi, ma Bonne, de vous dire un mot. Il vint l'autre jour un gentilhomme diner avec Papa; on me pria de repeter quelques-unes de vos leçons: malheureuſement je parlai des effets de l'électricité, & ce gentilhomme trouva qu'il étoit ridicule de nous entretenir de pareilles choſes. Je m'efforçai de chercher des motifs raiſonnables du choix que vous aviez fait d'un tel ſujet pour une de vos leçons; mais je n'en pus jamais trouver d'autre que votre bonté qui vous fait chercher ſans ceſſe les moyens de nous amuſer, & je vous avouë que ce motif ne me parut pas ſuffiſant pour repondre à ce que diſoit cet homme, dont la critique dans le fond me ſembloit raiſonnable. Car enfin, quel avantage tirerons-nous dans le cours de notre vie, d'avoir connu les effets de l'électricité; il me ſemble du prémier coup d'œil que cela ne peut nous procurer aucun bien. Je ſuis pourtant perſuadée, ma Bonne, que ces motifs que je n'ai pu trouver exiſtent; vous avez eu une autre intention que de nous divertir, j'en ſuis ſûre; car je ſais que vous êtes une perſonne raiſonnable qui ne faites rien ſans un motif ſuffiſant.

Ma-

Madem. BONNE.

Vous me faites plus d'honneur que je ne mérite, ma chère; il ne m'arrive que trop ſouvent de ne point agir comme vous ſuppoſez que je le fais toujours: demandez le plutôt à Lady *Senſée*; n'eſt-il pas vrai, ma chère, que je fais ſouvent des actions dont vous ne voyez aucun motif raiſonnable.

Lady SENSE'E.

Vous êtes bien fine, ma Bonne, & je vois à merveille où vous en voulez venir, mais pourtant je ne dirai rien, & je vous répond en conſcience, que je reſſemble à Lady *Mary*; j'ai vu tant de fois que je me trompois lorſque je croyois que vous agiſſiez ſans motif, qu'actuellement je vous en ſuppoſe toujours un raiſonnable lorsque je ne l'aperçois pas après le plus mur examen. Vous m'allez dire que cela eſt contre nos principes, qu'il ne faut s'en fier à la raiſon de perſonne, & moi, je vous repondrai, que la longue expérience que j'ai faite de vos lumières & de votre bonté, me diſpenſe d'un examen ſi rigoureux à votre égard.

Madem. BONNE.

Courage, mes enfans, vous ne me gâ-

tez

tez pas mal avec vos louanges; je ſuis pourtant charmée de la bonne opinion que vous avez de moi parcequ'elle me prouve votre bon coeur. J'avoue même avec vous, qu'après une longue expérience, on peut ſuppoſer des motifs juſtes à une perſonne qu'on croit éclairée & exempte de préjugés; cependant je le repete: on ne doit s'y fier qu'avec précaution. M'avez vous devinée, Lady *Louiſe*, pourquoi ai-je fait cette remarque?

Lady LOUISE.

Je penſe que ſi; la raiſon nous engage à nous en rapporter à l'eſtime qu'une longue expérience nous a donnée de vos lumières, & à nous faire croire que vous avez des motifs juſtes, lors même que nous ne les voyons pas; il eſt bien ridicule de murmurer contre la providence, & de trouver à redire à ce que fait le très-haut, parceque nous ne voyons pas le motif de toutes ces œuvres; il doit nout ſuffire qu'il eſt infiniment éclairé, puiſſant & bon, pour nous ſoumettre ſans murmure à tout ce qu'il ordonne.

Madem. BONNE.

A merveille, ma chère. Dieu ſeul doit être crû ſans examen & ſans précaution; pré-

préſentement je vais juſtifier la bonne opinion que Lady *Mary* a eu de moi au ſujet de l'électricité : j'ai eu plus d'un motif dans le choix que j'ai fait de cette matière. J'ai voulu exciter votre foi, vous donner du mépris pour vos propres lumières dans les choſes qui regardent la foi, & vous guérir de toutes les puériles frayeurs dans lesquelles on nourrit les perſonnes du ſexe.

Lady SOPHIE.

Quel rapport, je vous prie, peut avoir la foi avec l'électricité qui eſt une choſe naturelle? Je vous avoue, ma Bonne, que je ne conçois pas ce rapport.

Madem. BONNE.

Dites le mot, ma chère, vous ne croyez pas qu'il puiſſe y avoir aucun rapport, & déjà vous m'avez traitée de ridicule & condamnée intérieurement.

Lady SOPHIE.

Ah, ma Bonne, pouvez-vous dire cela?

Madem. BONNE.

Je vous connois, ma chère, & ſi vous m'en priez beaucoup, je vous apprendrai à vous connoître vous-même, & je ferai l'anatomie de votre petite tête.

La-

Lady SOPHIE.

Dites-moi en conſcience, ma Bonne, le tableau que vous me feriez de moi-même, ſeroit-il bien laid?

Madem. BONNE.

Paſſablement, ma chère; votre amour propre en ſouffrira beaucoup. Je veux bien vous en prévenir; mais mon enfant, cet amour propre que je veux écraſer, n'eſt-il pas le plus cruel de tous vos ennemis? N'eſt-ce pas lui qui gâtant vos lumières naturelles, vous fait raiſonner comme vous le faiſiez il n'y a qu'un moment, qui vous rend inſupportable à tout ce qui vous approche, qui fera tout le malheur de votre vie, & qui vous conduira en enfer ſi vous ne parvenez pas à le détruire? Ne voilà-t-il pas un bel animal pour être tant menagé?

Lady SOPHIE.

Animal tant que vous voudrez, ma Bonne, mais tel qu'il eſt, lui & moi ne faiſons qu'une même choſe, & vous ne pouvez le maltraiter ſans que je ne reſſente tous les coups que vous lui portez; mais n'importe, une fois dans ma vie, je veux vous croire ſur votre parole, & quoique je ne comprenne pas trop bien quel grand

mal

mal il me fait, je conſens que vous le traitiez comme vous le jugerez à propos: je l'abandonne à votre diſcretion, & je vais me cacher dans un petit coin, pour n'avoir pas le déplaiſir de le voir injurier en face.

Madem. BONNE.

Je ne lui ferai pas de quartier au moins, je ſuis impitoyable. Vous avez, ma chère, une preſomption qui vous fait regarder vos lumières comme ſuperieures à celles de tout le monde; ſi-tôt qu'une choſe les bleſſe, vous la traitez de ridicule, ſans le plus petit examen; vous êtes même ſi attachée à votre propre ſentiment, que vous ſeriez au deſeſpoir qu'on vous prouvât que vous avez tort, & qu'une erreur de votre façon eſt une idole chérie, que vous craignez qu'on n'immole à la vérité.

Lady SOPHIE.

Avez-vous le don de déviner: ma Bonne? Je voudrois, ſuivant ma bonne coutume, me dire à moi-même que j'ai raiſon, & que vous avez tort; mais en vérité cela n'eſt pas poſſible, & je vois clairement la juſtice des reproches que vous me faites. Il eſt vrai, que j'ai penſé qu'il n'étoit pas poſſible que l'électricité pût exciter notre foi, & je n'ai dit le mot, je ne

comprends pas, que par politeſſe.

Madem. BONNE.

Dites-moi, Miſs *Champêtre*, qu'eſt-ce que la foi?

Miſs CHAMPETRE.

C'eſt une vertu qui nous fait croire des vérités que nous ne pouvons comprendre.

Madem. BONNE.

Qu'eſt-ce qui fait le fondement de notre foi, ma chère; c'eſt-à-dire, qu'eſt-ce qui empêche, que notre ſoumiſſion à des miſtères inconcevables ne bleſſe la raiſon?

Miſs CHAMPETRE.

Pluſieurs choſes, ce me ſemble. La prémière eſt l'idée que la raiſon nous donne d'un Dieu ſi grand & ſi infini, que lui & ſes œuvres ſont au-deſſus de nos perceptions; la ſeconde, la connoiſſance que des expériences journalieres nous donnent de notre ignorance & des bornes de nos lumières, qui ne ſuffiſent pas pour nous faire comprendre la cent-millieme partie des choſes qui nous environnent. De ces deux convictions il en naît une troiſième, & la voici; c'eſt la néceſſité d'une révélation d'un coté, & d'une ſoumis-

miſſion aveugle de l'autre, lorsque nous ſommes bien aſſurées que la révélation vient de Dieu.

Miſs ZINNA.

Ma Bonne, me voilà guerie d'un ſcrupule qui m'a bien fatiguée. Je craignois de dévenir Arienne, ou plutôt de l'être déjà. Je vais vous expliquer la cauſe de cette crainte. J'ai trois motifs de crédulité; par exemple, je crois que vous êtes dans cette chambre, parceque mes ſens m'en aſſurent. Je crois que ma mère eſt à la campagne, parceque ma ſoeur me l'a dit, & que je comprens fort bien que cela eſt poſſible; car ſi elle me diſoit qu'elle eſt en même tems à la campagne & ici, je ne le croirois pas, a cauſe que cela implique contradiction. Je crois qu'il ne faut ni tuer ni voler, parceque je conçois que le bon ordre le demande, & que je trouve cette loi gravée au fond de mon cœur. Voilà donc le fondement de tout ce que je crois. Mes ſens, le temoignage de perſonnes non ſuſpectes dans des choſes vraiſemblables, & une certaine lumière naturelle qui eſt au dedans de moi; ces trois fondemens me manquent par rapport au miſtère de la Ste. Trinité, & je me ſuis dit quelquefois: comment pourrois-je croire une choſe

dont je ne puis me former l'idée, & qui ne s'offre même à mon esprit qu'environnée de choses contradictoires & absurdes; j'ai beau dire je le crois, je mens, car je ne le conçois pas possible.

Madem. BONNE.

Vous n'êtes pas la seule qui ait éprouvé ce scrupule. Il y a trois sortes de personnes dans le monde, ma chère. Les unes ont une foi de prejugé, c'est-à-dire, qu'elles croyent sur la foi de leurs parens. Elles disent hardiment qu'elles croyent sans peine les mistères du christianisme, c'est qu'elles n'y ont jamais réfléchi, & qu'elles croyent le nom du mistère sans penser au sens des paroles. Elles croiroient avec la même facilité les absurdités de l'Alcoran, ou toute autre extravagance qu'il eut plu à leurs parens ou à leurs maîtres de leur inculquer. Les secondes qui ont réfléchi sur le sens des paroles qu'elles prononcent, & qui ne trouvent dans leur esprit aucune idée conforme à ce qu'on veut leur faire croire, font de vains efforts pour en faire naître quelques unes; & comme tous ces efforts sont inutiles, elles se désespérent & croyent n'avoir point de foi, parcequ'elles n'ont pas une foi sensible. Dans cette penible situation el-

elles renoncent à croire; parviennent à force d'efforts à éteindre le flambeau de la foi, & n'ont plus aucune religion. Enfin, les troſiémes ſont celles qui convaincuës des bornes de leur eſprit, ne cherchent qu'à s'aſſurer de la vérité de la révélation, & qui, lorsquelles en ſont bien certaines, croyent tout ce qu'elle leur ordonne de croire ſans examen, ſans lumières, & même contre leurs lumières, & ſeulement parce que Dieu, qui ne peut ni ſe tromper ni nous tromper, l'a revelé. J'ai donc eu raiſon de vous dire que tout ce qui ſervoit à nous faire voir combien nos connoiſſances ſont bornées, ſervoit auſſi à fortifier notre foi: or rien ne confond d'avantage la bonne idée que nous avons de nos lumières, que la vuë d'un phénomène tel que l'électricité où nous voyons des effets, dont les plus habiles ſoupçonnent à peine les cauſes. Il me ſemble, qu'en voyant tous ces prodiges, le prémier ſentiment que nous devons éprouver eſt celui-ci: Pauvre aveugle & ignorante que je ſuis! Comment pourrois-je ne vouloir croire ſur Dieu que ce que je comprends, puiſque mon eſprit ne peut même atteindre aux choſes qui m'environnent & dont les effets tombent ſous mes ſens!

Je vous ai dit qu'un des motifs qui

m'avoient engagé à vous parler de l'électricité, étoit le desir de vous guérir de la folle idée des prestiges, ensorcellemens &c. Y a-t-il rien qui ressemble plus à un prodige que les effets de ce phénomène? Etre frappé sans voir personne; donner le coup, voir sortir du feu de son corps, brûler ceux qui nous touchent sans sentir soi-même aucune chaleur, il n'y a rien là qui ne ressemble à la magie, & cependant tout y est naturel.

Miss LUCIE.

Mais enfin, ma Bonne, vous nous avez promis l'explication de ces prodiges?

Madem. BONNE.

Je vous ai promis des conjectures, ma chère, c'est-à-dire, les sentimens d'un fort habile homme, qui seront peut-être désaprouvés par vingt autres, & que vous croirez autant que vous les trouverez vraisemblables. De plus, Mesdames, il faudroit être beaucoup plus habile que je ne suis, pour vous rendre les pensées de mon auteur. Il faut d'abord que vous connoissiez ce que l'on appelle la matière phosphorale. C'est une matière qui renferme un feu qui a besoin de l'art pour s'enflamer. J'ai vû par exemple une petite bouteil-

teille pleine de poudre; l'auteur dont je vous parle, la gardoit ſur une table auprès de ſon lit, & quand il vouloit allumer ſa chandelle, il repandoit quelques grains de cette poudre ſur ſa table, alors cette poudre prenoit feu, & l'on pouvoit y allumer une alumette. Nos corps & pluſieurs autres ſont pleins de cette matière phoſphorale, qui eſt extrêmement ſubtile. Lorſqu'une perſonne frotte un globe de verre avec ſes mains, il s'échappe de ſon corps une grande quantité de cette matière phoſphorale qui paſſe au travers des pores du verre, & va former dans le centre de ce verre un globe de la matiére qui s'eſt échappée. C'eſt à cette matière qu'il faut attribuer les miracles de l'électricité, & ſi on parvenoit à y en faire entrer une trop grande quantité, elle produiroit le même effet que le tonnerre; cela eſt arrivé en Allemagne il y a quelques années, comme je crois vous l'avoir dit. De deux Savans qui faiſoient des épreuves, il y en eût un de tué par un coup de tonnere qui ſe forma dans le globe de verre, & les habits de l'autre furent tout brulés. Je ſens Meſdames, qu'il faudroit vous expliquer comment cette matière phoſphorale renfermée dans le globe, venant à rencontrer celle qui ſort de nos corps, la répouſſe

avec violence, & produit par-là un ſentiment douloureux; mais il ſeroit néceſſaire pour cela d'entrer dans un détail qui ſeroit très-long, très-obſcur, parceque je ne poſſéde ce ſujet que très-ſuperficiellement; d'ailleurs, je mériterois le reproche du gentilhomme de Lady *Mary*. J'ai tiré de l'électricité tout ce qui pouvoit vous être utile, & je dois m'y borner.

Miſs FRIVOLE.

Je ſuis la très-humble ſervante de l'électricité; mais on ne m'attrappera pas à faire de telles épreuves. Avouez, ma Bonne, que le goût des ſciences eſt bien dangereux, puiſqu'il expoſe à de tels dangers, & qu'il vaut mieux vingt-fois avoir le goût des plaiſirs qui ne tue perſonne.

Madem. BONNE.

Cette réflexion eſt digne de vous, ma chère, mais elle eſt fauſſe. Qui vous a dit que le goût des plaiſirs ne tue perſonne. De toutes celles qui ont paſſé la nuit dans la ſalle de Weſtminſter, ou ſur les échafauts, pour voir la proceſſion du couronnement, combien y en a-t-il qui auront gagné des rhumes & des fluxions de poitrine qui dégénereront en conſomption & les feront mourir! Combien n'ai-je pas

pas vû de jeunes dames qui ont gagné leur mort en allant à un bal, à Vauxhall, à la Comédie, & à l'Opéra!

Lady SPIRITUELLE.

Ah! ma Bonne, que je me trouve petite & bornée à ce moment! On me fait compliment tous les jours ſur mes lumières: moi-même, j'ai été aſſés ſtupide pour m'applaudir de mon eſprit; mais chaque inſtant je diminuë d'eſtime pour moi-même non pas par un ſentiment d'humilité, c'eſt par juſtice. Pour un pauvre petit lambeau de connoiſſances que j'ai acquiſes avec bien de la peine, j'apperçois comme une grande mer de choſes que je ne connois pas, & que ſans doute je ne connoîtrai jamais.

Madem. BONNE.

Courage, ma chère; voilà une des principales marques auxquelles on peut connoître ſi on étudie comme il faut. Voyez-vous, Meſdames, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a interdit l'étude aux femmes; elles ont la tête ſi pleine de vent, qu'aux moindres talens, elles ſe croyent ſans façon les huitièmes merveilles du monde, & mépriſent toutes les autres: ce défault eſt odieux dans la ſociété,

& en mon particulier j'aimerois mieux mille-fois vivre avec des ſottes, qu'avec des femmes de cette eſpéce, qui ont mal étudié, ou plutôt dont les études n'ont point été bien dirigées. Toutes les fois que vous ſerez tentées d'être vaines du peu que vous ſaurez, dites-vous à vous-mêmes: je n'ai point une vraye capacité; celle-ci nous rapétiſſe à nos propres yeux, parce qu'à méſure que nos lumières s'étendent, elles nous découvrent le peu que nous ſavons, en comparaiſon de ce que nous ne ſavons pas. Lady *Violente*, dites-nous, ſi vous connoiſſez quelque philoſophe, ſur lequel l'étude ait produit cet heureux effet?

Lady VIOLENTE.

Je crois que Socrate eſt celui dont vous voulez parler, ma Bonne.

Madem. BONNE.

Je vous prie, Madame, de nous raconter ce que vous ſavez à ce ſujet?

Lady VIOLENTE.

Un des diſciples de *Socrate* interrogea l'Oracle de Delphes, pour ſavoir quel étoit le plus ſage de tous les hommes; l'Oracle lui répondit que c'étoit *Socrate*: le

le Philoſophe fut fort étonné de cette réponſe, car il étoit bien éloigné d'avoir une ſi haute opinion de lui-même. *Socrate* réſolut donc de chercher dans tous les états de la vie, de quoi confirmer ou démentir l'Oracle; il commença par viſiter un officier qui avoit quelque réputation, & fit tomber la converſation ſur la guerre. L'officier commença ſans affectation par faire ſon éloge; enſuite il critiqua la conduite des Généraux ſous leſquels il avoit ſervi, & fit entendre à *Socrate*, que s'il eût été à la tête des armées, les affaires de la république en euſſent mieux été; enfin, il lui fit entendre, que ſes lumières ſur la guerre étoient ſupérieures à celles de tous ſes concitoyens. Le Philoſophe ſe rendit enſuite chez un advocat, qui ne penſoit pas plus modeſtement que l'officier ſur ſon propre compte. Un marchand chez lequel il fut enſuite, s'efforça de lui perſuader qu'il étoit le prémier homme de la république dans les choſes qui régardoient le commerce. Enfin, après une longue recherche, *Socrate* ne trouva pas un ſeul homme qui ne ſe crût plus éclairé que tous ceux de ſa profeſſion. L'Oracle a raiſon, s'écria le Philoſophe, je ſuis le plus ſage de tous les hommes, car du moins, je ſais clairement que je ne ſais

rien, ou du moins ſi peu de choſe, qu'il y auroit de la folie à m'en glorifier.

Madem. BONNE.

Il me ſemble, Mesdames, que notre leçon aujourd'hui a été bien ſerieuſe: il faut l'égayer un peu, en vous racontant une hiſtoire que j'ai luë depuis quelques jours: & qui renferme, je crois, d'utiles leçons; mais, ſelon ma bonne coutume, j'ai oublié les noms, & je vais devenir la Mareine de tous les perſonnages dont il ſera queſtion.

La Marquiſe de Lude reſta veuve à vingt ans avec un fils unique. Sa tendreſſe pour cet enfant la détermina à ne point ſe remarier, quoiqu'elle fut recherchée par de très grands partis. Elle étoit riche, belle, & ſembloit réunir dans ſa perſonne toutes les qualités du cœur & de l'eſprit. Un ſeul défault terniſſoit l'éclat de tant de vertus. Elle étoit tellement entêtée de la nobleſſe, qu'elle s'eſtimoit d'avantage par l'ancienneté de ſes ayeux, que par ſes qualités perſonnelles. Le plus honnête homme du monde n'étoit à ſes yeux qu'un homme ordinaire, s'il ne pouvoit prouver cinq cens ans tout au moins de nobleſſe; mais comme ce défaut n'eſt pas de ceux qui paroiſſent journellement, Madame de Lu-

Lude étoit regardée dans la ſociété comme une femme parfaite. Lorſque ſons fils eût ſeize ans, elle le fit partir pour ſes voyages ſous la conduite d'un gouverneur. Cet honnête homme malheureuſement mourût, lorſque le jeune Marquis n'avoit plus que ſix mois à paſſer dans les païs étrangers. La Marquiſe crût qu'il étoit inutile de chercher un autre gouverneur à ſon fils, & chargea un vieux valet de chambre qu'elle avoit donné au Marquis, de veiller ſur la conduite. Cet homme qui ſe nommoit *Dubois*, cachoit ſous une apparence d'honnête homme, un cœur corrompu. Monſieur, diſoit-il au Marquis, vous devez tout à Madame votre mère, & vous ne pourriez ſans ingratitude diſpoſer de votre main ſans ſon aveu; mais pour votre cœur, c'eſt tout autre choſe; vous êtes jeune, aimable, riche, ce ſont des qualités qui vous aſſurent la conquête de toutes les femmes que vous voudrez vaincre, mais dans le tems que vous vous les attacherez, gardez-vous bien de vous attacher à elles. Il vous faut une maîtreſſe juſqu'à ce qu'on vous marie. Choiſiſſez la dans la claſſe des femmes ignorées, & ne vous picquez pas de prendre le public pour votre confident. Cette conduite reſervée vous attirera l'eſtime de tout le monde,

& vous fera deſirer pour gendre dans les meilleures familles. Si votre femme vous plaît plus que votre maîtreſſe, vous pourrez ſans conſequence abandonner celle-ci, ſans avoir à craindre un éclat ; une ſomme lui fermera la bouche ; ſi au contraire on fait pour vous un mariage, où vous ne trouviez qu'un grand nom & des richeſſes, vous pourrez garder votre maîtreſſe ou en faire une autre dans la même claſſe : elle ne demandera pas mieux que de reſter ignorée ; car les femmes ſans naiſſance, auſſi peu ſages que les femmes de qualité, n'ont point encore appris à faire parade de leurs déſordres.

Le jeune Marquis goûta les leçons de *Dubois* beaucoup plus qu'il n'avoit fait celles de ſon gouverneur, & donnant toute ſa confiance à ce miſerable, il le chargea du ſoin de lui trouver une maîtreſſe, lorſqu'ils ſeroient de retour à Paris. A peine y avoient-t-ils paſſé un mois, que *Dubois* vint dire à ſon maître, qu'il avoit trouvé un tréſor. C'eſt, ajouta-t-il, une petite fille de quinze ans, qui apporte chaque jour à la maiſon du beure & du lait : ſur ma foi, je n'ai rien vû d'auſſi charmant. Le Marquis ſous quelque prétexte ſe transporta dans l'office, où étoit la jeune païſanne ; mais s'il fut transporté à la vuë

de

de ſa beauté, la modeſtie qui éclatoit ſur le viſage de cette enfant, lui inſpira un tel reſpect qu'il n'eût pas la hardieſſe de lui dire un ſeul mot; & l'ayant ſaluée avec autant de reſpect que ſi elle eût été une princeſſe, il ſe retira beaucoup plus touché qu'il ne convenoit au deſſein de *Dubois*. Ce malheureux ſeducteur du Marquis dit à la femme de charge, que ſon maître avoit beſoin d'une grande quantité des plus belles fleurs: cette femme ſans y entendre malice, commanda à la jeune païſanne qui ſe nommoit *Marianne*, de les lui apporter le lendemain. *Dubois* ſe tint ſur la porte à l'heure où elle devoit venir, & dit à *Marianne*, que la femme de charge l'attendoit dans l'orangerie. La jeune fille qui n'avoit aucun ſoupçon, s'y rendit, & fut fort effrayée d'y trouver le Marquis, qui d'abord s'approcha de la porte comme pour la fermer. Mr., lui dit *Marianne*, ſi vous ne me laiſſez pas ſortir à cet inſtant, je vais jetter des cris qui ſeront entendus de la ruë. Ma belle fille, lui repondit le Marquis, ne vous allarmez point; je vous donne ma parole d'honneur que je ne ſortirai pas du reſpect que vous m'inſpirez, je n'ai qu'un mot à vous dire, & de ce mot depend votre fortune. Je vous écouterai dans le jardin,

din, lui dit *Marianne*; mais au nom de Dieu, ne me forcez pas à faire un ſcandale & laiſſez-moi ſortir. Le Marquis qui n'avoit pas l'ame faite pour le crime, n'oſa reſiſter: il ouvrit la porte, ſe flattant que *Marianne* l'écouteroit comme elle le lui avoit promis; mais à peine fut-elle en liberté, qu'elle courût avec la plus grande viteſſe, & ſortit de la maiſon ſans même regarder derrière elle. Ah! *Dubois*, dit le Marquis, qui étoit demeuré immobile en la voyant s'échapper avec la légéreté d'un oiſeau; ah! *Dubois*, tu m'as trompé, elle eſt auſſi ſage que belle: quel crime ſeroit-ce de chercher à lui ravir ſon innocence, & que pourrois-je lui donner pour prix d'un ſi precieux treſor! Cependant, *Dubois* qui étoit reſté ſur la porte du jardin, avoit été renverſé par *Marianne* qui ne l'avoit pas même vû. Il ſe releva tout froiſſé & fut retrouver ſon maître, auquel il s'efforça de perſuader, que la vertu de *Marianne* n'étoit qu'une grimace pour lui attrapper plus d'argent. S'il ne tient qu'à cela, lui dit le Marquis, j'ai quarante mille francs dont je puis diſpoſer; cours à la charmante *Marianne*, offre les lui comme les prémices de ce que je veux faire pour elle.

Dubois ſe crût au moment de la victoire, lors-

lorſqu'il ſe vit chargé de pareilles offres. Il ſe rend à Vincenne où *Marianne* demeuroit, & laiſſa ſon maître dans la plus vive inquiétude. Son abſence fut courte, & ſon air conſterné ; il apprit au Marquis qu'il n'avoit pas lieu de ſe feliciter du ſuccès de ſon Ambaſſade. Le frère de *Marianne* au prémier mot de ſa commiſſion, avoit brutalement parlé de le jetter par la fenêtre ; il en étoit encore ſaiſi de frayeur, ſans pourtant en être abſolument découragé. *Marianne* ſait vos intentions, dit-il au Marquis, mais pouvoit-elle me repondre en preſence de ſa mère & de ſon frère? Je me flattois de trouver ces ruſtres ſenſibles à l'attrait d'une grande fortune, je me ſuis trompé ; la jeune fille ſera peut-être plus traitable, & vos graces feront ce que l'intérêt n'a pû faire.

Le Marquis étoit trop amoureux pour écouter ſes remords. Il s'abandonne à la conduite de *Dubois*. Ce perfide connoiſſoit une bouquetière, qui étoit une des meilleures pratiques de Madame *Rollin*, (c'étoit le nom de la jardinière) : cette femme étoit prête d'accoucher. *Dubois* l'engagea à prier *Marianne* de vouloir nommer ſon enfant. Le Marquis ayant appris qu'elle avoit accepté la propoſition, fut tranſporté de joye, & ſe rendit

dit chez l'accouchée, deux heures avant le temps préſcrit. Il avoit fait preparer une magnifique collation, & attendoit avec une mortelle impatience l'arrivée de *Marianne*: quelle fut ſa douleur lorſqu'une femme de quarante ans, qui s'annonça ſous le nom de Madame *Rollin*, demanda à lui dire un mot en particulier. Mr. le Marquis, lui dit-elle, je n'avois garde de donner dans le piége que vous aviez tendu à ma fille; mais j'ai voulu m'aſſurer par moi-même de la continuation de vos mauvaiſes intentions. Elles ne ſont plus équivoques, & il ſeroit déſagreable pour ma fille & pour moi, d'avoir toujours à craindre vos embuches. Je vous exhorte donc Mr. à rougir de votre conduite paſſée, & à nous laiſſer en repos à l'avenir; nous ſommes pauvres, mais nous n'en avons pas moins droit à la juſtice du Roi: ma fille & moi en nous jettant à ſes pieds, en obtiendront une protection qui nous mettra à couvert de vos perſécutions. Ces paroles, prononcées avec une fermeté modeſte, mais ſans aigreur, firent trembler le Marquis. Il éprouva dans ce moment tout l'aſcendant qu'une ame vertueuſe donne au plus pauvre ſur celui qui n'eſt que noble & riche, & ſans oſer prononcer un ſeul

mot,

mot, il ſortit plein d'amour pour la fille & de reſpect pour la mère.

De retour à ſon hôtel, le Marquis s'enferma dans ſon cabinet, ſans vouloir même y admettre *Dubois*. Dans un homme bien né l'admiration de la vertu conduit à ſa pratique: le Marquis pénétré de vénération pour celle dont il venoit d'être le temoin, rougit d'avoir oſé attenter à la détruire; il ſe voyoit beaucoup au-deſſous de deux femmes, que la fortune avoit placées dans un état abject aux yeux de l'orgueil. Cette vuë lui fit naître les réflexions ſuivantes. Si dans la vérité, *Marianne* s'eſt élévée autant que je me ſuis dégradé, dois-je écouter un préjugé ridicule, qui la fera regarder des extravagans comme un parti indigne de moi. Que lui manque-t-il donc, le mérite étranger d'une grande ſuite d'ayeux; mais ſi la vertu de ſa mère eſt un héritage qu'elle ait reçu de ſes pères, pourrois-je lui en ſouhaiter de plus illuſtres? Elle n'a pas de biens, il eſt vrai; mais ma fortune, telle qu'elle eſt à préſent, a ſuffi à mon père, qu'ai-je beſoin de l'augmenter? d'ailleurs, *Marianne* pleine de modération, ne me fera point courir le riſque d'être ruiné par ſon jeu, ſon luxe & ſes frivoles dépenſes. On rira de mon mariage, & que m'importe pour-

pourvû que j'y trouve un bonheur qu'il ne me ſeroit plus poſſible de goûter avec une autre femme? dois-je ſacrifier ma félicité à la crainte frivole du qu'en dira-t-on?

Ces réfléxions ſe fortifiérent dans l'eſprit du Marquis; & dès le lendemain il ſe rendit à Vincenne, déterminé à offrir à *Marianne* ſa main & ſon cœur. Son arrivée jetta le trouble dans la petite famille, & Madame *Rollin* ouvroit déjà la bouche pour lui reprocher ſa témérité: il la prévint, & ſe jettant à ſes pieds, il lui dit: ce n'eſt plus un lâche ſuborneur de votre fille qui s'offre à vos regards, c'eſt un amant qui n'eſpère de bonheur qu'au moment où vous voudrez lui faire l'honneur de l'accepter pour fils. Mon répentir eſt votre ouvrage, réfuſerez-vous de le couronner? Ah! ſi je ne ſuis pas odieux à la belle *Marianne*, laiſſez-la décider de mon ſort; la pitié du moins la déterminera en ma faveur, puiſqu'il eſt vrai que ma mort eſt inévitable, ſi je la trouve inflexible.

Levez-vous, Mr. le Marquis, lui dit la jardinière avec un ſang froid, qui prouvoit bien qu'elle n'étoit pas ébloüie du haut rang qu'on offroit à ſa fille. L'aveu de Madame votre mère a-t-il précédé la dé-

démarche que vous faites. Je ſuis trop vrai, répondit-il, pour vous laiſſer eſpérer qu'elle l'approuve jamais; hélas! une chimère de rang la rendra toujours inflexible; mais un mariage ſecret peut nous dérober à ſa colère juſqu'à ce que j'aye atteint l'âge où les loix me permettront de diſpoſer de ma main ſans ſon aveu. Comptez ſur ma probité; je ne ſerai jamais capable de manquer à un engagemeut qui pour être ſecret, n'en ſera ni moins ſacré ni moins irrévocable.

Mr. le Marquis, lui dit la jardinière, je connois que votre cœur eſt droit, & qu'il vous dicteroit les ſermens que vous feriez à ma fille; mais pourrions-nous compter ſur votre conſtance à remplir vos devoirs à ſon égard, après vous avoir vû violer ſans ſcrupule, ceux qui devoient toujours vous paroître ſacrés. Une paſſion violente vous fait oublier ce que vous devez à la plus reſpectable des mères, à une mère qui vous a ſacrifié ſa jeuneſſe & ſes charmes; une autre paſſion vous feroit oublier ce que vous devriez à votre épouſe: les charmes de ma fille & peut-être ſa vertu vous ont inſpiré une ſi étrange reſolution; mais Monſieur, ces charmes diſparoîtront bientôt, & ſa vertu ne mériteroit pas ce nom, ſi elle lui permettoit de ſe pré-

prévaloir d'un mouvement aveugle qui étouffe en vous les ſentimens naturels: d'ailleurs, Monſieur, quand par vos importunités, vous pourriez engager Madame votre mère à ſouſcrire à vos vœux, je ne verrois ma fille devenir votre épouſe qu'avec le plus mortel chagrin: de quel œil ſeroit-elle regardée dans une famille, où elle n'apporteroit ni bien ni illuſtration.....

Lady SOPHIE.

Oh? Madame *Rollin* m'impatiente avec ſa raiſon: à la bonne heure qu'elle rejette un mariage ſécret; mais qu'elle faſſe la dédaigneuſe, lorsqu'elle auroit le conſentement de la Marquiſe, c'eſt une ſottiſe que je ne puis lui pardonner.

Madem. BONNE.

Qu'en penſez-vous, Lady *Senſée*?

Lady SENSE'E.

J'en demande pardon à Lady *Sophie*; mais je trouve que cette reſpectable jardinière avoit bien du bon ſens. Rien ne me paroît plus triſte que d'entrer dans une famille où l'on eſt reçu de mauvaiſe grace, & où l'on croit vous faire honneur en vous y admettant.

Ma-

Madem. BONNE.

Voilà la raiſon de l'amour propre, ma chère Lady; je vais vous en donner une autre. Votre père & votre mère vous adorent: ils vous voyent obſtinée à ſuivre votre penchant pour un homme qu'ils croyent avoit raiſon de refuſer pour gendre; ils s'apperçoivent que la violence de votre paſſion nuit à votre ſanté, qu'elle pourroit bien vous conduire au tombeau, alors ils vous donnent un conſentement que vous leur arrachez; ils ſacrifient à votre bonheur tout celui dont ils s'étoient flattés en vous établiſſant ſelon leurs vuës; s'ils étoient durs, inflexibles, vous auriez fait effort pour détruire une paſſion inutile; mais vous connoiſſez la tendreſſe de leur cœur & vous avez la bârbarie de vous en prévaloir pour le déchirer. Ah! que vous êtes coupable, & qu'un homme qui vous encourage à empoiſonner la vieilleſſe de vos parens, eſt indigne du ſacrifice que vous lui faites!

Lady LUCIE.

Mais enfin, ma Bonne, on ſe marie pour ſoi & non pas pour ſes parens. Voudriez-vous qu'on renonçât à la ſeule perſonne qui peut nous rendre heu-

reu-

reuſe, pour épouſer un homme du choix de ſes parens, qu'on connoît à peine, & avec lequel on n'a aucune certitude d'être heureuſe?

Madem. BONNE.

Ne me demandez pas ce que je voudrois, Madame; ma déciſion vous paroîtroit trop ſévère.

Lady LUCIE.

Dites toujours, ma Bonne: apparamment que cette déciſion ſera appuyée ſur des raiſons bien convainquantes.

Madem. BONNE.

Aſſurément, Mesdames, elle ſera appuyée ſur la foi. C'eſt d'après ſes lumières que je vous aſſûre, qu'une chrérienne qui ſe marie par obéïſſance à ſes parens, fait toujours le mariage le meilleur & le plus avantageux pour elle, quand même elle épouſeroit le plus déſagréable & le plus malhonnête homme du monde.

Lady LOUISE.

Et vîte à la preuve, ma Bonne; je vous la demande, je vous l'avouë, ſans la croire poſſible, & je meurs d'envie de vous dire de groſſes injures.

Ma-

Madem. BONNE.

Je vais dire comme Lady *Lucie:* dites toujours, ma chère: apparamment que vos injures ſeront très-bien fondées; mais non, je veux vous ſauver une confuſion pour vous en donner une autre. C'eſt de votre bouche que vont ſortir les preuves de ce que j'ai avancé; répondez ſeulement à mes queſtions. Qu'eſt-ce que la foi nous apprend ſur la providence?

Lady LOUISE.

Que tous les cheveux de notre tête ſont comptés, & que rien n'arrive dans le monde ſans l'ordre & la permiſſion de Dieu.

Madem. BONNE.

Fort bien. Queſt-ce que Jéſus-Chriſt nous ordonne de craindre?

Lady LOUISE.

Il veut que nous ne craignions pas ceux qui peuvent tuer le corps, & qui après n'ont plus aucun pouvoir de nuire; mais ſeulement celui qui peut perdre le corps & l'ame.

Madem. BONNE.

La mort eſt le plus grand de tous les

maux phyſiques aux yeux de la chair; la crainte du mal eſt naturelle à l'homme, comme je vous le diſois tout à l'heure: comment peut-il nous commander de ne pas écouter le ſentiment de la crainte qu'il nous a donné pour notre conſervation?

Lady LOUISE.

Cette queſtion a déjà été décidée; c'eſt que la mort n'eſt point un mal réel.

Madem. BONNE.

Quelle eſt donc la ſeule choſe qu'une chrétienne doit regarder comme un mal réel?

Lady LOUISE.

Je vous entends, ma Bonne; je vais vous répondre que c'eſt le péché: vous mettrez un mauvais mari au nombre des maux imaginaires, puiſque ce n'eſt pas un péché d'en avoir un tel; & moi, je vous repliquerai bien vîte, que du moins c'eſt une grande occaſion de péché; puiſque ſans être une ſainte, il n'eſt pas poſſible de ſe préſerver du dégoût, & même de la haine avec un méchant mari.

Madem. BONNE.

Eh! Madame, avez-vous oublié qu'il faut

faut être ſainte pour aller dans le ciel? Je ne conſeillerois pourtant pas à aucune de vous de choiſir de propos délibéré un mauvais mari pour avoir occaſion d'acquérir la ſainteté; mais ſi Dieu vous en donne un bien pervers ſans que vous vous en ſoyez mélée, croyez que ce moyen de ſalut vous étoit abſolument néceſſaire, & que votre ſanctification étoit attachée aux actes de patience, qu'il vous mettra dans la néceſſité de pratiquer à châque inſtant.

Lady LOUISE.

Cela ſeroit excellent ſi Dieu nous commandoit expreſſément de prendre un méchant homme; mais, ma Bonne, vous le ſavez; c'eſt ſouvent le caprice, l'ambition, l'avarice des parens qui déterminent leur choix: vous voyez bien que Dieu n'entre pour rien là-dedans.

Madem. BONNE.

Vous me diſiez tout à l'heure qu'il ne tombe pas un cheveux de notre tête ſans la permiſſion du père céleſte, pouvez-vous l'avoir déjà oublié? Remarquez, Mesdames, ce que je vous ai dit tant de fois; nous ne ſommes chrétiennes, c'eſt-à-dire, que nous ne croyons

à la parole de Jeſus-Chriſt, que ſauf l'intérêt de nos paſſions; & dans la pratique nous le renonçons à la plus légére tentation. Vous dites que vous épouſeriez un méchant homme ſi Dieu vous le commandoit expreſſément; mais ne vous a-t-il pas commandé d'obéir à vos peres & meres? & ne ſont-ils pas ſes lieutenans, ſes repréſentans à votre égard? Dites-moi, ma chère, ſi vous aviez remis tous vos intérêts entre mes mains, de façon que vous fuſſiez déterminée à prendre aveuglement un mari de ma main; ſi d'ailleurs je connoiſſois celui qui peut vous procurer le plus grand bonheur, & qu'il dépendit de moi de vous le donner, ne ſerois-je pas la plus déteſtable de toutes les créatures, ſi je manquois à vous le donner & que j'abuſaſſe de votre confiance pour vous en donner un mauvais? Ne croiriez-vous pas me faire une injure impardonnable de me croire capable d'une telle noirceur? Eh bien, Mesdames, cette injure que vous ne voudriez pas me faire, vous la faites à Dieu; vous vous perſuadez qu'indifférent ſur vos intérêts, il abandonnera votre ſort aux caprices de ceux desquels vous dépendez. Pourquoi craignez-vous, fille de-

peu

peu de foi ? C'eſt votre pere céleſte qui veille à votre établiſſement. Je vous le promets en ſon nom, mes enfans, ſi tous les jours vous le priez au nom de Jéſus de guider vos parens dans le choix de l'époux qu'ils vous offriront un jour; ſi vous le conjurez de faire tomber ce choix, non ſur un homme jeune, riche, d'une figure ſéduiſante; mais ſur celui avec lequel vous pourriez le mieux faire votre ſalut. Si vous recevez de ſa main l'époux que l'obéïſſanee vous deſtine, quoiqu'il arrive vous ferez toujours un très-bon mariage, ſi ce n'eſt pour cette vie, au moins pour l'autre.

Lady LUCIE.

Ma Bonne, je ne puis disconvenir de la vérité de ce que vous venez de dire. Je vous aſſure que j'en ſuis intimement convaincuë; mais que cette voye d'aller au ciel me paroît pénible; il faut donc renoncer à toute idée de bonheur en cette vie.

Madem. BONNE.

Vous avez la mémoire auſſi courte que votre amie, ma chère, puiſque vous oubliez que nous ſommes convenues que le vrai bonheur conſiſtoit dans

la vertu. Pauvres gens que nous ſommes! Combien s'en faut-il encore que nous ne ſoyons vraiment chrétiennes! Moi qui raiſonne comme un livre quand il s'agit des intérêts des autres, moi dis-je, je ſerois peut-être moins chrétienne que vous dans une occaſion délicate. Cette vive foi qui nous fait tout évaluer au juſte, n'eſt pas une racine qui croiſſe dans notre fond. Que cette épreuve que nous faiſons de notre foibleſſe, ſerve à nous humilier profondément devant Dieu! Qu'elle nous excite à crier ſans ceſſe & ſans nous rebuter: Jéſus, fils de David, ayez pitié de moi! Seigneur, rendez-moi la vûë; donnez-moi l'intelligence de votre divine parole; établiſſez-la dans mon cœur d'une maniere ſi forte, qu'il ne me ſoit plus poſſible d'en douter! Adieu, Mesdames, il eſt bien tard; à méſure que votre raiſon s'éclaire, vous faites tant de queſtions que nous paſſons *à examiner*, *à péſer* la plus grande partie de la leçon. Si c'eſt un défaut, j'ai bien peur que vous ne deveniez incurables; car je n'ai pas la force de vous exhorter à vous en corriger.

DIA-

DIALOGUE. XXXV.

Madem. BONNE.

LADY *Mary* va continuer à nous répéter une leçon de l'Ecriture Sainte; n'oublions pas, Mesdames, de demander les lumières du St. Eſprit, & diſons avec *Samuel:* parlez, Seigneur, votre ſervante écoute.

Lady MARY.

Jéſus étant donc né en Bethléem du tems du Roi *Hérode*, des Mages vinrent de l'Orient à Jéruſalem, & ils demandèrent: où eſt le Roi des Juifs qui eſt nouvellement né, car nous avons vû ſon étoile en Orient, & nous ſommes venus l'adorer. *Hérode* ayant entendu parler d'une avanture ſi extraordinaire, en fût troublé & toute la ville avec lui. Il aſſembla les docteurs de la loi pour ſavoir où devoit naître le Chriſt, & ils lui répondirent que c'étoit dans Bethléem de Juda, parcequ'un prophète avoit dit: *Et toi Bethléem de Juda, tu n'es pas la dernière entre les principales villes de Juda; car le chef qui conduira*

mon peuple, ſortira de toi. Alors *Hérode* fit venir les Mages, qu'il queſtionna ſur le tems auquel l'étoile leur étoit apparuë ; & les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, informez-vous exactement de tout ce qui regarde cet enfant, & lorsque vous l'aurez trouvé, faites le moi ſavoir, afin que j'aille auſſi l'adorer.

Les Mages étant ſortis de Jeruſalem, virent l'étoile qui alloit devant eux jusqu'à ce qu'étant arrivés ſur le lieu où étoit l'enfant, elle s'arrêta. Lorsqu'ils virent l'étoile s'arrêter ils furent transportés de joye, & étant entrés dans la maiſon, ils trouvèrent l'enfant avec *Marie* ſa mere, & ſe proſternant en terre, ils l'adorèrent ; puis ouvrant leurs tréſors, ils lui offrirent pour préſent de l'Or, de la Myrrhe & de l'Encens, & ayant reçu pendant qu'ils dormoient un avertiſſement de n'aller point retrouver *Hérode*, ils s'en retournèrent en leur païs par un autre chemin.

Miſs BELOTTE.

Permettez-moi, ma Bonne, de vous faire deux queſtions. Comment les Mages purent-ils ſavoir la naiſſance du Roi des Juifs par une étoile? il y en a cent mille dans le ciel qui ne nous apprennent

nent rien du tout. Pourquoi *Hérode*, & toute la ville fût-elle troublée lorsqu'ils apprîrent la naiſſance de Jéſus?

Madem. BONNE.

Ma chère, toutes les fois que la Sainte Ecriture ne m'apprend pas poſſitivement une choſe, je ne puis vous aſſûrer que ce que je penſe ſur cette choſe, ſoit juſte. Je vais vous donner mes conjectures, que vous ne devez croire qu'autant que vous les trouverez raiſonnables & conformes à l'eſprit de l'Evangile.

Les Mages étoient des philoſophes qui paſſoient la plus grande partie de leur vie à étudier. Or c'étoit la coûtume des philoſophes de voyager pour s'inſtruire par la converſation des grands hommes & par la lecture des livres rares. Les Mages pouvoient donc avoir lû les prophéties qui annonçoient, non ſeulement la venuë du Meſſie, mais encore le tems de ſa naiſſance. Ces hommes qui avoient étudié l'Aſtronomie, & qui connoiſſoient les étoiles, virent très-bien qu'il y en avoit une nouvelle; & Dieu qui la leur envoyoit pour les guider, leur en découvrit ſans doute la deſtination. Pour répondre à

Miſs MOLLY.

Encore une queſtion, s'il vous plait, ma Bonne : pourquoi Dieu réléve-t-il la naiſſance de ſon fils aux Mages, plûtôt qu'à tant de millions d'autres hommes?

Madem. BONNE.

Dieu n'agit point par caprice, ma chère; puisqu'il choiſit les Mages plûtôt que les autres, il en avoit une bonne raiſon. La ſageſſe, la bonté, la juſtice préſident à tous ſes conſeils. L'Ecriture ne nous dit pas cette raiſon; mais nous pouvons penſer que les Mages étoient d'honnêtes gens, qui ayant connu Dieu par les lumières naturelles où par l'Ecriture, l'adoroient, & pratiquoient la vertu pour lui plaire; & que pour les en récompenſer, Dieu les appella à la connoiſſance de ſon fils: car il eſt ſi bon, mes enfans, qu'il nous recompenſe dès cette vie, du peu de bien que nous faiſons par ſa grace; nos bonnes actions ſont ſon ouvrage, & en les récompenſant, il couronne ſes dons.

Lady SPIRITUELLE.

Je voudrois bien ſavoir pourquoi l'étoile qui avoit conduit les Mages, diſparût lorsqu'ils entrèrent dans Jéruſalem?

Madem. BONNE.

Peut-être, Dieu vouloit-il nous faire entendre par là que ce n'eſt point au milieu du tumulte qu'il fait entendre ſa voix. Jeruſalem aſſés aveugle pour s'effrayer à la nouvelle de la venuë du Meſſie, cette Jéruſalem, dis-je, nous répréſente le monde : l'étoile, c'eſt-à-dire, l'inſpiration de Dieu diſparoît presque toûjours aux yeux de ceux qui y vivent.

Miſs FRANCISQUE.

Bon, je répéterai cette leçon à Maman, & elle ne me menera pas tous les ans à Londres, quand elle ſaura que l'étoile ne paroît pas dans le grand monde; que je ſerai aiſe de reſter toujours à la campagne!

Lady SINCERE.

Miſs *Francisque* me fait rire avec ſon amour pour la campagne : on voit bien que c'eſt une petite fille qui ne connoît pas les agrémens de Londres ; pour moi, je ſuis au déſeſpoir de n'y reſter que quatre mois, je les employe bien, je vous aſſûre; & excepté le tems de vos leçons, ma Bonne, je cherche toutes les occaſions de me divertir.

Ma-

Madem. BONNE.

Dites-moi, Madame, de tous les divertiſſemens que vous goûtez, lesquels ſont le plus à votre goût;

Lady SINCERE.

Vous m'allez gronder: pour mon prémier goût, c'eſt le bal. Mais pour le ſecond, je me flatte que vous l'approuverez; c'eſt une bonne tragédie.

Madem. BONNE.

J'aimerois auſſi beaucoup une bonne tragédie; mais j'ai peur, malgré cette conformité, que nous ne ſoyons pas du même ſentiment. Pour voir ſi nous nous entendons, faites-moi, je vous prie, l'abrégé de la dernière tragédie où vous avez été?

Lady SINCERE.

Elle a pour tire *Douglaſs*, & voici le ſommaire de la pièce.

La mere de *Douglaſs* eſt fort affligée parcequ'elle a perdu ſon fils unique; à la fin elle le retrouve, & ce fils eſt un héros, c'eſt-à-dire, un homme dont la paſſion dominante eſt de ſe diſtinguer à la guerre. Ce fils eſt obligé de la quitter, & elle fait pour lui la prière la plus

belle & la plus touchante; (car cette Dame eſt chrétienne) elle dit que s'il y a une providence, elle eſt obligée de veiller ſur ſon fils, parcequ'il eſt honnête homme. Vous voyez bien, ma Bonne, que voilà de beaux ſentimens? Peu de momens après cette prière, ce fils revient ſur le théatre prêt à mourir; car un de ſes ennemis l'a aſſaſſiné. Alors ſa mere tombe dans le plus grand deſeſpoir; elle ſort, & on vient dire qu'elle s'eſt précipitée du haut d'un rocher.

Madem. BONNE.

Et ſans doute, ceux qui viennent raconter ſa mort, ont ſoin de dire que cette femme n'avoit qu'une vertu apparente, qu'elle étoit une mauvaiſe chrétienne, qui aimoit ſon fils plus que Dieu; qu'elle n'avoit pas de courage, puiſqu'elle a mieux aime ſe tuer que de ſupporter ſa douleur, qu'elle n'a même jamais ſçu ce que c'étoit que le Chriſtianiſme qui nous enſeigne que la mort, les maladies, &c. ne ſont pas des maux.

Lady SINCERE.

Non, ma Bonne, on n'a rien dit de tout cela; je vous avouë même qu'aucune de ces choſes ne m'eſt venue dans l'es-

l'eſprit en écoutant cette tragédie ; quoique je voye à preſent que votre remarque eſt fort raiſonnable. J'aimois cette femme qui ſe tue, & je m'intereſſois beaucoup au ſort de ſon fils.

Madem. BONNE.

Il avoit donc gagné votre amitié par ſes vertus & ſes bonnes actions ?

Lady SINCERE.

Je ne ſais pas trop. Tout ce qui m'a frappé & qūe j'ai retenu, comme je vous l'ai déjà dit, c'eſt qu'il aimoit la guerre, & qu'il a regret de mourir avant de s'être diſtingué par quelque grande victoire.

Madem. BONNE.

C'eſt-à-dire, que l'héroïne de cette pièce eſt une mere follement idolâtre de ſon fils, & votre héros, un homme qui ne connoit d'autre vertu qu'une ambition déméſurée. Vous voyez, ma chère, que cette pièce que vous trouviez ſi bonne, n'eſt propre qu'à nourrir chez vous l'eſprit du monde en vous paſſionnant pour des perſonnages vicieux dans le fond, quoiqu'avec quelques vertus apparentes. Et qu'eſt-ce qui vous a le plus amuſé à l'opéra ?

La-

Lady SINCERE.

Le coup d'œil, ma Bonne: rien n'étoit plus brillant. Toutes les loges étoient remplies de femmes extrêmement parées; je vous jure que cela ébloüiſſoit.

Madem. BONNE.

Et voilà encore l'eſprit du monde qui s'empare de vous, ma chère. Ecoutez bien ce que je vais dire, Miſs *Franciſque*; c'eſt votre queſtion qui a amené cette morale que je vous ai déjà prêchée bien des fois, & que je ne ceſſerai de répéter juſqu'à ce qu'elle ſoit parvenue juſqu'à votre cœur.

Quand je vous parle du monde qui eſt l'ennemi de Jéſus Chriſt, je ne veux pas dire que ce ſoit plûtôt celui qu'on trouve dans les villes, que celui qui eſt à la campagne. Il y a deux royaumes dans l'univers, & les ſujets de ces deux royaumes n'ont rien ou preſque rien à l'extérieur, qui les diſtinguent les uns des autres. Ces deux royaumes ont chacun un Roi, qui ſont Jéſus-Chriſt, & le monde. Les diſciples de Jéſus croyent ſa doctrine, & agiſſent comme il le leur a commandé: les diſciples du monde font la même choſe à l'égard de leur maître.

C'eſt

C'eſt dans l'Evangile que nous trouverons les ſentimens, les actions les commandemens du Sauveur. Souvenons-nous bien que toutes les fois que nos ſentimens ne ſeront pas conformes à l'Evangile, nous quittons le royaume de Jéſus pour entrer dans celui du monde qui eſt ſon ennemi, qu'il haït, pour lequel il ne prie pas. Or, ma chère Lady *Sincère*, c'eſt ordinairement au bal, dans les ſpectacles, dans les aſſemblées que le monde régne; c'eſt là où ſe débitent tant de maximes contraires à l'Evangile. *Il faut ſe divertir dans ſa jeuneſſe, c'eſt le temps des plaiſirs; heureux ſont les riches, ceux qui parviennent aux honneurs, &c.* Ces lieux-là ſont donc extrêmement dangéreux; lorſqu'une néceſſité indiſpenſable vous forcera à vous y trouver, allez-y comme vous feriez dans un lieu où il y auroit la peſte: peut-être me ſuis-je déjà ſervie de cette comparaiſon; mais n'importe, je ne riſque rien de la répéter. Dites-moi, ma chère, s'il régnoit à Londres une maladie contagieuſe; que le plus grand nombre de ceux qui y viendroient, y périt en quelques heures, ſeriez-vous preſſée de quitter la campagne pour y venir?

La-

Lady SINCERE.

Non, en vérité, ma Bonne, je n'y viendrois pas pour tout l'or du monde.

Madem. BONNE.

Mais, ſi vous étiez abſolument obligée d'y venir, que vos parens vous y forçaſſent ?

Lady SINCERE.

J'y viendrois en tremblant; je tâcherois de me boucher le nez & la bouche avec quelque choſe de bien fort, comme du vinaigre, par exemple, & j'y reſterois le moins qu'il me ſeroit poſſible.

Madem. BONNE.

Et voilà juſtement ce que vous devez faire, Madame; le monde eſt un lieu où il régne une peſte bien dangéreuſe, puiſqu'elle tue l'ame: plus de la moitié de ceux qui y vivent ont l'eſprit empoiſonné de ſes fauſſes maximes. Venez-y donc en tremblant; fortifiez vous par la prière & par la méditation conſtante des maximes de Jéſus ; c'eſt le ſeul moyen de vous préſerver du danger qu'on court, & ſortez-en le plus vîte qu'il ſera poſſible en vous ménageant des

des tems de retraite & de recueillement.

Lady LUCIE.

Je n'en reviens point, ma Bonne, & je le répéte, vous voulez nous faire des Saintes. Ah! qu'on ſe mocqueroit de vous ſi on entendoit vos leçons!

Madem. BONNE.

Et ceux qui ſe mocqueroient de moi, aimeroient bien à vivre avec des Saintes. Oh! la ſociété de ces gens-là eſt ſi commode! On peut leur propoſer tout, excepté le pêché; elles ne contrediſent jamais, elles ſont ſi douces, ſi patientes. Ecoutez bien, Mesdames, vous êtes ici quatre ou cinq qui allez vous marier. Je voudrois pouvoir interroger vos maris dans un an; je ſuis bien ſûre, qu'ils ne ſe plaindroient que de ce que vous ne ſuivez pas mes leçons à la lettre. Miſs *Zinna*, vous allez nous quitter la prémière, je ne crains pas qu'on me faſſe des reproches de vous avoir donné trop de frayeur des dangers du monde.

Miſs ZINNA.

Savez-vous bien, ma Bonne, que la tête me tourne presque de frayeur? Quand je refléchis ſur cette magnificence

ce qu'on prépare pour moi, tout mon ſang ſe glace dans mes veines. L'autre jour on m'apporta mes diamans; tout le monde les admiroit, les louoit, me faiſoit compliment de les avoir, & moi, ſi je n'avois pas eu une penſée dans l'eſprit, je les aurois regardés comme des tentations de vaine gloire & d'avarice: jugez combien ils m'auroient parus beaux ſous ce point de vûë?

Madem. BONNE.

Voulez-vous bien nous dire la penſée qui vous réconcilie avec vos diamans?

Miſs ZINNA.

Quand je les regarde comme les preuves de la tendreſſe du plus eſtimable des hommes, j'avoue qu'ils me paroiſſent bien brillans, & me deviennent chers; mais; ma Bonne, j'oſe vous aſſûrer qu'une fleur préſentée de ſa main, auroit le même prix à mes yeux.

Madem. BONNE.

Et moi, je vous aſſûre que vous les porterez avec la même innocence que vous feriez une violette; remerciez bien le bon Dieu, ma chère. Cette crainte des grandeurs du monde ne vient pas de vo-

votre fond. Cette modération que Dieu vous donne, eſt mille fois plus précieuſe que la fortune qu'il vous envoye, & vous devriez l'en remercier autant de fois que vous reſpirerez. Mais c'eſt aſſés moraliſer. Reprenons l'hiſtoire Romaine. Lady *Violente*, vous nous apprendrez, s'il vous plait, comment *Tarquin* ſe comporta ſur le trône?

Lady VIOLENTE.

Il fit périr tous ceux qui pouvoient y avoir quelque droit, confisqua leurs biens, & s'attacha une troupe de ſcélérats toujours prêts à éxécuter ſes ordres; mais ſi *Tarquin* fut le plus méchant de tous les hommes, il fut auſſi très grand politique, & n'épargna rien pour ôter aux Romains tout espoir de ſecouer le joug. Je vais vous dire, Mesdames, comment il s'y prit pour engager toutes les colonies Latines dans ſes intérêts.

Vous ſavez, Mesdames, qu'il y avoit un grand nombre de colonies, & que *Servius* les avoit engagées à reconnoître Rome pour capitale. Elles envoyoient donc de tems en tems des Députés, qui formoient une aſſemblée où préſidoit le Roi des Romains. Peu de tems après ſon avénement à la couronne, *Tarquin*

il n'a montré tant de mauvaiſe humeur, que parceque le hazard a fait manquer ſon coup. Comme *Tatius* avoit la réputation d'un honnête homme, les Députés demandèrent des preuves de cette conſpiration. *Tarquin* pour les convaincre, aſſûra qu'on trouveroit des armes cachées dans la maiſon de *Tatius*. Vous penſez bien, Mesdames, qu'on y en trouva puiſque le fourbe de *Tarquin* y en avoit fait mettre. Alors les Députés crûrent *Tatius* coupable; & ſans aucun examen, ce malheureux fut précipité. Les Deputés croyant avoir obligation de leur vie à *Tarquin*, lui jurèrent un attachement inviolable, & par la ſuite furent fidéles à leurs promeſſes.

Madem. BONNE.

Miſs *Molly*, racontez-nous l'artifice dont *Tarquin* ſe ſervit, pour ſe rendre maître de la ville de *Gabinie*?

Miſs MOLLY.

Il feignit d'être fort en colère contre *Sextus* ſon fils ainé. Ce prince ſe ſauva chez les Gabiniens, & leur demanda un aſyle qu'ils lui accordèrent de bon cœur. Comme il étoit auſſi artificieux que ſon père, il trouva le moyen de ſe ren-

rendre maître de la ville. Alors il envoya un courier à *Tarquin*, pour ſavoir comment il devoit en traiter les habitans. Ce méchant Roi ſe promenoit alors dans ſon jardin, & ſans dire un ſeul mot au meſſager de ſon fils, il abattoit avec ſa canne, les têtes des fleurs qui s'élévoient au-deſſus des autres. Le meſſager étant de retour, dit à *Sextus*, que ſon pere ne lui avoit rien répondu, & lui apprit à quoi il s'occupoit. J'entends cette réponſe, dit *Sextus*, & ayant fait arrêter les principaux citoyens de Gabinie, il leur fit couper la tête, & devint Roi de cette ville, dont il traita enſuite les habitans avec douceur.

Madem. BONNE.

Miſs *Francisque* va nous rapporter l'hiſtoire des livres Sybillins.

Miſs FRANÇISQUE.

Un jour une femme inconnuë vint trouver *Tarquin*, & lui apporta neuf volumes dont elle demandoit une grande ſomme. *Tarquin* les trouvant trop chers, refuſa de les acheter. Alors cette femme prit trois de ces volumes, qu'elle jetta dans le feu. Elle revint le lendemain, & demanda la même ſomme pour

les

les ſix volumes qui reſtoient. *Tarquin* la traita de folle, & lui commanda de ſe retirer, ce qu'elle fit après avoir brûlé trois autres volumes. Elle revint une troiſième fois & proteſta qu'elle alloit brûler les trois derniers volumes, s'il ne lui donnoit pas la ſomme qu'elle avoit d'abord demandée pour les neuf. *Tarquin* frappé de la conduite de cette femme, aſſembla quelques ſénateurs pour leur demander leur avis; & ce fut par leur conſeil qu'il acheta ces trois volumes qu'on appella les livres Sybillins.

Lady VIOLENTE.

Ah! que Mr. *Tarquin* étoit un bon comédien! Tenez, ma Bonne, je gage que c'étoit lui qui avoit fait écrire ces livres, & qu'il avoit dicté à cette femme le rôle dont elle s'acquitta ſi bien.

Madem. BONNE.

Et ſur quoi croyez-vous cela, ma chère?

Lady VIOLENTE.

C'eſt qu'il n'auroit pas eu tant de patience avec cette femme: il lui auroit arraché ſes livres, ſi elle n'avoit pas voulu les lui vendre au prix qu'il auroit

roit voulu; mais, ma Bonne, qu'eſt-ce qu'il y avoit dans ces volumes, & pourquoi les a-t-on nommés les livres Sybillins: voilà un drôle de nom?

Madem. BONNE.

Prions Lady *Senſée* de nous apprendre ce que c'étoit que les Sybilles.

Lady SENSE'E.

Il y eut parmi les payens quelques filles dont les mœurs étoient extrêmement pures, & qui ſe diſtinguoient ſurtout par un grand amour pour la modeſtie & la chaſteté. On dit que Dieu pour récompenſer ces vertus morales, leur donna le don de prophétie, & qu'elles écrivirent des livres dans leſquels on trouvoit prédits les événemens les plus remarquables. La plus fameuſe des Sybilles ſe nommoit *Cumée*: les poëtes diſent qu'*Apollon* l'aima ſans pouvoir être aimé d'elle. Un jour qu'elle ſe promenoit au bord de la mer, ce Dieu l'aborda, & jura de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderoit. *Cumée* avoit alors du ſable dans la main, & ſouhaita de vivre autant d'années qu'elle en tenoit de grains. *Apollon* en lui accordant ſa demande, lui fit remarquer qu'elle avoit ou-

oublié de demander de ne pas vieillir, & lui offrit de joindre cette grace à celle qu'elle avoit déjà obtenue; mais *Cumée* préféra la qualité de vierge à l'avantage de demeurer jeune; elle vieillit donc, car elle vécut très longtems, & fut tellement deſſéchée qu'il ne lui reſtoit que la voix dont elle rendoit ſes oracles. Elle demeuroit dans un antre qui porte aujourd'hui ſon nom, & que les voyageurs ne manquent pas de viſiter.

Madem. BONNE.

Il faut, Meſdames, ſeparer la vérité de la fable. Il y a eu des Sybilles, on ne peut en douter. Le genre de vie qu'elles avoient choiſi, en les éloignant des diſſipations & même des occupations des femmes, leur donnoit le tems de mediter & de refléchir. La méditation produit la ſagacité, c'eſt-à-dire, une juſteſſe dans le raiſonnement qui fait prévoir les choſes futures par la connoiſſance des préſentes. J'imagine que c'étoit l'unique ſource de la réputation qu'eurent les Sybilles : on a dit longtems qu'elles avoient prédit la naiſſance de Jéſus-Chriſt; mais on eſt perſuadé aujourd'hui, que les livres qu'on leur attribuoit, é-

toient apocryphes. Les trois volumes que *Tarquin* acheta ſi cher, furent auſſi attribués aux Sybilles ; on les gardoit ſoigneuſement, & dans les calamités publiques ou dans les grands événemens, la grande Veſtale conſultoit ces livres; il n'étoit alors queſtion que de la ſuborner, & on lui faiſoit lire & répéter aux Romains tout ce qui convenoit à ceux par leſquels elle étoit payée. Par exemple; *Jules Céſar* avoit la manie de vouloir être Roi, & les Romains celle de ſubjuguer les Parthes. *Céſar* devoit commander l'armée qui alloit ſe mettre en marche contre ces peubles; on conſulta les livres Sybillins ſur le ſuccès de cette entrepriſe: la Veſtale qui étoit penſionnaire de *Céſar*, répondit que les Parthes ne ſeroient jamais vaincus que par un Roi, ce qu'elle diſoit afin d'engager les Romains à donner ce titre à *Céſar*. Lady *Charlotte*, dites-nous à quelle occaſion *Tarquin* fût chaſſé de Rome?

Lady CHARLOTTE.

A l'occaſion de la mort de *Lucrèce*; à laquelle le fils aîné de *Tarquin* avoit fait un affront. Cette Romaine ne pût y ſurvivre; elle aſſembla ſes parens, & ſe tua après les avoir conjurés de van-

ger

ger ſa mort. Il y avoit à Rome un homme, nommé *Brutus*, dont *Tarquin* avoit fait périr la famille. Il n'avoit évité la mort qu'en contrefaiſant le ſtupide. *Brutus*, témoin de la mort de *Lucrèce*, prit le poignard encore fumant de ſon ſang, & jura une guerre éternelle, non ſeulement à *Tarquin*, mais encore à la royauté.

Miſs CHAMPETRE.

Je reſpire; nous voilà parvenuës aux beaux jours de Rome, au tems de ſa liberté!

Madem. BONNE.

C'eſt ce que nous verrons la prémière fois, Meſdames; j'ai une hiſtoire à vous achever, c'eſt celle de la jardinière de Vincenne, contre laquelle vous étiez toutes de mauvaiſe humeur, parce-qu'elle ne vouloit pas conſentir pour ſa fille à un mariage ſécret avec le Marquis. Elle fit plus, Meſdames; car voyant ce jeune Seigneur ſans ceſſe ſur les pas de *Marianne*, elle lui dit que ſa fille avoit une extrême repugnance pour le couvent; mais qu'il la forceroit de s'y jetter en qualité de converſe, c'eſt-à-dire, de ſœur ſervante, s'il s'obſtinoit à la tourmenter.

Le Marquis promit en gémiſſant de la laiſſer tranquille, & fit effectivement les plus grands efforts pour la bannir de ſon cœur. Il y eut peut-être réuſſi, ſi *Marianne* n'eut été que belle, & s'il n'eut eu que de l'amour; mais elle étoit vertueuſe, & les ſentimens du Marquis s'étoient fortifiés par l'eſtime la plus parfaite; or il n'eſt guères poſſible de détruire de pareils ſentimens. Il confia ſon déſeſpoir à un jeune étourdi de ſes amis, qui ne trouva d'autre reméde à ſon mal que l'enlévement de *Marianne*. Le Marquis frémit d'abord d'une propoſition ſi contraire au reſpect qu'il ſe ſentoit pour cette fille; mais emporté par ſon amour, il y conſentit à deux conditions; la prémière, qu'on enléveroit la mère avec la fille pour ne point alarmer la vertu de *Marianne*. La ſeconde, qu'elles ſeroient conduites à une maiſon de campagne, où tout ſeroit prêt pour ſe marier en arrivant.

Madame *Rollin* étoit voiſine d'une Dame de qualité qui vivoit fort retirée. Cette Dame ayant connu le mérite de la jardinière, la voyoit ſouvent lorſqu'elle étoit à la campagne, & lorſque le mauvais tems la ramenoit à Paris; elle lui envoyoit ſouvent ſon carroſſe pour venir

nir paſſer le dimanche avec elle. Le Marquis qui étoit inſtruit de ces petits voyages, ſe mit en embuſcade ſur le chemin, accompagné de ſon ami & de quelques domeſtiques, parmis leſquels étoit *Dubois*. L'enlévement ſe fit avec beaucoup de facilité, & à peine les deux femmes enlevées, qui étoient fort envelopées dans leurs coëffes, furent elles arrivées, que le Marquis ſe jettant à leurs pieds, les conjura de rejetter ſur la force de ſon amour la violence qu'il leur faiſoit; il conjura *Marianne* de le ſuivre à l'autel, où il vouloit lui jurer un attachement que rien ne pourroit rompre, & qui ne ſeroit ſécret que juſqu'au moment, où ſon âge ou la mort de ſa mère le mettroit en ſituation de le déclarer. Fils ingrat, dit l'une de ſes femmes, en levant ſa coëffe, une indigne paſſion te fait ſans doute ſouhaiter ma mort; elle t'a attiré le juſte mépris de celle que tu me préferes, & c'eſt par elle que j'ai appris tes odieux projèts. Vous êtes bien ſurpriſes, Meſdames, de trouver la Marquiſe au lieu de la jardinière; le Marquis le fût encore plus que vous; & pour vous tirer d'embarras bien plus vîte qu'il ne le fût lui-même, je vous apprendrai, que *Dubois*

convaincu par ſon expérience que *Marianne* étoit ſage, avoit changé le deſſein de la ſéduire en celui de l'épouſer. Dans ces nouvelles vûës, vous penſez bien qu'il n'avoit pas goûté le projêt d'enlévement dont ſon maître lui avoit fait part: pour le faire échoüer, il en avoit donné avis à Madame *Rollin*, & celle-ci en avoit averti la mère du Marquis. Cette Dame crût ſon fils fort capable d'enléver une fille qu'il aimoit; mais elle ne pût ſe perſuader, qu'il eut ſeulement la penſée de l'épouſer. Pour s'éclaircir de ſes vûës, elle ſe mit avec une femme de chambre dans le carroſſe qui devoit conduire à Paris la jardiniére & ſa fille. Elle avoit fait avertir en même tems ſon beau-frère, oncle du Marquis, de ſe trouver à la maiſon de campagne où elle devoit être conduite, afin que ſa préſence donna plus de poids aux reproches qu'elle vouloit faire à ſon fils. Ce beau-frère, Commandeur de Malthe, s'appelloit Monſieur *de Souvré*. C'étoit un homme droit, infléxible ſur l'honneur, dont il avoit des idées plus juſtes que la Marquiſe, comme nous le verrons bientôt. Heureuſement pour le Marquis, ſon oncle n'arriva pas aſſés tôt pour être temoin du dénoüement de

de la pièce ; & lorſqu'il fût venu, le Marquis n'étoit plus en état de l'entendre; la ſurpriſe & l'effroi lui avoient fait perdre l'uſage de ſes ſens; & ſa mère ſoit qu'elle fût encore trop irritée contre lui, ſoit qu'elle crût que cet évanoüiſſement étoit feint pour l'attendrir, l'abandonna aux ſoins de *Dubois* & de ſon ami, & étant remonté dans le carroſſe de ſon beau frère, elle le forca de reprendre avec elle la route de Paris.

Cependant le Marquis revenu à lui-même, ſe trouva dans la ſituation la plus déplorable. Il ne pouvoit renoncer à *Marianne*; il ne pouvoit non plus ſupporter l'idée du chagrin qu'il cauſoit à ſa mère. Tourmenté par deux ſentimens ſi contraires, ſon corps ſuccomba, & il revint à Paris avec une fièvre violente. *Dubois* voulût perſuader à la Marquiſe que ſon fils étoit en danger; elle continua de croire que cette maladie étoit un artifice. Enfin, le troiſième jour, un médecin que *Dubois* avoît fait avertir, dit fort ſérieuſement à la Marquiſe qu'il ne répondoit point de la vie de ſon fils, d'autant plus qu'il refuſoit toutes ſortes de remèdes. A peine cette tendre mère, lui donna-t-elle le-

tems de finir ſon diſcours : elle volla à l'apartement de ſon fils, & l'état où elle le trouva, ne lui laiſſa preſque aucune eſpérance. Le Marquis parût ſenſible aux preuves qu'il recevoit de la tendreſſe de ſa mère, & appliquant ſes lévres brûlantes ſur une de ſes mains : Ceſſez, lui dit-il, Madame, de pleurer un fils d'autant plus coupable qu'il ne pourroit vivre ſans continuer de vous offenſer. Il faut que je meure, ou de la douleur de vous déplaire, ou du déſeſpoir de perdre *Marianne* ; puiſque je ne puis me flatter ni d'obtenir votre aveu pour la poſſéder, ni de vivre ſans ce bonheur. Le Commandeur étant arrivé dans ce moment, ſe joignît inutilement à la Marquiſe pour engager le malade à ſe prêter aux ſecours qu'on vouloit lui donner ; il s'obſtina à tout refuſer. Alors Monſieur *de Souvré* tirant ſa ſœur à l'écart, lui demanda ſi elle vouloit ſacrifier ce fils unique à un préjugé ? que dans le fond ce mariage qui la revoltoit, ne bleſſoit pas réellement l'honneur, puiſqu'elle avouoit elle-même que les ſentimens de la fille & de la mére pouvoient honnorer les perſonnes les plus qualifiées.

La Marquiſe n'étoit plus en état d'é-

cou-

couter ſa délicateſſe : elle ſe rapprocha du lit de ſon fils, le conjura de ſuſpendre ſon déſeſpoir, puiſqu'elle étoit réſoluë à lui accorder *Marianne* ; & comme le Marquis paroiſſoit douter de ſa promeſſe, elle ordonna à *Dubois* de partir ſur le champ dans ſon caroſſe, & de ramener la *Rollin* & ſa fille. *Dubois* ne s'attendoit pas à échoüer dans ſon ambaſſade : il la fit avec confiance, & aſſûra la jardinière que la Marquiſe conſentoit à l'union de ſon fils avec *Marianne*, & qu'elle la conjuroit de venir promptement lui ſauver la vie ; mais Madame *Rollin* étoit trop ſage pour faire une pareille démarche ſur la parole d'un valet, elle s'excuſa fort honnêtement de le ſuivre. La Marquiſe tomba dans une eſpéce de fureur lorqu'elle aprît ce refus. Les noms d'impertinente & d'orgueilleuſe furent prodigués à la *Rollin*. Le Commandeur lui fit remarquer que cette femme ſe conduiſoit avec une ſageſſe qui la lui faiſoit eſtimer : il s'offrit de l'aller chercher lui-même, avouant qu'il avoit fait une faute de s'en être remis à *Dubois* ; mais, ajoute-t-il, il faut raſſûrer une femme que la ſageſſe rend défiante, & lui prouver que nous agiſſons de bonne foi ; je ne

me charge de l'aller chercher qu'à condition de lui porter un papier ſigné de vous & de moi, qu'elle pourra remplir comme elle le jugera à propos. La crainte faiſoit taire l'orgueil; la Marquiſe ſigna, & le Commandeur en arrivant chez Madame *Rollin*, lui préſenta ce papier. Monſieur, lui dit la jardinière, je ſuis mère, & je comprens fort bien qu'on peut tout promettre pour ſauver un fils, tel que Mr. le Marquis: mais mettez-vous à ma place, ma fille m'eſt chère, & je dois l'arracher à la ſituation où les regrets de Madame la Marquiſe pourroient la reduire? Ah! ma chère Madame, lui dit le Commandeur, que votre prévoyance eſt cruelle! Cependant, je ne puis la blâmer abſolument; nous n'avons pas l'honneur d'être connus de vous, ſans quoi vous feriez fond ſur notre parole... Voici la preuve que je la regarde comme ſacrée, lui dit la jardinière qui voyoit ſa fille prête à tomber en foibleſſe; elle déchira le papier, & préſentant au Commandeur la main de ſa fille, elle monta dans l'équipage de la Marquiſe ſans que Mr. *de Souvré* ouvrit la bouche. Il avoit trouvé tant de nobleſſe dans le procédé de cette femme, qu'il ſentoit pour elle une admi-

miration qu'il ne pouvoit exprimer. Les charmes de *Marianne*, les larmes qui s'échappoient de ſes yeux, juſtifioient le Marquis dans ſon eſprit ; il connoiſſoit que ſon neveu étoit aimé, & qu'il avoit fallu à ces femmes la vertu la plus héroïque pour reſiſter à ſes pourſuites, enſorte qu'il commençoit à s'eſtimer heureux d'avoir une telle nièce : il exprima ſi naturellement ſes ſentimens à cet égard, que Madame *Rollin* ne fit point de difficultés de lui avouer que ſi ſa fille avoit eu une fortune immenſe, elle ne l'auroit eſtimée qu'autant qu'elle l'auroit rapprochée du Marquis. Le Commandeur conduiſit *Marianne* & ſa mère dans la chambre du malade qui étoit retombé dans le déſeſpoir. On lui avoit caché l'inutilité du voyage de *Dubois*, & ſa longue abſence faiſoit croire au Marquis que Madame *Rollin* avoit été inflexible. Quelle fût ſa joye lorſque ſa mère lui préſentant *Marianne*, lui dit : vivez, mon chèr fils, vivez pour la belle *Marianne !* A cette voix, le Marquis faiſant un effort ſur ſa foibleſſe, baiſa la main de ſa mère & celle de ſa maîtreſſe, avec un tranſport qui ſembla ranimer ſes forces. Dès lors il s'abandonna aux ſoins du médecin, & après

avoir pris quelques remèdes qui lui furent préſentés par *Marianne*, il s'aſſoupit & dormit d'un ſommeil tranquille. La Marquiſe qui ne vovoit alors dans ces femmes que deux perſonnes qui lui rendoient un fils qu'elle adoroit, leur fit de tendres careſſes. On ſe mit à table pour ſouper ; c'étoit un ſpectacle nouveau pour les domeſtique de voir deux pauvres païſannes à la table de leur maîtreſſe dont ils connoiſſoient la hauteur. La malignité de ces ames baſſes ſe faiſoit un régal de l'air décontenancé qu'ils ſuppoſoient que ces femmes alloient avoir dans une place ſi peu faite pour elles; mais elles ſurent ſi bien allier une aiſance modeſte avec le reſpect qu'elles devoient à la Marquiſe, qu'on étoit tenté de croire qu'elles étoient nées pour la fortune qui s'offroit à elles.

Lady VIOLENTE.

Mille pardons, ma Bonne, ſi je vous interromps; mais je ſuis fille, & je ſuis excuſable, ſi je ne puis retenir une penſée qui me ſuffoque. Vous dites, que les domeſtiques furent tentés de croire que ces femmes étoient faites pour la fortune qui s'offroit à elles ; moi, je ſuccombe à cette tentation, & je crois fer-

fermement que Madame *Rollin* n'étoit pas née jardinière.

Madem. BONNE.

Et ſur quoi croyez-vous cela je vous prie?

Lady VIOLENTE.

C'eſt qu'il n'eſt guères poſſible qu'une femme du commun eut eu tant de ſageſſe, de prudence, de politeſſe & de grandeur d'ame; car je vois tout cela dans cette chère Madame *Rollin* que j'aime de toute mon ame, auſſi bien que ſa charmante fille.

Lady SOPHIE.

J'aime beaucoup Madame *Rollin*; mais je ne ſens encore rien pour *Marianne*, dont ma Bonne ne nous a pas dit un ſeul mot, excepté qu'elle eſt belle.

Miſs BELOTTE.

Oh! ma chère, je vous demande pardon; ma Bonne vient de nous faire ſon éloge. Ne nous a-t-elle pas dit qu'elle aimoit le Marquis; qu'elle l'avoit confié à ſa mère, puiſque cette mère l'avoua au Commandeur; que cette fille étoit donc docile, obéïſſante & ſage, puiſ-

puiſqu'elle ſe remettoit toute entière à la conduite de ſa mère dans une occaſion ſi penible ?

Madem. BONNE.

Venez que je vous embraſſe, ma chère *Belotte*, le bon ſens vient de s'exprimer par votre bouche. Oui, Meſdames, toute la vertu d'une fille eſt renfermée dans la confiance & l'obéiſſance à ſa mère : c'eſt en cela que conſiſte toute ſa perfection, ſur-tout ſi elle a le bonheur d'en avoir une du caractère de la reſpectable Madame *Rollin*. Revenons aux conjectures de Lady *Violente*. Selon elle la ſageſſe, la prudence, la politeſſe & la grandeur d'ame ſont tellement l'appanage d'une perſonne de condition, qu'elle ne peut croire que Madame *Rollin* ſoit née jardinière parcequ'elle les poſſède. Par conſéquent, que doit-on penſer d'une grande Dame en laquelle on remarque de l'étourderie, un manque de conduite, de politeſſe, & peu ou point de grandeur d'ame ?

Lady VIOLENTE.

En vérité, ma Bonne, je n'avois fait que la moitié de la réflexion, & vous me forcez à l'achever. Ces grandes Dames

mes avec toute leur nobleſſe, font douter en les voyant, ſi elles ne ſont pas nées jardinières. Mais, ma Bonne, je fais pénitence de la ſottiſe que j'ai faite en vous interrompant; je meurs d'envie de ſavoir le reſte de cette hiſtoire, & la voilà ſuſpendue.

Madem. BONNE.

Et qui pis eſt, elle le ſera juſqu'à la prémière leçon. Je m'oubliois en vous la racontant. Vous faites la grimace, Lady *Mary*: mais il faut pourtant faire ce ſacrifice de bonne grace, & prendre l'habitude de faire céder nos plaiſirs à nos devoirs. D'ailleurs, mes enfans, quand nous n'aurions pas autre choſe à faire, je ſaiſirois de tout mon cœur l'occaſion de vous accoûtumer à modérer vos déſirs.

Miſs CHAMPETRE.

Mais, ma Bonne, en conſcience, quel mal fait-on en ſatisfaiſant des goûts auſſi innocens que celui qu'il vous plait de mortifier?

Madem. BONNE.

On s'accoûtume à ne pouvoir maitriſer ſes déſirs, & quand on a le malheur d'en

d'en concevoir de moins innocens, on n'a pas la force de les reprimer. D'ailleurs, Meſdames, nous ſommes faites pour vivre en ſociété. Vos goûts innocens ſeront peut-être contradictoires aux goûts innocens des autres, ſi vous voulez toujours vous y livrer, vous deviendrez le tyran des compagnies où l'on aura le malheur de vous admettre, ou bien, vous ſouffrirez infiniment d'une contrainte dont vous n'aurez aucun uſage.

Miſs CHAMPETRE.

Laiſſons donc là l'hiſtoire ; je m'en conſolerai ſi vous avez la bonté de nous dire un petit mot de Philoſophie. Vous nous dites la dernière fois que ce qui étoit une vérité pour ceux qui ont examiné, eſt un préjugé pour ceux qui croyent ſans examen ; je n'entends pas bien cela : comment une choſe peut-elle être eſt même tems une vérité & un préjugé ?

Madem. BONNE.

Le voici, ma chère. Souvenez-vous qu'un préjugé eſt une choſe qu'on croit ſur la foi d'autrui : j'ai découvert en l'examinant avec ſoin que la doctrine de l'Evangile eſt tellement digne de Dieu,

Dieu, qu'elle ne peut être l'ouvrage des hommes. La divinité des Saintes Ecritures eſt donc une vérité pour moi, & il ne dépend d'aucun homme de me faire penſer autrement. Cela ne dépend pas même de moi, car il ne m'eſt pas poſſible de donner un dementi à ma raiſon. Vous, croyez-vous, ma chère, que l'Ecriture eſt divine parceque votre gouvernante vous l'a dit? Vous ne le croyez que ſur ſon autorité, & il ne lui auroit été guères plus difficile de vous faire croire le contraire, parceque votre raiſon ne s'eſt jamais mêlée de votre foi à cet égard. Votre foi eſt donc un préjugé qu'on pourroit facilement détruire.

Lady LUCIE.

Ma Bonne, il me ſemble vous avoir entendu dire que les préjugés tiennent comme la peau, & qu'il eſt preſque impoſſible de les dépouiller entièrement.

Madem. BONNE.

Je ne m'en dédis pas, ma chère; & pour vous faire voir que j'ai raiſon des deux côtés à cet égard, il faut diſtinguer deux ſortes de préjugés. Les uns que nous prenons ſur des choſes qui n'in-

n'intéreſſent pas nos paſſions, & ceux-là, on s'en défait aiſément; mais pour ceux qui favoriſent l'amour déréglé que nous nous portons, c'eſt une autre choſe: ils s'enracinent d'une telle force qu'il faut une raiſon ſupérieure pour y renoncer. Je vais vous rendre ceci ſenſible par un exemple. Je croyois étant enfant que les Juifs étoient faits d'une autre manière que les chrétiens, & peu s'en falloit que je ne penſaſſe qu'ils avoient des cornes. Ma nourrice me diſoit à tout moment en parlant d'un homme laid, méchant, &c. il eſt laid comme un Juif, il eſt méchant comme un Juif. Devenue plus grande, on m'a dit qu'ils n'avoient rien qui les diſtingua des chrétiens; comme je n'avois aucun intérêt à reſter dans mon prémier ſentiment, j'y ai renoncé ſans aucune peine, je les aimois autant beaux que laids. Au contraire, j'ai entendu dire étant petite, cet homme eſt heureux parcequ'il eſt riche, qu'il paſſe ſa vie à ſe divertir. Cette manière de parler, a fait naître en moi un préjugé favorable pour les richeſſes & les plaiſirs. J'ai crû que pour être heureux il falloit en jouïr. L'Evangile me dit le contraire; mais quoiqu'il le répéte cent fois, le

le préjugé ſubſiſte parceque mes paſſions ſont une ligue pour le défendre : je cherche à tordre les préceptes de l'Evangile, à les interpréter. J'employe toutes les forces de mon eſprit à éluder, à affoiblir cette vérité, & ce n'eſt qu'après l'examen le plus répété que je puis détruire le préjugé à cet égard.

Lady LOUISE.

Ma Bonne, je regardois les préjugés comme des choſes de peu de conſéquence, & je m'apperçois qu'ils ſont l'origine de preſque toutes nos ſottiſes.

Madem. BONNE.

Ajoutez, Madame, & de tous nos crimes.

Lady SINCERE.

Ah! ma Bonne, quel mot employez-vous là! Vous ne faites pas des crimes, ni nous non plus. Il n'y a que les très-méchantes gens qui en font; nous faiſons des fautes, c'eſt bien aſſés.

Madem. BONNE.

Comme l'amour propre eſt attentif à écarter tout ce qui le bleſſe! Eh bien, ma chère, conſervez la bonne opinion que vous

vous avez de vous-même; pour moi, la vérité me force d'avouer que j'ai commis des crimes, & au péril de perdre votre eſtime, je veux vous en faire juge.

J'eus le malheur dans ma jeuneſſe d'être impliqué dans un crime d'état. Le Roi qui régnoit alors, étoit le meilleur Prince du monde; mais il ne pouvoit en conſcience laiſſer le crime impuni. Je fus donc condamnée avec mes complices. Heureuſement, j'avois eu le bonheur de plaire à une Princeſſe que le Roi chériſſoit; cette Dame ſe jetta aux pieds du Roi pour demander ma grace, & ſacrifia une partie de ſon bien pour l'obtenir. Je fus d'abord fort touchée de ce bienfait, & j'aurois juré que j'étois prête à ſacrifier pour elle la vie qu'elle m'avoit ſauvée; inſenſiblement je me trouvai liée dans une ſociété ennemie de cette Princeſſe: cette ſociété étoit compoſée de gens aimables, & la converſation de ma bienfaitrice me paroiſſoit trop ſérieuſe pour une fille de mon âge: je trouvai qu'elle agiſſoit en tyran, de vouloir que je me privaſſe de mes plaiſirs pour m'attacher a elle: inſenſiblement je la négligeai, je fis plus, ma chère; à force de me trouver parmi ſes ennemis, je pris peu

à

à peu leurs ſentimens, & je meurs de honte en vous l'avouant : je me rangeai de leur parti contre celle à laquelle je devois tout.

Lady SINCERE.

Non, ma Bonne, vous n'avez point été capable de cette noirceur : vous avez voulu ſeulement voir ce que je dirois; ſi je vous croyois capable d'une telle ingratitude : je vous fuirois comme un monſtre.

Lady SENSE'E.

Pauvre Lady *Sincère*, vous êtes la dupe de l'allégorie de ma Bonne ; ne voyez-vous pas que ce crime d'état dans lequel elle a été impliquée, eſt celui d'Adam ; que ce Roi ſi juſte & ſi bon eſt Dieu ; que cette perſonne qui ſacrifie ſon bien pour la ſauver, eſt Jéſus-Chriſt, dont elle veut nous faire croire qu'elle eſt devenue l'ennemie par la fréquentation du monde, dont elle dit qu'elle a pris les ſentimens & les maximes ?

Lady SINCERE.

Je l'avoue, Madame, j'ai été attrapée, parceque j'ai la bonne coûtume de parler avant de penſer, ou plûtôt de penſer

ſer comme il faut. Mais eſt-ce donc là ce que ma Bonne appelle des crimes, qu'eſt-ce qui n'a pas cela à ſe reprocher dans ſa jeuneſſe?

Madem. BONNE.

Et voilà un préjugé bien dangéreux, ma chère. Tous les honnêtes gens ſont ingrats envers Dieu dans la jeuneſſe, donc ce n'eſt pas un crime. Comment, il n'y aura qu'envers le créateur qu'on peut être perfide ſans ſe déshonorer. Si j'avois fait envers les créatures la millième partie de ce que j'ai fait contre mon Dieu, vous me regarderiez comme un monſtre : je perdrois votre eſtime; mais je n'ai trahi que mon créateur, bon : c'eſt une bagatelle qui ne mérite pas votre mépris, tout le monde le fait. Quelle excuſe, mes chers enfans! Concevez-vous à préſent le danger des préjugés. Hélas! ce que je vous dis, vous frappe en ce moment, vous l'oublierez bientôt ; il a plû au monde d'établir qu'on pouvoit manquer impunément de parole & de fidélité à ſon Dieu : ce préjugé vous ſubjuguera comme mille autres, tout auſſi dangéreux, à moins que vous ne preniez l'heureuſe habi-

habitude d'examiner tout ce que vous croyez à la lumière de l'Evangile.

Miſs CHAMPETRE.

Je conçois mieux que jamais, ma Bonne, l'importance de cet examen, auquel je n'ai guères penſé juſqu'à ce jour. Je me flatte de croire bien des choſes vrayes ; mais j'avoue que je les crois comme je croirois des fables, auxquelles on auroit donné un air de vraiſemblance. Je n'ai qu'un petit embarras, ma Bonne ; c'eſt que la vie à laquelle on veut m'aſſujettir, ne me laiſſe pas une minute pour faire cet examen : toutes ces Dames n'ont pas plus de tems que moi ; il faut donc nous déterminer à paſſer pour ſingulières & ridicules, ſi nous vivons autrement que les autres, ou à ſuivre bonnement les préjugés, du moins ceux qui ſont établis parmi les perſonnes les plus raiſonnables.

Madem. BONNE.

Voudriez-vous me dire ce que vous entendez par les perſonnes raiſonnables, en connoiſſez-vous un grand nombre ? Répondez-moi, Lady *Louiſe*.

Lady LOUISE.

Ce ſont à peu près toutes les perſonnes avec leſquelles je ſuis liées; graces aux ſoins de mes parens, j'en connois peu d'autres.

Madem. BONNE.

Cela ne nous apprend rien, ma chère; j'en reviens à Miſs *Champêtre*, de laquelle j'exige une définition.

Miſs CHAMPETRE.

Il n'y a qu'une minute, ma Bonne, que j'aurois répondu à peu près comme Lady *Louiſe*: un inſtant de réflexion m'a éclairée: on ne doit jamais appeller raiſonnables que ceux qui ſe conduiſent abſolument par les lumières de la raiſon; il en eſt bien peu de ceux-là, & au lieu de dire que nous ſuivrions les préjugés établies parmi les perſonnes raiſonnables, je devois dire de celles qui ſont les moins folles.

Madem. BONNE.

Quelles reſſources, ma chère, que l'acquieſcement aux lumières de ces ſortes de gens. Vous m'avez donné une définition! En êtes-vous contente, Lady *Loui-*

Louiſe? Je crois voir à votre mine que vous appellez de ce jugement.

Lady LOUISE.

Oui, ma Bonne, je connois un grand nombre de Dames, qui ne ſont point folles du tout.

Madem. BONNE.

Voilà encore un préjugé, ma chère; pour vous en convaincre, je vais tracer le portrait d'une femme raiſonnable. Je le ferai d'autant plus volontiers que vous touchez au moment d'entrer dans le grand monde ſur votre foi, & ſans être guidées. Ce nouvel état a des grands devoirs dont vous devez être inſtruite, & dont l'accompliſſement conſtitue la femme raiſonnable.

Vous aurez quatre devoirs à remplir; celui de chrétienne dont je ne dirai rien parceque vous vous en acquitterez ſi vous rempliſſez bien les trois autres. Vous aurez donc des devoirs comme épouſes, comme mères de famille, & comme femmes du monde. Je ne vous parlerai aujourd'hui que du prémier, remettant les autres à la leçon ſuivante.

Une épouſe raiſonnable conſidérant que tout le bonheur de ſa vie conſiſte à

d'aimer leurs femmes, & aux femmes d'obéïr à leurs maris ; on fera promettre au vôtre de vous obéïr, ſans s'embarraſſer de cette parole du Tout-Puiſſant à *Eve*, *tu ſeras ſous la puiſſance de ton mari.*

Miſs FRIVOLE.

Non, ma Bonne, je ne veux pas commander à mon mari ; ce ſera lui qui voudra bien ſe prêter à mes volontés, ou ſi vous voulez à mes caprices ; il me l'a promis, il me la juré ; il a même voulu en écrire la promeſſe.

Madem. BONNE.

Sur la feuille d'une chêne apparamment ? & le prémier vent emportera la promeſſe. Pauvre enfant, que je vous plains, que vous ſerez miſérable. Je gage que Miſs *Zinna* ne penſe pas comme vous.

Miſs ZINNA.

Mylord ne m'a rien promis, & je jugerois preſque ſur la connoiſſance que j'ai de ſon caractère, que je ſerai la femme la moins contredite ; j'eſſayerai même à ne l'être jamais, car je ne voudrai que les choſes qui lui feront plaiſir.

Madem. BONNE.

Et vous réuſſirez par-là à le ſubjuguer, ma chère. Voilà le ſeul moyen d'aſſûrer notre règne dans le mariage; une complaiſance continuelle ôte la force à un mari de ſe ſervir de ſes droits. J'ai beaucoup d'eſtime pour votre futur époux, ma chère, & beaucoup de confiance dans vos promeſſes; comptez pourtant que dans les mariages les mieux aſſortis & les plus heureux, il y a toujours quelques difficultés, & que pour être heureuſe dans cet état, une femme doit renoncer courageuſement à ſes goûts & à ſes volontés pour ſe conformer à ceux de ſon époux.

Lady LUCIE.

Je conçois que ce ſacrifice eſt aiſé avec un homme qu'on eſtime & qu'on aime; mais qu'il doit être dur de ſe ſacrifier ainſi pour quelqu'un qu'on nous a donné contre notre goût, & qui n'a ni aſſez d'eſprit ni aſſez de raiſon pour voir ce que vous faites pour lui, & vous en tenir compte.

Madem. BONNE.

Je crois être au milieu d'Athènes ou de

de Rome payenne lorſque j'entends raiſonner ainſi. Qui vous dit, Madame, que c'eſt à votre mari qu'il faut ſacrifier vos goûts & vos inclinations? Qui veut vous perſuader que vous trouveriez dans un attachement tout humain la force de perſévérer dans le renoncement à vous même? C'eſt à votre devoir qu'il faudra vous ſacrifier, ma chère. Dieu vous a commandé d'obéïr à votre mari, ce ſera pour lui obéïr que vous ſoumettrez votre volonté. Si vous êtes animée par ce motif, que vous importera le reſte? Dieu n'eſt-il pas aſſez grand, aſſez riche, aſſez liberal pour recompenſer votre fidélité à ſes ordres? Votre mari ſera peut-être un brutal, un ſtupide, un hypocrite qui vous aura caché ſes vices réels ſous des vertus apparentes, mais tel que je le ſuppoſe. Dieu a eu ſes vûës & ſes deſſeins lorſqu'il a permis qu'il devint votre époux. Peut-être la patience à le ſupporter, étoit-elle pour vous le ſeul chemin du ſalut; peut être la converſion de cet époux, eſt elle attachée aux exemples de vertu que vous lui donnerez en ſupportant ſes vices & ſes mauvais traitemens. Souvenez-vous qu'en qualité de pécheréſſe vous avez beſoin de pénitence, & qu'aux yeux de

la foi, un état qui offre de continuelles occaſions de ſouffrir, eſt un état précieux. D'ailleurs, Madame, comme je vous l'ai dit; ne vous perſuadez pas qu'un attachement purement naturel, pût vous fournir les forces ſuffiſantes pour ſupporter les défauts du meilleur des époux; il faut pour cela, comme pour toutes choſes, une grace particulière de Dieu: il ne la refuſe jamais à celles qui la lui demandent, & qui cherchent à lui plaire en rempliſſant leurs devoirs; mais il confond celles qui ne cherchent qu'à plaire à la créature, en permettant qu'une affection dont il n'étoit pas le motif, diſparoiſſe & faſſe place au dégoût & quelque-fois même à la haine.

Lady LOUISE.

Je n'ai pas le mot à répondre, ma Bonne. Oh! Chriſtianiſme, que tu es négligé, ignoré, peu conſidéré, peu pratiqué! Tout ce que je vois, commence à me guérir d'un préjugé bien enraciné. Je me ſuis dit juſqu'à ce jour, mais bien bas, que votre doctrine étoit trop ſevère, que la jeuneſſe étoit le tems des honnêtes plaiſirs, & non celui des réflexions; que vous vouliez nous faire

faire vieillir avant le tems. J'entrevois la néceſſité de prendre ce parti. Ces plaiſirs honnêtes abſorbent le tems, & ne nous en laiſſent point pour reflêchir; faute de réflexion, on ſe croit chrétienne parcequ'on ne compare pas ſa façon de penſer avec les maximes de l'Evangile; faute d'être chrétienne, on devient criminelle & miſérable. Que j'ai de regret, ma Bonne, au tems que j'ai perdu dans la diſſipation, & que je ſuis bien déterminée à devenir avare des momens!

Miſs FRIVOLE.

Comment pouvez-vous dire que vous n'avez pas reflêchi ſuffiſamment? Je ſais de votre couſine que vous employez le matin & le ſoir une demi heure à méditer; cela ennuye furieuſement votre femme de chambre.

Lady LOUISE.

Savez-vous, ma chère, comment je paſſe cette demi-heure? à vuider mon eſprit de la comédie que j'ai vûe, du bal où j'ai été, ou de celui où je dois aller, des converſations que j'ai entendues &c. Tout cela fait un tel bruit dans ma tête, que ma pauvre demi-heu-

re eſt paſſée ſans que j'aye rien fait. J'avoue pourtant de bonne foi que je l'employe moins mal à la campagne; ce qui ſert encore à me convaincre, que qui veut mediter ſur ſes devoirs pour ſe mettre en état de les pratiquer, doit s'arracher à la diſſipation dans laquelle on vit à notre âge. Ah! Lady *Sincère*, comme vous bailliez.

Lady SINCERE.

Je vous l'avoue, l'idée de cette retraite à laquelle vous voudriez nous aſſujettir, me donne des vapeurs; mais que cela ne vous empêche pas de continuer, j'y ſais un bon reméde, & je m'en ſervirai.

Madem. BONNE.

Non, ma chère, notre leçon a été fort longue, & j'excuſe votre ennui en votre faveur; nous moraliſerons moins une autre fois.

DIALOGUE. XXXVI.

Lady LUCIE.

Je ſuis venue avant ces Dames, ma Bonne; je ſouhaiterois de vous parler en particulier.

Madem. BONNE.

Je ſuis prête à vous écouter, ma chère.

Lady LUCIE.

Vous ſavez, ma Bonne, que je dépends abſolument de moi, puiſque Dieu m'a ôté mon père & ma mère, & que mon âge me diſpenſe d'obéïr à ceux qui m'ont tenu leur place. Cette indépendance dans laquelle je ſuis, me jette dans le plus grand embarras du monde. Il ſe préſente pour moi un parti dix fois plus riche que je ne puis l'eſpérer; c'eſt un homme d'une figure agréable, de bonnes mœurs & eſtimé de tous les honnêtes gens. Je me ſuis toujours plû en ſa compagnie, & je croyois avoir de l'amitié pour lui; depuis qu'il s'eſt aviſé de me demander en mariage, il

toujours préſents ces paroles de St. *Paul:* la vierge n'eſt occupée que du ſoin de plaire à Dieu, celle qui ſe marie, ſe partage entre Dieu & ſon mari.

Madem. BONNE.

Votre confiance exige ma franchiſe; mais il me faut beaucoup de courage pour vous parler comme je vais le faire. Je n'oſerois décider tout d'un coup, ſi Dieu vous appelle ou non à cet état de perfection dont parle St. *Paul*: la vocation commune eſt le mariage, & on ne doit s'écarter des voyes ordinaires qu'après l'examen le plus mur; mais j'oſe décider tout d'un coup que ce déſir d'une vie plus parfaite n'eſt pas le vrai motif de la répugnance au mariage qu'on vous propoſe: vous en avez un autre au fonds de votre cœur que vous vous cachez à vous même; vous aimez, ma chère amie, vous ne me l'avouerez pas, & je n'en ſerai pas moins convaincue de la vérité de ce que je vous dis.

Lady LUCIE.

Quoi, ma Bonne, me croyez-vous capable de vous tromper au moment où je vous ouvre mon cœur?

Madem. BONNE.

A Dieu ne plaiſe, ma chère: vous vous trompez vous-même, voilà tout. Voulez-vous lire dans le fonds de votre cœur? Demandez-vous de bonne foi, ſi vos idées de perfection ne diſparoîtroient pas, ſi la perſonne dont je parle vous demandoit en mariage.

Lady LUCIE.

A quoi bon cette ſuppoſition? Cet homme ne penſe à moi, ni moi à lui: j'avoue pourtant que ſi le cas arrivoit, ce ſeroit une tentation bien forte; mais cela ne ſignifie pas que j'aye de l'amour pour lui. Dans le tems où mon ſalut m'occupoit moins que mon établiſſement, je m'occupois des qualités que je devrois chercher dans un mari pour être heureuſe; je ne vous cacherai point que je les ai trouvées dans le cavalier en queſtion, &que ſi j'ai à me marier, je ſouhaite de trouver un mari qui lui reſſemble.

Madem. BONNE.

Pauvre aveugle! Savez-vous bien, ma chère, que de tous les hommes je n'en connois point de moins propre à vous rendre heureuſe que celui là; que vous lui prêtez gratuitemen les bonnes qualités

lités que vous admirez en lui; que le plus grand malheur qui pût vous arriver, ſeroit de devenir ſon épouſe, & que cette ſorte de répugnance que vous reſſentez pour le mariage, je la regarderois comme une grace ſpeciale de Dieu, s'il n'y avoit d'autre mari pour vous que celui-là?

Lady LUCIE.

Ah! ma Bonne, que vous le connoiſſez peu! Mais je ne veux pas entreprendre de le juſtifier dans votre eſprit; mon empreſſement à cet égard qui n'auroit d'autre principe que la juſtice, paſſeroit dans votre eſprit pour une preuve de la paſſion que vous me ſuppoſez pour lui.

Madem. BONNE.

J'en appelle à l'expérience, ma chère; c'eſt elle qui décidera entre vous & moi. Pour ce qui eſt du mariage qu'on vous propoſe aujourd'hui, il ne m'apartient pas de décider ſi vous devez l'accepter ou non. Si je ſuivois mon inſtinct, je ſerois plus hardie: il me paroît convenable; mais vous m'alléguez pour motif de votre refus le déſir de vous conſacrer à Dieu dans une vie plus parfaite: ce motif s'il eſt bien réel,

eſt

eſt trop reſpectable pour que j'oſe vous rien dire pour vous diſſuader de votre deſſein. Voici pourtant ce que je vous conſeille de faire. A peine avez-vous vingt & un an : ce n'eſt point un âge propre à prendre une réſolution abſoluë. Alléguez pour éluder une réponſe poſitive, le grand âge & les infirmités de Monſieur votre oncle dont vous faites toute la conſolation ; dites que vous ne voulez rien déterminer ſur votre établiſſement avant vingt-cinq ans ; employez ce tems à bien examiner votre cœur ; priez avec ardeur, afin d'obtenir de Dieu les lumières néceſſaires pour vous déterminer ; livrez vous dans le ſécret à la pratique des bonnes œuvres, ſur-tout au ſoulagement des pauvres ; mais gardez-vous d'annoncer une réſolution dont vous pourriez vous répentir par la ſuite. Voici nos Dames, paſſez dans mon cabinet pour vous remettre un peu ; l'agitation de votre ame eſt peinte ſur votre viſage, & il ne faut pas donner occaſion aux conjectures ſur le ſujet de notre converſation.

Lady LOUISE.

Ma Bonne, j'ai reçu ce matin une lettre de Lady *Sincère* qui vous eſt adreſſée ;

ſée ; elle m'a prié par un petit billet de vous la remettre en vous priant de la lire devant ces Dames : la voici.

Madem. BONNE *lit la lettre.*

Mademoiſelle,

„ On ne peut être plus pénétrée que
„ je ne le ſuis de toutes les bontés que
„ vous avez eu pour moi en me per-
„ mettant d'aſſiſter à vos leçons : je
„ ſuis convaincue qu'elles ſont admira-
„ bles, & je ſouhaiterois avoir le cou-
„ rage de les pratiquer ; mais je ſuis
„ trop ſincère pour vous diſſimuler mes
„ ſentimens : je les trouve trop parfai-
„ tes pour moi, & loin d'avoir le cou-
„ rage de les ſuivre, je vous avoue
„ que je n'en ai pas même le déſir. Il
„ y a plus, vous m'avez quelquefois
„ ébranlée par la force de vos raiſons,
„ je crains d'être perſuadée tout-à-fait;
„ déjà je ne m'amuſe plus avec la mê-
„ me ſécurité qu'auparavant ; j'éprou-
„ ve des remords au bal, quoi de plus
„ ridicule : car enfin, ces pauvres bals
„ que vous injuriez ſi fort, ſont fort
„ innocens pour moi. Je n'ai chaque
„ année que quatre mois à paſſer à Lon-
„ dres : le reſte de l'année je ſuis con-

„ finée

„ finée dans un donjon d'où je ne ſors
„ que pour être en bute aux contradic-
„ tions de la plus inſupportable gou-
„ vernante qui fût jamais; n'y auroit-
„ il pas de la cruauté à m'arracher aux
„ plaiſirs dans le court eſpace qui me
„ reſte pour les goûter? Je le répéte,
„ ma Bonne, je n'en ai ni le courage,
„ ni le déſir. Au reſte, je ſerois fâ-
„ chée que ces Dames pûſſent vous
„ attribuer ma déſertion. Je confeſſe
„ qu'il n'y a pas de votre faute, &
„ qu'on ne doit accuſer que moi de la
„ ſottiſe que je fais; car au fond je
„ ſoupçonne que c'en eſt une. Je ſuis
„ avec la plus vive réconnoiſſance,
„ Mademoiſelle &c....

Lady LOUISE.

Il faudroit pleurer d'une pareille lettre, & pourtant je ne puis m'empêcher d'en rire. Lady *Sincère* ſoutient ſon caractère, on ne peut pas mieux; je vous dirai même, ma Bonne, que ſi on pouvoit excuſer une telle ſottiſe, elle mériteroit ſon pardon: car enfin, elle ne vous dit rien que de vrai; cette inſupportable furie dont elle vous parle dans ſa lettre, ne lui donne pas un moment de répos: cette femme a tou-à-

fait

fait changé le caractère de ma pauvre amie qui eut naturellement été fort douce, mais le moyen de l'être dans une contradiction perpétuelle?

Miſs CHAMPETRE.

Et pourquoi, Madame ſa mère a-t elle ſouffert qu'elle fut ſi fort maltraitée?

Lady LOUISE.

Ah! vraiement, Mylady a bien autre choſe à penſer qu'à cela; elle paſſe toutes les nuits à jouer, ſe couche quand le Soleil ſe leve, & ſe leve en hyver lorſqu'il ſe couche; elle ſait que cette gouvernante eſt une fort honnête femme, & elle croit que cela eſt ſuffiſant: elle lui a donné une confiance ſi aveugle, que lorſqu'elle prend la liberté de dire un mot ſur ſes propres enfans, le gouvernante la querelle elle-même.

Madem. BONNE.

Voilà une bonne leçon pour vous, Meſdames! Quand cette Lady étoit jeune, je ſais qu'elle aimoit le jeu, & qu'elle répondoit à celles qui tâchoient de modérer cette paſſion en elle, c'eſt un amuſement innocent. Eſt-il innocent ce jeu qui l'a empêché de veil-

veiller ſur ſes enfans ? Si leur caractère s'eſt aigri, n'en eſt-elle pas coupable ?

Miſs FRIVOLE.

Je remercie Dieu de ne m'avoir pas donné la paſſion du jeu ; je le déteſte, & je ne conçois pas qu'on puiſſe y perdre tant de tems.

Madem. BONNE.

Et moi, je ne jurerois pas que vous ne devinſiez une joueuſe. Savez-vous ce qui a précipité la Dame dont nous parlons dans cette malheureuſe habitude ? L'ennui. Elle n'aime ni la lecture, ni le travail : elle eſt auſſi naturellement fort indolente ; que faire pour tuer le tems ? jouer : on le fait d'abord avec dégoût, & peu à peu on s'y accoûtume tellement qu'on ne peut plus s'en paſſer. Au reſte, Meſdames, je ne vous parlerois pas ſi librement des défauts de Mylady*** ſi ce n'étoit pas une choſe publique ; c'eſt elle-même qui m'a appris l'origine de ſa paſſion pour le jeu, & cette confidence, elle me l'a faite en préſence de vingt perſonnes. Miſs *Belotte* va nous continuer l'hiſtoire de la Sainte Ecriture.

Miſs

Miſs BELOTTE.

Huit jours après la naiſſance de notre Sauveur, il fût circoncis & appellé Jéſus. Quarante jours après, *Marie*, ſa mère, pour obéïr à la loi, le porta au temple, parcequ'il étoit écrit dans la loi: tout enfant mâle prémier-né ſera conſacré au Seigneur, & elle donna pour être offertes en ſacrifice deux tourterelles. Il y avoit dans Jéruſalem un bon ſaint vieillard, appellé *Siméon*; il vivoit dans l'attente de la venuë de Jéſus, c'eſt-à dire, qu'il croyoit fermement ce que Dieu avoit prédit à ce ſujet. Le St. Eſprit, qui étoit en lui, lui avoit révélé qu'il ne mourroit point qu'auparavant il n'eut vû le Chriſt. Il vint donc au temple par un mouvement du St. Eſprit, & ayant pris le St. Enfant dans ſes bras, il remercia Dieu de la grace qu'il lui faiſoit, & proteſta qu'il mouroit avec joye puiſqu'il avoit vû le Sauveur. Enſuite il prédit ce que Jéſus devoit ſouffrir de la perſécution des hommes, & avertit *Marie* que ſon ame ſeroit percée comme par une épée, à la vûë des ſouffrances de ſon fils. Il vint auſſi dans le temple une ſainte Veuve, nommé *Anne*; elle étoit prophéteſ-

ſe

ſe & n'avoit vécû que ſept ans avec ſon mari. Quoiqu'elle eut alors quatre vingt quatre ans, ce grand âge ne l'empêchoit pas de demeurer ſans ceſſe dans le temple, ſervant Dieu jour & nuit dans les jeûnes & dans les prières. Dieu pour recompenſer ſes vertus, lui donna comme à *Siméon* l'avantage de voir le Sauveur; & elle parloit de lui à tous ceux qui attendoient la rédemtion d'Iſraël.

Lady MARY.

Ah! ma Bonne, que je ſuis fâchée de n'avoir pas vécû dans ce temps, & de ne m'être pas trouvée dans le temple! Je crois ſi j'avois eu le bonheur de tenir dans mes bras le St. Enfant Jéſus, que j'aurois eu bien de la peine à le rendre à *Marie*. Que la Ste. Vierge étoit heureuſe d'être toujours avec lui!

Madem. BONNE.

Avec quel courage, Lady *Mary* nous dit-elle cela! Mais, ma chère, qu'auriez vous vû alors? un petit enfant, foible, pauvre, qu'il falloit une grande foi pour réconnoître en lui le créateur du ciel & de la terre. Cette foi qui le découvrit à *Siméon* & à la ſainte Veuve, étoit une ſuite de la ſainteté de leur

leur vie. Devenez une Sainte, ma chère *Mary*, alors vous aurez cette foi vive qui vous rendra comme préſens ces ſaints myſtères.

Lady MARY.

Oui, ma Bonne, je veux être une Sainte; dites-moi bien vîte ce qu'il faut faire pour cela. Je vous donne ma parole d'honneur que je le ferai auſſi-tôt.

Madem. BONNE.

Rien de plus aiſé, ma chère enfant. Imitez Jéſus, & vous ſerez une Sainte.

Lady SOPHIE.

Cela n'eſt pas poſſible, ma Bonne. Jéſus étoit Dieu, & pouvoit par conſéquent faire bien des choſes que nous ne pouvons pas imiter.

Madem. BONNE.

S'il étoit Dieu, Madame, il étoit auſſi homme, parfaitement ſemblable à nous, excepté dans le péché. Il avoit comme nous des beſoins; il étoit comme nous expoſé aux ſouffrances de la vie.

Miſs BELOTTE.

Ne pourroit-on pas dire qu'il avoit bien plus de force que nous pour les ſupporter?

Ma-

Madem. BONNE.

Vous verrez, ma chère, dans la ſuite de ſon hiſtoire, qu'il s'eſt revêtu de toutes nos foibleſſes ; il ſuſpendoit, pour ainſi dire, les effets de ſa divinité, & faiſoit un miracle perpétuel pour pouvoir ſouffrir.

Lady SINCERE.

Permettez-moi, ma Bonne, de vous faire une objection qui me vient tout préſentement. Pour un homme courageux, la faim, la ſoif, le froid, le chaud, & les autres peines corporelles, ne ſont pas très-difficiles à ſouffrir ; ce ſont, ce me ſemble, les peines que nous donnent nos paſſions qui ſont les plus inſupportables ; or les paſſions de la ſainte ame de Jéſus étant réglées, il n'avoit pas à les combattre. Il étoit dans un état pauvre & abject ; mais cette ſituation n'humilie que les orgueilleux : la ſaine raiſon même nous apprend que ces état vils aux yeux des ſtupides n'ont rien de bas, & qu'ils ne doivent nous humilier puiſqu'ils ne ſont pas des crimes.

Ma-

Madem. BONNE.

Votre remarque eſt très-juſte, Lady *Senſée*; mais en décidant avec raiſon que la pauvreté & l'obſcurité ne doivent point faire rougir une ame raiſonnable, vous avouez que le crime & le péché, que leur apparence même mérite le mépris. Or Jéſus ne s'eſt pas contenté de paroître pauvre; il a bien voulu être confondu dans la claſſe des hommes criminels. La circonciſion étoit la marque du péché, & par conſéquent Jéſus ne pouvoit être ſoumis à cette loi; il l'accomplit cependant. Il s'étoit chargé de nos crimes, il veut bien paroître pécheur. *Marie* ſuit les traces de ſon fils. La loi de la purification, comme le porte le mot, n'étoit que pour les femmes impures, & qui mettoient au monde des enfans ſouillés de péché: cette loi n'étoit donc pas faite pour elle; mais l'exemple de ſon Dieu ne lui permet pas de chercher à ſe diſtinguer des autres femmes: ſon fils ſe range parmi les pécheurs; elle ſe hâte de prendre place parmi les mères ſouillées. Quel exemple pour nous qui cherchons ſans ceſſe à nous diſtinguer! Je reviens à Lady *Mary* & à vous tou-

tes, Meſdames. Voulons-nous devenir Saintes, imitons notre Sauveur dans toutes les circonſtances de ſa vie en commençant par celle-ci. Jéſus s'offre lui-même à ſon père, & cette offrande eſt faite avec obéiſſance, ſans retour & ſans partage. Avec obéïſſance, il attend le tems fixé par la loi pour la faire ſans partage, c'eſt-à-dire, qu'il ſe conſacre à Dieu tout entier. Enfin, ſon offrande eſt ſans retour. Il ne la retractera dans aucune des circonſtances de ſa vie, quelques pénibles qu'elles ſoient à la nature. Au reſte, Mesdames, remarquez que le corps de Jéſus étoit plus ſenſible à la douleur que les nôtres. La phyſique nous apprend que le dégré de ſenſibilité dépend de la perfection de nos organes. Or le ſacré corps de Jéſus étant formé par le St. Eſprit même, étoit le plus parfait de tous les corps, & par conſéquent le plus ſenſible.

Lady VIOLENTE.

Je vous prie, ma Bonne, de me dire ce que veulent dire ces paroles de *Siméon: Cet enfant ſera en bute à la contradiction*, & en parlant à *Marie*, *votre ame ſera percée comme par une épée.*

Ma-

Madem. BONNE.

Miſs *Belotte* nous l'a fait remarquer, ma chère ; *Siméon* prédit à *Marie* les ſouffrances & la mort de ſon fils.

Lady VIOLENTE.

Je ſuppoſe qu'elle ne comprit pas le ſens de cette prédiction ; il eut été trop cruel de l'affliger d'avance.

Madem. BONNE.

Et moi, je ſuppoſe qu'elle le comprit pour deux raiſons. La prémière, c'eſt que celle que l'ange avoit ſaluée pleine de grace, étoit auſſi pleine de lumière, & par conſéquent devoit entendre les prophéties qui annonçoient ſi clairement la mort & les ſouffrances du Sauveur. La ſeconde, c'eſt que Jéſus aimoit trop ſa mère pour lui retrancher l'occaſion d'un ſacrifice héroïque, & le moyen de pratiquer les plus grandes vertus. Il ne lui avoit refuſé les biens terreſtres que pour la combler des richeſſes ſpirituelles ; or les ſouffrances ſont la vraye fortune des ames ſaintes, parcequ'elles leur ſont des moyens continuels d'offrir à Dieu le ſacrifice de leur être, de ſe ſoumettre à

ſes ordres, de lui demander de ſon ſécours. Cette richeſſe n'a point manqué à *Marie*; pleine de la prédiction du ſaint vieillard, elle ne reprend la victime qu'elle vient d'offrir à Dieu que comme un dépôt, & pour la mettre en état d'être ſacrifiée: elle voit par les yeux de la foi les gouttes du lait qu'elle lui fait ſuccer, ſe changer en autant de gouttes de ſang qui couleront à ſes yeux ſur la croix. Une réflexion à ce ſujet, Meſdames. Jéſus-Chriſt a dit de lui même, qu'il falloit qu'il fût crucifié pour entrer dans la gloire. Cette gloire qu'il acquiert par tant de ſouffrances, il ne la donne pas pour rien à ſa mère & à ſes amis; comment donc prétendons-nous l'acquérir, nous qui ſommes ſi délicates, qui jettons les hauts cris pour un mal de dents, qui nous impatientons à la perte la plus legère? Ah! Meſdames, loin de craindre les maux qu'il plaira à la divine providence de nous envoyer, tremblons lorſque tout nous réuſſit, & conjurons le Seigneur de ne nous pas traiter autrement que ceux qu'il a le plus aimés? Lady *Mary*, que ferez-vous pour profiter de cette leçon?

Lady

Lady MARY.

Je m'offrirai à Dieu tous les matins en union avec Jéſus pour ſouffrir tout ce qu'il voudra m'envoyer dans la journée, & quand je ſentirai quelque mal ou quelque contradiction, je dirai : je vous remercie, mon Dieu, de me donner vous-même la monnoye dont vous voulez que j'achete le ciel.

Madem. BONNE.

Je vous exhorte toutes, Meſdames, à prendre une pareille réſolution. Vous avez toutes l'air aſſez conſterné : cette façon d'entrer dans la gloire n'eſt pas fort de votre goût ; mais ſoit que vous vous ſoumettiez ou non à la volonté de Dieu, il faudra toujours ſouffrir : faites-le donc de bonne grace. Pour vous reveiller un peu, je vais finir l'hiſtoire de la jardinière.

Le Marquis ravi de l'eſpérance d'obtenir *Marianne*, parût bientôt dans une meilleure ſituation, & au bout de huit jours, les médecins annoncèrent qu'il étoit abſolument hors de danger. Madame *Rollin*, ſa fille, la Marquiſe & le Commandeur, n'avoient preſque point quitté ſa chambre, les deux prémières

parloient peu, mais toujours à propos. Le neuvième jour, Madame *Rollin* ſupplia la Marquiſe de lui permettre de ſe retirer, puiſque la ſanté de Monſieur ſon fils alloit lui laiſſer la liberté de quitter le lit, & que la décence ne lui permettoit plus de laiſſer ſa fille avec lui lorſqu'il ſeroit convaleſcent. Elle ne dit pas un mot qui pût faire croire qu'elle ſe ſouvenoit des conditions auxquelles elle étoit venue; nouveau ſujet d'admiration pour le Commandeur & de frayeur pour le malade. Il pria Madame *Rollin* de permettre à *Marianne* de s'approcher de ſon lit pour lui dire adieu, & ayant obtenu cette grace, il prit la main de cette aimable fille, jura en préſence du ciel & de la terre qu'il n'auroit jamais d'autre épouſe qu'elle, & lui mit au doigt une bague d'un grand prix. *Marianne* voulut la lui rendre; mais ſa mère lui fit ſigne de la garder, & pria la Marquiſe de donner ſes ordres pour les faire ramener chez elle.

Je ne vous ai point parlé de ce qui ſe paſſoit dans le cœur de cette femme hautaine. A méſure que le danger du fils diminuoit, elle s'étoit laiſſé aller à tout le dégoût d'une pareille alliance: enfin

fin elle crût pouvoir accommoder ce qu'elle devoit à ſa parole & à ſon orgueil. J'ai promis, dit-elle au Commandeur, que mon fils épouſeroit cette petite créature ; mais je n'ai point fixé le tems : il l'épouſera s'il veut après ma mort ; mais qu'il ne la flatte pas de le faire auparavant.

Le Commandeur fût outré d'une pareille équivoque, & regarda comme une inſulte pour lui, le délai qu'on vouloit apporter à l'accompliſſement d'une parole qu'on lui avoit fait porter. Madame, dit-il à la Marquiſe, il faut faire honneur à vos engagemens, ou vous réſoudre à paſſer dans mon eſprit pour la dernière de toutes les femmes : vous dédaignez l'alliance d'une jardinière, & moi, je vous proteſte que je ne vous trouve pas digne d'elle, & que je craindrois qu'elle ne refuſa de vous appartenir, ſi elle ſavoit qu'abuſant de la confiance qu'elle a eue dans votre probité, vous cherchez des détours pour éluder une promeſſe qu'elle auroit pû dicter de la manière la plus avantageuſe pour elle, puiſqu'elle avoit votre blanc ſigné & le mien ; pour moi, je vous déclare que je ſerai ſon protecteur, & que je publierai par toute la terre la nobleſſe

de ſon procédé, & la baſſeſſe du vôtre.

La Marquiſe, comme je vous l'ai déjà dit, Meſdames, avoit le cœur droit; mais ſon orgueil offuſquoit ſes lumières naturelles: elle fût frappée des juſtes reproches du Commandeur, & le laiſſa le maître de terminer cette affaire, pourvû qu'elle n'en entendit plus parler. Le Commandeur annonça cette bonne nouvelle à ſon neveu, qui étant déjà bien rétabli, conjura ſon oncle de le conduire à Vincennes. Le Commandeur s'adreſſant à Madame *Rollin*, lui dit qu'il venoit lui rénouveller la demande de ſa fille pour le Marquis, & qu'il étoit prêt à paſſer le contrât de mariage le jour même. Madame *Rollin*, ſans paroître émûe, lui dit: je vous conjure, Monſieur, de ne point attribuer à l'orgueil ce que je vais avoir l'honneur de vous dire: je ſens toute la différence qu'il y a du Marquis à *Marianne:* mais puiſque Madame la Marquiſe la trouve digne de devenir ſa belle-fille, elle ne peut trouver mauvais que cette enfant compenſe par la plus exacte décence, ce qui lui manque du côté de la fortune. Vous ſavez mieux que moi, Monſieur, les uſages en pareils cas; il ne conviendroit pas que

le

le contract fût passé dans l'absence de Madame, & il conviendroit encore moins que nous fussions soupçonnées d'avoir été mandier cet honneur qui tout grand qu'il est, ne pourra jamais nous engager à faire une bassesse: ainsi j'espère que Madame la Marquise voudra bien me faire l'honneur de venir me demander ma fille, qui toute pauvre qu'elle est, m'est trop chère pour souffrir qu'elle soit exposée à des justes reproches.

Lady SOPHIE.

Oh! pour le coup, ma Bonne, Madame *Rollin* me paroit une impertinente, qui abuse de la foiblesse du Marquis.

Madem. BONNE.

La Marquise pensa comme vous, ma chère; mais ce ne fût pas l'avis du Commandeur. Il est des usages décens dont il n'est pas permis de s'écarter; un de ces usages, est qu'une honnête fille doit être recherchée, & ne doit pas se jetter à la tête. La sagesse donne ce droit à la plus pauvre. D'ailleurs, Madame *Rollin* vouloit s'assûrer du consentement libre de la Marquise, & n'eut pas voulu pour tout au monde mettre sa fille dans

une famille où elle eut été mépriſée. Cette demande étoit donc la pierre de touche par laquelle elle vouloit éprouver le cœur d'une femme qu'elle connoiſſoit fort haute. Effectivement, la Marquiſe jetta feu & flamme lorſque le Commandeur lui propoſa d'aller elle-même à Vincennes, pour faire réuſſir un mariage dont elle avoit une véritable horreur: elle proteſta qu'elle ne feroit jamais une démarche qu'elle regardoit comme une baſſeſſe; tout fût tenté pour la flêchir, tout fût inutile. Le pauvre Marquis dont le cœur étoit déchiré, plus par le chagrin qu'il donnoit à ſa mère, que par ſon amour, quelque violent qu'il fût, ſe jetta à ſes pieds: Ah! Madame, lui dit-il, que ne me laiſſiez-vous mourir! Falloit-il ne conſerver mes jours qu'aux dépens du répos des vôtres! Et qui vous empêche de lever l'obſtacle qui s'oppoſe à ma tranquillité, lui répondit la Marquiſe: rénoncez à un projêt qui nous déshonore: payez de la moitié de mon bien le ſervice que ces femmes nous ont rendu, & ne ſouillez point la ſource de votre ſang en l'alliant à une famille ſi baſſe. Madame, lui dit le Marquis, je ne vous diſſimule point

que

que j'adore *Marianne*, que tout le bonheur de ma vie dépend de mon union avec elle ; mais ſi par impoſſible, l'indifférence, le dégoût même ſuccedoit dans mon cœur à l'amour que je ſens à ce moment pour elle ; ſi je brûlois des mêmes feux pour une autre, je ne vous preſſerois pas moins de me permettre de ratifier aux pieds des autels le ſerment que je lui ai fait d'être à elle. J'ai perdu la liberté du choix au moment où j'ai donné ma parole. Victime de mes engagemens, je pourrois mourir de douleur de m'être mis dans la néceſſité de les remplir ; mais je ne pourrois ſurvivre à la honte d'y manquer. Si vous m'y forcez j'irai cacher ma honte dans des terres étrangères, & l'exil le plus rigoureux me paroîtra préférable à l'ignominie dont je me couvrirois en vous obéiſſant.

Le déſeſpoir étoit peint ſur le viſage du Marquis avec tant de force, que ſa mère dont la tendreſſe pour lui étoit encore plus forte que la fierté, recommença à en craindre les effets, & ſurmontant enfin ſa répugnance, promit de faire le lendemain ce qu'on exigeoit d'elle. Sa réſolution ne pût tout-à-fait remettre le calme dans l'ame du Mar-

quis, & il ne ſe conſoloit que dans l'eſpoir de voir les vertus de *Marianne* triompher des préjugés de la Marquiſe. Le Commandeur avertit lui-même Madame *Rollin* de la viſite que lui feroit la Marquiſe, & ſe chargea du ſoin de faire venir ſon Notaire à Vincennes. Quel jour pour la Marquiſe ! Ses femmes eurent toutes les peines du monde à l'engager à ſe parer ; & ſi elles réuſſirent à la couvrir de pierreries, ce ne fût que parceque la pauvre Dame étoit ſi occupée de ſa douleur, qu'elle ne voyoit rien de ce qui ſe paſſoit autour d'elle. Jamais nôces ne furent préparées d'un air auſſi lugubre, & quoique le Commandeur s'efforça par des diſcours intéreſſans à retirer ſa ſœur & ſon neveu de leurs réveries, il n'en pût tirer que des monoſyllabes. Le caroſſe arriva enfin à la porte de Madame *Rollin*, & ſans doute il étoit attendu, car le frère de *Marianne* ſe préſenta à la portière pour donner la main à la Marquiſe. C'étoit un garçon de dix-huit ans, fait comme on peint l'amour, mais qui paroiſſoit timide ſans pourtant être gauche. Son habit étoit ſimple & honnête, ce que la Marquiſe n'eut peut-être pas regardé, ſi elle n'eut été frap-

pée

pée d'une épée que ce jeune homme portoit, & dont la garde étoit d'or. Oh ciel ! dit-elle en elle-même, voilà ce que j'avois prévû & craint : mon extravagant fils va vouloir tirer du néant toute cette canaille, & ſe donnera un ridicule affreux ; ne commence-t-il pas par donner un air de Seigneur à ce manant ? Elle n'eut pas le tems de faire de plus longues réflexions ; elle étoit déjà dans la maiſon, où *Marianne*, plus parée de ſes graces que d'un habit de ville fort propre, ſe jetta à ſes pieds avec un air ſi charmant, qu'entrainée par un mouvement machinal, la Marquiſe la réleva & l'embraſſa aſſez tendrement. Elle ſalua enſuite une Dame de qualité de ſa connoiſſance qui étoit là avec ſa fille, & qui lui apprit qu'étant voiſines & amies de Madame *Rollin*, elles avoient conſenti avec plaiſir à être témoins de la juſtice, que le ſort rendoit enfin à la belle *Marianne*. Le nom de Madame *Rollin* réveilla tout l'orgueil de la Marquiſe, & la Jardinière qui étoit ſavante dans l'art d'interpréter les mouvemens du viſage, connût fort bien ce qui ſe paſſoit dans le cœur de cette Dame. Elle diſſimula ſes remarques, & offrit de bonne grace une

collation aſſez bien entenduë, dont la Marquiſe fit encore honneur à ſon fils. Pendant ce leger répas, cette Dame ne pût s'empêcher d'admirer la propreté & le goût d'un ameublement fort ſimple, & ayant vû un claveſſin proche une fenêtre, elle ſaiſit cette occaſion de dire un mot, car elle étoit fort embarraſſée de ſa contenance. D'où vous vient ce claveſſin, dit-elle à la jardinière? & quel uſage en faites vous? Il nous délaſſe de nos occupations champêtres, dit Madame *Rollin*, & ſi vous voulez bien le permettre, mes enfans s'efforceront de vous amuſer quelques inſtans. La Marquiſe qui s'attendoit à une eſpèce de charivari, eut pourtant la complaiſance de conſentir par une inclination de tête à ce qu'on lui demandoit. Le jeune jardinier tira d'un étui un violon, & ſa ſœur s'étant miſe au claveſſin, enchanta tellement la Marquiſe par la beauté de ſa voix & le goût de ſon chant, qu'elle oublia dans ce moment qu'elle alloit être ſa belle-fille, & ne vit plus en elle qu'une créature toute accomplie. L'attention qu'elle lui donnoit, ne fût troublée que par la délicateſſe des ſons que le fils tiroit de ſon violon, & à peine, ce petit con-

cert

cert fût-il fini qu'elle embraſſa de nouveau *Marianne*, & lui demanda par quels moyens elle avoit pû ajoûter toutes les perfections de l'art aux dons de la nature? Voilà notre maîtreſſe, Madame, lui dit *Marianne*, en lui montrant ſa mère: elle n'a rien négligé pour mettre en uſage nos petits talens; je luis dois celui de la muſique & celui de la peinture, & je ſerai ſuffiſamment payée des peines que m'ont couté le peu que je ſais, ſi vous voulez bien accepter un foible effet de mon zèle plûtôt que de ma ſcience. En même tems, elle préſenta à la Marquiſe une mignature, où cette Dame étoit ſi parfaitement peinte qu'elle ſe récria d'admiration. Elle reçût le préſent avec reconnoiſſance. Tant de perfections réunies dans la mère & les enfans commençoient à ſubjuguer ſon orgueil; mais ce n'étoit là que le prélude des ſurpriſes qu'on lui avoit ménagées. Elle fût priée de paſſer dans un petit ſalon qui étoit de plein pied à la chambre où elle étoit; les murailles en étoient ornées de païſages qui auroient fait honneur à des artiſtes fameux. A l'extrémité de cette ſalle; elle vit un métier, monté de ſatin blanc, ſur lequel elle crut appercevoir des guir-

lan-

landes des mêmes fleurs qui brilloient dans le jardin. Tant l'art avoit imité la Nature. Ah ! c'en eſt trop, dit-elle ; Madame *Rollin* eſt-elle une fée qui ſe cache ſous la figure d'une jardinière ? Non, Madame, lui répondit la jardinière ; tout ce qui me diſtingue des perſonnes de mon état, eſt une excellente éducation : c'étoit le ſeul héritage que je pûſſe laiſſer à mes enfans, & je n'ai rien épargné pour la leur communiquer. Le Notaire qui entra, interrompît une converſation qui alloit devenir très intéreſſante.

Lady MARY.

Je vous demande pardon, ſi je fais comme le Notaire ; mais vous ne nous dites rien du Marquis : que penſoit-il de tout cela ?

Madem. BONNE.

Il étoit dans une eſpèce d'extaſe, non qu'il fût ſurpris des perfections de ſa maitreſſe ; au moment qu'on donne ſon cœur, on ſuppoſe toutes les vertus, tous les talens & tout ce qu'il y a d'admirable dans la perſonne qu'on aime : par conſéquent tout lui paroiſſoit fort naturel dans ce qu'il voyoit ; mais il étoit

étoit enchanté de l'effet que cela produiſoit ſur ſa mère, dont l'admiration n'étoit point équivoque.

Miſs CHAMPETRE.

Permettez-moi de vous faire deux queſtions, ma Bonne. Comment une perſonne ſenſée, peut-elle ſuppoſer des perfections & des talens où il n'y en a pas? A quoi ſervent les talens réels, puiſqu'un amant vous les ſuppoſe & vous en tient quitte?

Lady VIOLENTE.

Aurez-vous bien le courage, ma Bonne, de nous faire deux diſſertations à l'endroit le plus intéreſſant de l'hiſtoire? En tout autre tems j'aime les réflexions de Miſs *Champêtre*; mais à préſent je pourrois la battre de ſon indifférence pour le denouëment.

Madem. BONNE.

Vous avez tort toutes deux, Meſdames, & moi, je ſuis charmée que vous ayez tort aujourd'hui, pour éviter de l'avoir en pareil cas le reſte de votre vie. Oui, ma chère *Champêtre*, il y a de la cruauté à ſuſpendre le plaiſir de toute une compagnie pour votre ſa-

tis-

tisfaction particulière ; ſouvenez-vous une autre fois de remettre vos queſtions juſqu'après le denouëment. Et vous Lady *Violente*, apprenez à modérer vos déſirs lorſque vous vous trouverez avec quelque perſonne qui ſe ſouciera moins de votre plaiſir que du ſien propre ; elle fait en cela une ſottiſe, pourquoi voulez-vous l'imiter ? D'ailleurs, nous ſommes convenues que chacune diroit librement ſon avis, & nous cherchons à nous inſtruire avant de nous amuſer. Je vais pourtant condeſcendre à votre foibleſſe, & je ne répondrai à Miſs *Champêtre* qu'après avoir fini mon hiſtoire.

Le Notaire étant entré, on ſe raſſembla dans la prémière chambre où la Marquiſe reprit une partie de ſa mauvaiſe humeur. L'impreſſion du prémier moment ſe diſſipoit. *Marianne* eut été une fille adorable, ſi elle n'eut point été deſtinée à être l'épouſe du Marquis ; mais la beauté, les talens, les vertus mêmes, n'effaçoient pas la petite jardinière, & elle ne voyoit plus qu'elle. Le Notaire commença par étaler tous les titres du Marquis qui lui furent dictés exactement par le Commandeur qui en avoit fait une note. Une page

&

& demie en fût remplie. Il ſe tourna enſuite vers Madame *Rollin*, à laquelle il demanda le nom du père de ſa belle enfant. (Ce fût ainſi qu'il la nomma de peur de profaner le tître de Demoiſelle.) Madame *Rollin* d'un air froid, lui dit: *Antoine*, Comte de la Monneville, Colonel du régiment de Poitou. Le Notaire remit ſes lunettes pour regarder la jardinière depuis les pieds juſqu'à la tête; puis les remettant ſur la table, il lui dit gravement: Ma chère Madame, nous avons un arrêt du conſeil du Roi, qui défend ſous de très-groſſes peines de prendre dans un acte public des tîtres qu'on n'a pas réellement. Quoi, s'écria la Marquiſe, ſeriez-vous l'épouſe du Comte de Monneville, avec lequel j'ai été liée dans mon enfance de l'amitié la plus étroite? Oui, Madame, répondit la jardinière, & de plus, cette Mademoiſelle *des Aunais*, avec laquelle vous avez paſſé quelques années à St. Cyr, à laquelle vous aviez juré une tendre amitié, & que vingt ans d'abſence n'ont effacé de votre mémoire, que parceque vous l'aviez bannie de votre cœur. La Comteſſe de Monneville ne pût continuer; la Marquiſe avoit volé dans ſes

bras,

bras, qu'elle ne quitta que pour arracher les diamans dont elle étoit parée pour en orner la tête de *Marianne*. Le Commandeur s'applaudiſſoit d'avoir agi avec tant de reſpect pour la jardinière, qu'il n'avoit point d'excuſe à faire à la Comteſſe. Le Marquis fût le moins ému. *Marianne* Comteſſe, bergère, Reine, étoit pour lui la même choſe. On acheva le contract que la Marquiſe ſigna d'auſſi bon cœur que le fit ſon fils. Enſuite, toute la compagnie pria la Comteſſe de vouloir bien lui faire part des événemens qui l'avoient métamorphoſée en jardinière; elle ne ſe fit pas prier pour le faire, & dans les leçons ſuivantes je continuerai ſon récit, qui eſt aſſurément, une des choſes les plus utiles dont je puiſſe vous entretenir.

Miſs BELOTTE.

Ma Bonne, cette charmante hiſtoire eſt-elle vraye?

Madem. BONNE.

Je ne puis vous en rien dire, ma chère; elle eſt du moins vraiſemblable, & a été donnée au public par une Madame *de Villeneuve*, que j'eſtime beaucoup ſans la connoître. On n'a pas rendu juſti-

juſtice à ſon ouvrage ; on dit qu'il eſt mal écrit.

Miſs CHAMPETRE.

Dieu merci, je n'ai pas l'eſprit aſſez délicat pour être ſi difficile: aſſurément, j'aime un beau ſtile; mais c'eſt pourtant la moindre des qualités que j'eſtime dans un auteur: pourvû qu'il me donne du bon, de l'agréable, je le tiens volontiers quitte du reſte.

Madem. BONNE.

Ah! flateuſe, vous cherchez à me cajoler parcequ'on m'accuſe de négliger beaucoup le ſtile lorſque j'écris; peut-être, ce défaut-là m'eſt-il naturel, peut-être a-t-il ſa ſource dans ma pareſſe, peut-être auſſi doit-on en accuſer mes occupations; quoiqu'il en ſoit, & amour propre à part, je ſuis de votre goût, & Madame *de Villeneuve*, qui apparemment écrit comme moi, m'amuſe tellement que je n'ai pas le tems de lui faire un procès ſur l'arrangement de ſes mots.

Lady LOUISE.

Vous êtes bien heureuſe, ma Bonne; pour moi, j'avoue bonnement qu'un livre

vre bien écrit m'enléve : c'eſt pour cela que je lis tous les ouvrages de *Voltaire* ; on m'en a promis un ce ſoir qu'on dit être charmant : il ſe nomme *Candide*.

Miſs FRIVOLE.

C'eſt le plus charmant livre du monde ; Lady *Sincère* me l'a prêté.

Madem. BONNE.

Vous êtes bien imprudentes, Meſdames, de dire cela devant nos enfans ; pour moi qui ſuis vieille & qui en cette qualité peut avoir des priviléges qu'on n'a pas à votre âge, je vous avoue que j'ai fermé le livre à la ſixième page, & que pour tout l'or qui eſt en Angleterre, je ne voudrois pas le lire.

Miſs FRIVOLE.

Et pourquoi donc, ma Bonne ? Il y a très-peu de mauvais dans ce livre, & cela entre par une oreille & ſort par l'autre.

Madem. BONNE.

Vous me demandez, pourquoi je ne veux pas lire ce livre & ſes ſemblables ; le voici, Madame : c'eſt que je ne veux pas m'expoſer à aller en enfer.

Lady

Lady LOUISE.

Ah! ma Bonne, vous êtes trop ſevère : j'avoue qu'il vaudroit mieux ne pas lire ces ſortes d'ouvrages ; mais je ne ſaurois croire qu'on s'expoſe à être damné en les liſant.

Madem. BONNE.

Que vous êtes peu inſtruite de la divine loi que vous devez pratiquer! Dites-moi, ma chère, le dixième commandement, ne défend-il pas les mauvais déſirs & les mauvaiſes penſées par conſéquent? Qu'eſt-ce qu'une mauvaiſe penſée? C'eſt une attention volontaire à une action contre la chaſteté. Or les livres dont nous parlons, ne ſont remplis que du récit des actions criminelles des acteurs qu'on nous peint dans ces écrits: vous ne pouvez pas dire que votre eſprit ne s'arrête pas volontairement à conſidérer ce tableau d'actions criminelles; cette attention par elle-même eſt un crime, & ce crime en entraîne un infinité d'autres. Miſs *Frivole* dit, que cela lui entre par une oreille & ſort par l'autre; qu'elle me pardonne, ſi je lui dis que je n'en crois pas un mot, que je ſuis même ſûre qu'el-

qu'elle ſe ſouvient par préférence des mauvais endroits, & qu'ils ne s'effaceront jamais de ſon cerveau. Dire qu'elle peut lire ces ouvrages ſans en recevoir des mauvaiſes impreſſions, c'eſt nous aſſûrer qu'elle peut tenir ſa main dans le feu ſans la brûler, qu'elle peut toucher de la poix ſans ſe ſalir, & de l'encre ſans ſe noircir. Et moi, je vous dis que je tremblerois pour le ſalut d'une perſonne qui mourroit en liſant ces livres, que je la regarde comme n'ayant aucun amour pour Dieu, puiſqu'elle s'expoſe à l'offenſer pour un plaiſir d'un moment. Je vous en dirois d'avantage, Meſdames; mais je reſpecte ces enfans. Souvenez-vous ſeulement que de cent filles qui ſe perdent, il y en a quatre-vingt-dix dont la ruine a ſon origine dans de mauvaiſes lectures, & que celles qui veulent ſe conſerver ſages, ne doivent jamais lire aucun livre ſans avoir demandé conſeil à quelque perſonne éclairée & vertueuſe.

Lady VIOLENTE.

Ma Bonne, on m'a prêté la vie de *Socrate*; je l'ai lue toute entière hier au ſoir: je ne ſavois pas qu'il falloit con-

conſulter avant de lire un livre ; mais une autre fois je le ferai.

Madem. BONNE.

Et qui vous avoit prêté ce livre?

Lady VIOLENTE.

En allant à la promenade, je l'ai vû ſur le banc du portier ; comme les doigts me démangent ſi-tôt que je vois un livre, j'ai ouvert celui-là, & j'ai prié cet homme de me le donner pour quelques heures.

Madem. BONNE.

Vous avez commis une grande faute, ma chère ; quel malheur ſi c'eut été un mauvais livre! Une autre fois n'en liſez aucun ſans demander permiſſion à votre Mama, & recevez une pénitence de votre curioſité. Je vous condamne à nous dire ce qui vous a le plus frappé dans la vie de *Socrate*.

Lady VIOLENTE.

Il faut donc vous la répéter d'un bout à l'autre ; tout m'y paroit admirable.

Madem. BONNE.

Cela nous fera perdre le fil de l'hiſtoi-

re Romaine; mais cela nous importe peu: quand nous ſerons au tems de *Socrate* dans l'hiſtoire ancienne, nous le connoîtrons d'avance.

Lady VIOLENTE.

Socrate étoit fils d'un ſculpteur & d'une ſage femme; il étoit auſſi méchant qu'il étoit laid, & ſa laideur étoit choquante.

Miſs FRANCISQUE.

Ce n'étoit donc pas ce *Socrate* qui avoit une méchante femme? Celui-là étoit à ce que je crois le plus honnête homme du monde.

Lady VIOLENTE.

Voilà ce que c'eſt d'interrompre les gens mal à propos; on ne ſait ce que l'on dit: ſi vous m'euſſiez écoutée juſqu'au bout, vous auriez vû que c'étoit le même homme.

Madem. BONNE.

Voilà ce que c'eſt de ſuivre en tout le mouvement de ſes paſſions; ſi Lady *Violente* s'étoit accoûtumée à réprimer les ſiennes, elle n'eut pas brutaliſée mal à propos une pauvre enfant que ſon amitié

tié pour *Socrate* a forcé à l'interrompre dans un prémier mouvement.

Lady VIOLENTE.

Je ne répondrai qu'un mot a cela, c'eſt que je ferai tous mes efforts pour me corriger comme fit *Socrate*. Oui, ma chère Miſs *Francisque*, ce *Socrate* quand il étoit petit, étoit fort méchant & devint fort bon, comme vous l'allez voir. Heureuſement pour lui, il avoit beaucoup d'eſprit, & connût fort bien qu'il étoit menteur, gourmand, pareſſeux, en un mot qu'il avoit tous les vices. Il connût auſſi fort bien que ces mauvaiſes qualités le rendroient mépriſable & malheureux; ainſi il reſolut de ſe corriger. Il vit un jour ſon père prendre un grand morceau de marbre pour faire une ſtatuë, & ſon père lui dit, qu'il y avoit un homme caché dans le bloc qu'il alloit délivrer de priſon à coups de marteau. Bon, dit le jeune *Socrate*, je ſuis comme le bloc de marbre; je renferme un homme, mais il faut le faire ſortir: à chaque coup de ciſeau que donnoit l'ouvrier, *Socrate* diſoit, il faut frapper ainſi de bons coups ſur mes paſſions; ce qu'il diſoit, il le fit ſi courageuſement, que l'homme de marbre & l'honnête

homme furent achevés en même tems, enſorte qu'on n'auroit jamais ſû qu'il avoit eu de mauvaiſes inclinations, ſi un habile homme ne l'avoit connu aux traits de ſon viſage.

Miſs CHAMPETRE.

Comment eſt-il poſſible qu'on connoiſſe les inclinations d'une perſonne par l'air de ſon viſage, ſur-tout ſi elle s'eſt corrigée?

Madem. BONNE.

Cela eſt très-poſſible, Mesdames, & je vais vous le faire comprendre, afin que vous puiſſiez donner une bonne phyſionomie à vos enfans quand vous en aurez; car cela dépend de vos ſoins.

N'eſt-il pas vrai, quand vous êtes en colère, que tout votre viſage change, pour ainſi dire, de forme? Si la mélancholie vous ſurprend, voilà une autre figure; la joye vous en rend une nouvelle; en un mot, toutes les paſſions de l'ame ſe peignent ſur le viſage. Dans un enfant bien jeune, les traits qui ne ſont pas bien formés & qui ſont tres-mols, ſont aiſés à prendre un certain pli; ſi les ſituations dont j'ai parlé, reviennent ſouvent, il eſt naturel que les traits

traits du viſage retiennent cette impreſſion que rien ne pourra effacer dans la ſuite, parceque ces traits, une fois formés, ne ſont plus ſuſceptibles de changement. Si vous ne comprenez pas bien cela, Mesdames, je vais vous le rendre ſenſible par un exemple. Nous voyons tous les jours des enfans nés très-droits, dont la taille ſe gâte par la mauvaiſe habitude de ſe tenir ſur un pied, ou de s'aſſeoir de travers: dans le commencement, rien n'eſt ſi aiſé que de remédier à ce défaut; mais ſi vous donnez au corps le tems de prendre un mauvais pli, les membres croiſſent, & ſe forment dans cette attitude, & devenus plus durs, il n'eſt plus poſſible de les réplier dans leur attitude naturelle; on les romproit plûtôt. Il en eſt de même de l'attitude des traits du viſage, attitude qui forme la phyſionomie, & qu'on ne peut fixer d'une manière agréable que dans le tems de la prémière jeuneſſe qui eſt celui où ils ſe forment. Continuez à nous dire ce que vous avez trouvé de plus frappant dans la vie de *Socrate*.

Lady VIOLENTE.

Le déſir qu'il avoit de porter les jeunes gens à l'amour de la vertu. *Socra-*

jeune homme étoit transporté de joye de s'entendre louer par un si grand philosophe. *Socrate* après lui avoir laissé le tems de s'enyvrer de ce plaisir, lui demanda si c'étoit en commandant les troupes de la république qu'il vouloit lui être utile? Le jeune homme qui n'avoit encore aucune vûë particulière, lui répondit qu'oui. Apparemment, lui dit *Socrate*, que vous avez étudié à fond l'art militaire; vous savez sans doute quels sont les ennemis que vous aurez à combattre, de quelle méthode ils se servent dans le combat, quelles ruses ils employent; vous n'ignorez pas les moyens de maintenir l'ordre parmi les soldats, de vous en faire aimer & craindre; vous savez comment il faut attaquer, comment il faut se defendre, assiéger une ville, & soutenir un siége, enfin, comment il faut faire une rétraite honorable devant un ennemi trop supérieur, & mille autres choses que je n'ai pas le tems de détailler? Je vous avouë, réprit le jeune homme un peu confus, que je ne sais rien de tout cela. Ce n'est donc pas en qualité de Général que vous voulez servir la république, dit *Socrate*, seroit-ce dans l'administration de ses revenus? Je crois qu'oui,

dit le jeune homme. Fort bien, répondit *Socrate*; vous ſavez à quoi ſe montent les revenus d'Athènes, le moyen de les augmenter en cas d'accident ou de guerre? Eh non, dit le jeune homme, je n'y ai jamais penſé. Il faut donc abandonner le projet d'être financier, dit *Socrate*; mais peut-être aurez-vous plus de talent pour être orateur? Je devois vous dire cela d'abord, réprit le jeune homme; j'ai beaucoup de facilité à m'énoncer en bons termes. C'eſt beaucoup, dit *Socrate*, mais ce n'eſt pas aſſez; il faut être inſtruit des choſes dont il faudra parler au peuple, connoître ſes divers interêts pour lui propoſer la paix ou la guerre. C'eſt encore à quoi je n'ai jamais penſé, lui dit le jeune homme. Apprenez-moi donc, réprit *Socrate*, comment & dans quel poſte vous voulez ſervir votre patrie. Qui étoit bien honteux? Vous le devinez, Mesdames; c'étoit notre jeune homme qui baiſſoit les yeux, & ne diſoit pas un mot. Mon fils, lui dit le philoſophe, ne vous découragez pas. Je vais vous enſeigner le moyen de ſervir Athènes dès aujourd'hui; vous avez la meilleure volonté du monde, il ne vous manque que des lumières & des talens: travaillez à en acqué-

quérir en vous appliquant beaucoup pendant pluſieurs années, & alors vous ſerez en état de ſuivre les mouvemens de votre zèle pour le bien public.

Vous voyez bien, Mesdames, qu'il n'y avoit pas moyen de ſe fâcher contre *Socrate* quoiqu'il dit des choſes très-dures.

Lady SENSE'E.

Lady *Violente* n'a pas lû je penſe, les dialogues de *Socrate* avec *Alcibiade*; ſon hiſtoire me fait ſouvenir que ce jeune Athénien ſe tira mieux d'affaire que le jeune homme dont elle vient de parler: car après être convenu qu'il ne ſavoit rien, il ajoûta que ceux qui ſe mêloient des affaires, n'en ſavoient pas plus que lui. *Socrate* lui demanda ce qu'il penſeroit d'un homme qui n'ayant jamais étudié la médecine, ſe feroit médecin, par la raiſon que deux ou trois charlatans de ſa connoiſſance réuſſiſſoient à merveille à tuer les malades qui avoient le malheur de ſe mettre entre leurs mains? Je penſe qu'il ſeroit un ſot, dit *Alcibiade* dans le prémier mouvement; puis ayant un peu reflèchi, il dit à *Socrate*: mais ſi je vous en crois, je ſerois donc un ſot moi-même. Je ſerois bien fâché de dire une tel-

telle choſe, réprit *Socrate*, c'eſt vous-même qui vous traitez de ſot, & qui voulez me perſuader que vous l'êtes en effet en voulant imiter ce téméraire charlatan.

Madem. BONNE.

Socrate ne s'écarta jamais de cette méthode; il ne diſoit point d'injure aux gens; il les forçoit lui-même à condamner leurs ſottiſes.

Lady CHARLOTTE.

Je vous prie, ma Bonne, de quoi vivoit cet honnête homme qui n'avoit point de bien, & qui ne prenoit pas d'argent pour ſes peines?

Madem. BONNE.

Il ſe contentoit de peu, & ce peu il ne rougiſſoit pas de le demander à ſes diſciples. Il dit un jour en bonne compagnie: ſi j'avois eu de l'argent, j'aurois acheté un manteau. Vous penſez bien, Mesdames, qu'on eut ſoin de lui en envoyer un.

Miſs BELOTTE.

Ah! voilà mes bons amis les Athéniens bien tombés dans mon eſprit. Fi! que

que cela étoit vilain de ne pas prévenir les beſoins de *Socrate!* Les Anglois ſont plus généreux, ma Bonne; vous ne manquerez de rien quand nous ſerons grandes.

Madem. BONNE.

Je l'eſpère, ma chère, car apparemment je n'aurai beſoin de rien. Le paſſé m'a inſtruite de ce que je dois attendre pour l'avenir. J'ai eu des écolières avant vous, Mesdames, qui paroiſſoient m'être bien attachées; elles ſe ſont mariées, je n'ai plus entendu parler d'elles. Ce n'eſt pas par ingratitude & mauvais cœur, c'eſt qu'elles ſont dans un tourbillon d'occupations qui ne leur laiſſent pas le tems de penſer à moi; elles ſont comme *Périclès* dont je vais vous rapporter un trait.

Ce *Périclès* étoit un Athénien qui avoit eu pour maître un philoſophe, nommé *Anaxagore*. Comme ce maître étoit fort pauvre, *Périclès* lui donnoit chaque mois une petite ſomme d'argent pour vivre. Après quelques années, *Périclès* ſe trouva à la tête de toutes les affaires, & ſes grandes occupations lui firent oublier ſon pauvre gouverneur, ou ſi vous voulez ſon maître. *Anaxagore* fut ſi touché de cet oubli, qu'il réſolût de ſe laiſ-

ſer mourir de faim, & ſuivant l'uſage de ceux qui choiſiſſoient ce genre de mort, il ſe coucha contre terre, & s'enveloppa la tête de ſon manteau. *Périclès* inſtruit de ſa réſolution, ſe tranſporta chez lui, & le conjura de ſe conſerver pour lui qui avoit un ſi grand beſoin de ſes conſeils. *Anaxagore* levant la tête, lui dit avec douceur : *quand on a beſoin de la lumière d'une lampe, il faut avoir ſoin d'y mettre de l'huile.*

Lady LOUISE.

Savez-vous bien, ma Bonne, que vous nous dites de groſſes injures, & qu'il n'y en a aucune de nous qui voulût imiter *Périclès*? D'ailleurs nous ne ſerons pas comme lui chargées des affaires du gouvernement.

Madem. BONNE.

Vous aurez des affaires bien plus importantes, Meſdames; les plaiſirs occupent pour le moins autant que la politique. Vous me regardez toutes d'un mauvais œil, & je ne puis en être fâchée; votre colère eſt une marque de votre affection; votre cœur eſt vuide à préſent, & je ſuis perſuadée que j'y tiens ma place; mais il viendra un tems

où

où j'en ſerai bannie par la multitude des objets qui viendront le remplir: il faudra prendre patience, & laiſſer paſſer le torrent; mon tems réviendra un jour. Adieu, Mesdames, ſans rancune au moins; nous continuerons la prémière fois la vie de *Socrate*.

DIALOGUE XXXVII.

Madem. BONNE *& les grandes.*

Madem. BONNE.

Eh bien, Mesdames, nous avons perdu Miſs *Zinna*; elle partit hier pour s'aller marier. Miſs *Frivole* & Lady *Louiſe* le ſeront dans quelques jours; il ne nous reſtera plus que nos enfans qui bientôt ſeront à leur tour des grandes filles. Si vous ſaviez combien la chère *Zinna* m'a priée de la récommandes à vos prières, vous ne pourriez manquer de vous ſouvenir d'elle devant Dieu. Elle paſſa hier la journée avec moi; elle rélût pluſieurs fois les devoirs du mariage, & comme elle ne peut ſe promettre de me voir d'ici à long tems, elle m'a forcé de lui donner par écrit les conſeils que je crois lui être néceſſaires.

Miſs CHAMPETRE.

Hélas! ma Bonne, nous allons toutes nous trouver dans le même cas; mon père m'apprit hier qu'il avoit conclû mon mariage avec un homme qu'il connoit beaucoup, & que je connois fort peu: je n'ai ni goût ni répugnance pour lui; mais je ſuis réconnoiſſante de l'honneur qu'il me fait de m'avoir demandé à mon père ſans me conſulter: il a bonne opinion de mon caractère, il m'eſtime, cela vaut mieux que de l'amour.

Miſs FRIVOLE.

Et vous avez conſenti à épouſer un homme qui ne vous a pas conſulté, un homme aſſez peu délicat pour s'être adreſſé à vos parens? Quand il auroit une couronne, je ne voudrois pas la recevoir de ſa main.

Miſs CHAMPETRE.

Vous le ſavez, ma chère, je ſuis plus ſincère que polie; voilà une des délicateſſes que vous avez priſe dans vos romans! Cet honnête homme me croit une honnête fille toute réſignée à la volonté d'un père ſenſé qui m'aime, voyez le grand tort qu'il me fait. J'ai donc conſenti

ſenti à le prendre de la main de mon père parceque je ſuis perſuadée que mon père me tient la place de Dieu, que c'eſt à lui que j'obéïs, & qu'il ne peut rien m'arriver de mal en obéïſſant à Dieu.

Madem. BONNE.

Courage, mon enfant! Vous ne trompez point mon attente, & j'eſpère que Dieu bénira votre obéïſſance à ſes ordres; mais ce mariage nous privera-t-il du plaiſir de vous voir?

Miſs CHAMPETRE.

Pendant ſix mois, ma Bonne, car nous irons les paſſer à la campagne; ainſi je vous conjure de nous faire part des avis que vous avez donnés à Miſs *Zinna*.

Madem. BONNE.

De tout mon cœur, ma chère. D'abord, il faut ſe mettre dans la diſpoſition où Dieu vous fait la grace d'être actuellement; c'eſt-à-dire, qu'en vous mariant, il faut entrer autant qu'il eſt poſſible, dans un eſprit de foi, de confiance à la providence, & d'obéïſſance à la volonté de Dieu qui vous eſt manifeſtée par celle de vos parens. Enſuite, il faut examiner ſoigneuſement les devoirs.

voirs de l'état du mariage, & vous demander à vous-même ſi vous êtes fermement réſolue de les remplir avec exactitude. Comme ces devoirs ſont grands & pénibles, il faut demander à Dieu avec ardeur le courage néceſſaire pour les bien remplir; il faut le conjurer de faire naître des obſtacles à votre mariage, s'il prévoyoit que vous duſſiez un jour négliger ces devoirs. Pour attirer ſur vous la bénédiction du Seigneur, il faut faire vos efforts pour engager vos parens à rétrancher quelque choſe de la dépenſe qu'ils veulent faire pour vous en habits & autres folies d'uſages, & employer cet argent dérobé au luxe en aumônes. Je vous ai dit qu'il falloit examiner vos devoirs: vous en aurez de trois ſortes, ceux qui vous ſeront impoſés à l'égard de votre époux, ceux qui vous obligent par rapport à vos enfans, & enfin ceux auxquels il faudra vous aſſujettir comme chef d'une maiſon par rapport à l'économie, & au ſoin des domeſtiques.

Miſs FRIVOLE.

Il me ſemble, ma Bonne, que nos devoirs envers nos enfans ſont encore bien éloignés; de longtems nous n'en aurons qui ſoient en âge de profiter de nos ſoins.

Ma-

Madem. BONNE[illegible]

Vous êtes bien dans l'erreu[illegible]
gard, ma chère; vos devoirs en[illegible]
enfans doivent commencer ava[illegible]
naiſſance, comme je vous le dira[illegible]es
vous avoir répété ce que je vous ai déjà dit par rapport à vos obligations envers votre époux. Mais Miſs *Frivole*, je vous demande en grace de ne plus m'interrompre; je prévois avec douleur que ce que je vais dire, ſera en pure perte pour vous: ne ſcandaliſez point ces Dames; ſi vous trouvez, comme je n'en doute pas, ce que je vais dire ridicule, renfermez vos ſentimens: ſi vous avez quelque objection raiſonnable à me faire, que ce ſoit en particulier, s'il vous plait.

Remarquez, Mesdames, dans les paroles de la cérémonie du mariage, le prémier de vos devoirs. Le Miniſtre qui vous unira au nom & par l'ordre de Dieu; comme le Créateur unit *Adam* & *Eve*, le Miniſtre, dis-je, impoſera à votre époux la loi de vous aimer, de vous ſupporter; mais il n'impoſera qu'à vous ſeule la loi d'obéïr. Quand vous prononcerez le Oui qui vous mariera, vous conſentirez à vous ſoumettre à un maî-

maître ; vous le promettrez à la face de Dieu ; à Dieu même, vengeur du parjure. Quel renverſement d'ordre ſi celle qui eſt faite pour obéïr, vouloit commander! Mais, direz-vous, mon mari peut être bizarre, capricieux, jaloux ; faudra-t-il que je devienne la victime de ſes fantaiſies ? Oui, Mesdames, ſi vous ne pouvez réuſſir à l'en corriger par votre douceur ; auſſi votre prémier ſoin doit-il être d'étudier ſes goûts pour y conformer les vôtre. Si vous lui trouvez quelque défaut capital, offrez à Dieu pour lui obtenir la grace de s'en corriger, votre patience à le ſupporter. Lorsque nous ſerons toutes de rétour de la campagne, je vous raconterai l'hiſtoire d'une Dame avec laquelle j'ai eu le bonheur de vivre pluſieurs années, & vous comprendrez qu'en ſuivant ſon exemple, on ne peut presque pas manquer de corriger dans un mari les défauts les plus invétérés. Reſpectez beaucoup votre mari puisqu'il ſera votre chef, & pour rendre votre reſpect & votre obéïſſance moins pénible, rappellez-vous ſouvent cette penſée : c'eſt à Dieu que je me ſoumets en la perſonne de celui qu'il m'a donné pour époux. Attachez-vous à aimer votre mari ; je

ne

ne crains rien pour la vertu d'une femme, quand elle remplit exactement le vœu qu'elle a fait d'aimer ſon époux. Tâchez d'attirer ſon eſtime & ſa confiance par une conduite modeſte, décente. Mettez-vous ſur le ton de réfuſer tous les plaiſirs qu'il ne pourra pas partager avec vous. Que ſes amis ſoient les vôtres, recevez-les avec un viſage ouvert & content, mais ſans familiarité. Si vous aviez le malheur d'avoir à vous plaindre de votre époux, d'éprouver du dégoût pour lui, gardez-vous de laiſſer rien échapper qui puiſſe en inſtruire le public; n'en parlez qu'à Dieu, & tout au plus qu'à une amie éprouvée dont vous récherchériez des conſeils utiles. Il ſe trouve un grand nombre d'hommes mépriſables qui attendent le prémier moment du dépit & du mécontentement d'une femme pour lui offrir des conſolations dangéreuſes. Voilà, Mesdames, une legére eſquiçe de vos devoirs en qualité d'épouſe; examinons quels ſont ceux que vous impoſera la qualité de mère.

Un des motifs que doit avoir une chrétienne en ſe mariant, eſt de donner des enfans à l'égliſe & des citoyens au ciel; mais, Mesdames, qu'il eſt peu de mères qui penſent à prendre les moyens né-

néceſſaires pour remplir ces deux fins ! Vos devoirs à cet égard commenceront au moment ou vous ſerez mère, c'eſt-à-dire, que vous ſoupçonnerez être groſſe. Dès cet inſtant, plus d'exercices violens, comme de monter à cheval, de danſer, de veiller immodérément, plus de caprice dans votre nourriture : les fruits cruds, la ſalade &c. doivent vous être interdits, ou ſi vous aviez envie d'en manger, il faudroit le faire avec modération. Une femme ſe mocqueroit de moi ſi je lui diſois de ſe précautionner contre l'homicide, c'eſt-à-dire, de prendre garde à ne tuer perſonne. Les femmes, me répondroit-on, ſont nées pitoyables & ne ſont guères tentées de tuer quelqu'un. Cependant, combien de jeunes femmes étourdies & imprudentes ſont vraiement coupables de ce crime, & cauſent la mort de leurs enfans avant leur naiſſance ? Combien d'autres mettent au monde des enfans foibles ou malſains, qui périſſent preſque en naiſſant, ou qui traînent une vie languiſſante, par le peu de ſoin qu'ont eu leurs mères de ſe conſerver pendant leur groſſeſſe? Cet article eſt d'une conſéquence infinie, & vous n'y pouvez faire trop d'attention. Lorſque vous vous croi-

croirez enceinte, il faudra vous mettre à génoux, & conſacrer votre enfant au Seigneur. Un enfant eſt alors incapable de rendre à ſon Dieu ce qu'il lui doit, c'eſt aux mères à s'acquitter pour lui de ces devoirs. Elle eſt obligée d'adorer, d'aimer, de remercier ſon créateur pour elle & pour ſon enfant, de lui demander pour lui la grace du bâtême. Toutes les fois qu'elle ſe ſent tourmentée des incommodités de la groſſeſſe, elle doit adorer la juſtice de Dieu, & ſe ſoumettre de bon cœur au châtiment qu'il a impoſé à la femme coupable. L'impatience, la mauvaiſe humeur au lieu de diminuer le mal, l'augmentent. Enfin, comme ſa vie eſt en quelque danger lorſqu'elle met ſon enfant au monde, elle ne doit rien épargner pour ſe mettre bien avec Dieu, & faire tout ce qu'elle voudroit avoir fait au moment de ſa mort.

Lady LOUISE.

Mais, ma Bonne, cette penſée qu'on peut mourir en mettant ſon enfant au monde, cette préparation à la mort, n'eſt-elle pas capable d'effrayer & de mettre par-là dans un grand danger?

Ma.

Madem. BONNE.

Seroient-ce des chrétiennes que la crainte de la mort pourroit effrayer à ce point? Je ſuppoſe que ſans aucune préparation vous ſoyez, ou vous vous croyez dans quelque danger, vos frayeurs ne ſeront-elles pas infiniment plus vives, & ne rendront-elles pas votre mal beaucoup plus dangereux? Voici comme penſe une perſonne raiſonnable. De cent femmes qui ſont dans ma ſituation, il en meurt deux, & il en réchappe quatre vingt dix-huit: j'ai donc beaucoup plus lieu d'eſpérer que de craindre; mais comme une bonne mort eſt la choſe du monde qui m'importe le plus, je ne riſque rien à me tenir prête, & je riſquerois beaucoup en ne le faiſant pas.

Lady LUCIE.

Je n'ai qu'une objection à faire à cela, ma Bonne; & cette objection m'a été fournie à l'occaſion de ce que je vais vous dire. Une Dame de mes amies, âgée de dix-huit ans, tomba en conſomption, & après quelques mois fût abandonnée des médecins. Comme on ſent peu de douleur dans cet état, cette pauvre enfant n'eut jamais le moindre ſoupçon de l'état où elle étoit, & la veil-

veille de ſa mort, elle faiſoit de grands projets pour l'année ſuivante. Une Dame de ces amies qui eſt fort raiſonnable, me racontoit qu'elle avoit eu bien de la peine à s'empêcher de pleurer, en voyant qu'elle prévoyoit ſi peu ſa fin. Et mon Dieu! lui dis-je en l'interrompant, eſt-ce que vous n'eutes pas la charité de l'avertir qu'elle ne devoit plus s'occuper que de Dieu & de l'éternité? Bon, me répondit ſéchement cette Dame, voilà une belle nouvelle à donner à un pauvre malade; cela ſeroit capable d'avancer ſa mort: une perſonne qui vit bien, eſt toujours prête à paroître devant Dieu. Cette dernière raiſon me parût ſans réplique, & c'eſt l'objection que j'ai à vous faire.

Madem. BONNE.

Nous ſommes d'accord quant aux mots, mais le ſerons-nous ſi nous les expliquons? Une perſonne qui vit bien, eſt toujours préparée à la mort; mais qu'eſt-ce qu'on entend par vivre bien? Cette explication nous meneroit bien loin, & nous écarteroit trop de notre ſujet; elle trouvera ſa place une autre fois: j'en appelle ſeulement à vos conſciences, Mesdames: il n'y en a aucune

ne de nous, j'en ſuis ſûre, qui ne craigne de paroître devant Dieu ſi on lui diſoit qu'il faut mourir dans une demie minute: cette bonne vie dont on la flatteroit, ne lui paroîtroit pas telle; elle y trouveroit bien des choſes, au ſujet deſquelles elle croiroit avoir beſoin de tems pour demander miſéricorde. D'ailleurs, Mesdames, chaque tems de la vie a ſes devoirs & ſes vertus particulières; celui de la mort eſt un tems de récolte pour les ames vertueuſes puiſqu'elles ont alors l'occaſion de pratiquer les plus héroïques vertus. Rappellez-moi ce ſujet à votre retour de la campagne; il eſt de la dernière conſéquence puiſqu'on ne meurt qu'une fois, & que notre ſalut éternel dépend de la manière dont nous mourons. Je ne vous dirai rien de vos devoirs à l'égard de vos enfans lorsqu'ils ſont venus au monde, puiſque nous devons nous revoir avant que vous ayez beſoin de cette leçon. Par raport à vos devoirs comme maîtreſſe de maiſon, vous avez à vous préſerver de la hauteur, de la molleſſe, de la familiarité, & d'une aveugle confiance. Pour vous convaincre de l'obligation où vous êtes de veiller ſur vos domeſtiques, rappellez-vous ces paroles

les de St. *Paul: celui qui n'a pas ſoin des ſiens, eſt pire qu'un infidéle.*

Miſs CHAMPETRE.

Ma Bonne, ma mère, pour m'encourager à accepter le parti qui m'eſt offert, m'a dit que je n'aurois aucun embarras, par rapport aux domeſtiques, puiſque la maiſon de mon futur époux eſt gouvernée depuis vingt ans par une femme de charge, en laquelle il a une aveugle confiance. Comme j'ai crû devoir m'informer de tout ce qui pourroit contribuer ou nuire à ma tranquillité, j'ai fait quelques queſtions au ſujet de cette femme, à la femme de chambre de ma mère, qui a ſervi dans la même maiſon qu'elle: elle ne m'a répondu qu'en levant les épaules, & je n'en ai rien pû tirer; mais ſon ſilence ſemble m'en dire beaucoup. Que me conſeillez-vous à cet égard? Si Mr. M*** eſt entêté de cette femme, & qu'il ne juge pas à propos que je veille ſur ſa conduite, ferai-je encore reſponſable des abus auxquels on ne me permettra pas de rémédier? & ne pourrai-je pas en conſcience fermer les yeux ſur tout le détail domeſtique, dont cette femme ſera chargée? Si au contraire, je remarque

qu'elle répond à la confiance de mon mari, n'aurai-je pas un double motif de ne me mêler de rien?

Madem. BONNE.

Vous me propoſez un cas à décider ſur lequel je ſuis fort embarraſſée, & je vais vous en dire la raiſon; c'eſt que mon orgueil s'eſt déjà révolté contre cette ſervante devenue maîtreſſe de ſon maître; c'eſt qu'il m'a crié bien haut, que pour rien au monde je ne voudrois ſouffrir dans ma maiſon une perſonne qui ne dépendit pas de moi: ce qui redouble mon embarras, c'eſt que la raiſon me tient à peu près le même langage que l'orgueil, & que je ſuis par conſéquent en danger de me méprendre ſur les motifs de ma déciſion.

Lady LOUISE.

Permettez-moi de vous interrompre, ma Bonne; j'admire cette promptitude avec laquelle vous avez démêlé ce qui ſe paſſe dans votre cœur, & je connois combien cette ſcience me ſeroit néceſſaire, puiſque toutes mes fautes viennent des mépriſes que je fais en prenant la voix des paſſions pour celle de la raiſon.

Ma-

Madem. BONNE.

On m'a tellement dévoilé mon cœur quand j'étois jeune, qu'il ne m'eſt preſque plus poſſible de m'y méprendre. La Dame dont je vous ai promis l'hiſtoire, épluchoit, ſi je puis employer ce terme, tous mes mouvemens, m'en faiſoit démêler les cauſes; comme c'eſt la principale partie de l'éducation, & qu'elle s'étoit chargée de la mienne, il ne ſe paſſoit rien au dehors de moi dont elle ne ſût chercher les reſſorts au fond de mon cœur. La réflexion, Meſdames, peut ſuppléer à cette heureuſe habitude. Elle m'a encore appris, quand je me trouvois en ſuſpens, comme je le ſuis à préſent, à ne rien décider ſans avoir pris du tems pour réfléchir & demander les lumières du St. Eſprit; ſouffrez donc que j'attende juſqu'à demain à vous répondre: auſſi bien voici le moment où nos enfans ſe raſſemblent, & je ſuis ſûre qu'il y en a déjà pluſieurs dans la chambre de Lady *Senſée*: je vais ſonner, s'il vous plaît, pour les faire entrer.

Madem. BONNE.

Miſs *Molly* va reprendre l'hiſtoire du nouveau teſtament où nous l'avons laiſſée.

Miſs MOLLY.

Un ange du Seigneur apparût en ſonge à *Joſeph*, & lui dit de mener Jéſus & *Marie* en Egypte parcequ'*Hérode* cherchoit à faire mourir le Sauveur. Effectivement, ce méchant Roi voyant que les Mages l'avoient trompé, entra dans une furieuſe colère, & envoya des ſoldats aux environs de Bethléem & dans cette ville, pour tuer tous les enfans au deſſous de deux ans. Ainſi la parole d'un prophête fût accomplie; voici ce qu'il avoit dit à ce ſujet: *On a entendu dans Rama de grands cris*, Rachel *pleurant ſes enfans ſans pouvoir ſe conſoler parcequ'ils n'étoient plus.* Le prophête diſoit cela, Mesdames, parceque *Rachel* étoit enterrée proche de là.

Miſs BELOTTE.

Nous avons chez nous un tableau du maſſacre de ces pauvres enfans. Ah! ma Bonne, on ne peut regarder ſans pleurer les pauvres mères qui ſe ſauvent échevellées avec ces petits innocens que les ſoldats maſſacrent dans leur ſein. Comment, Dieu a-t-il pû ſouffrir une telle barbarie, & ne pas écraſer *Hérode* d'un coup de tonnere? car enfin, ſi cela eut dépendu de moi, je vous jure que je l'aurois

rois fait pour ſauver la vie à tant d'enfans.

Madem. BONNE.

Un jour Jéſus-Chriſt ſe préſenta dans un endroit où l'on refuſa de le recevoir. Les fils de *Zébédée* touchés de l'affront qu'on faiſoit à leur maître, lui dirent: voulez-vous que nous faſſions deſcendre le feu du ciel ſur ces miſérables? *vous ne ſavez pas quel eſt l'eſprit qui vous anime*, leur répondit Jéſus. Je vous en dis autant, ma chère. Dieu qui eſt infiniment bon & ſage, a permis le maſſacre des innocens pour leur bonheur; gardons-nous de murmurer contre lui lorsqu'il permet que les méchans reuſſiſſent dans les choſes injuſtes qu'ils entreprennent: leur triomphe ſera court, quand même il dureroit autant que leur vie. Lorsque nous ſerons tentés d'accuſer la providence en pareil cas, rappellons-nous ces belles paroles du Sage: *J'ai vû l'impie s'élever comme le Cédre du Liban; j'ai paſſé, & il n'étoit plus.*

L'Evangile que nous venons d'entendre, nous confirme encore l'utile leçon de l'obéïſſance aux puiſſances. Jéſus ne cherche à ſe ſouſtraire à la cruauté d'*Hérode* que par la fuite: remarquez, Mesdames, qu'*Hérode* étoit un uſurpateur

qui n'avoit aucun droit au trône de *David*; que de plus il étoit fort méchant. C'eſt à ce tyran que Jéſus ſe ſoumet, contre lequel il n'employe pas la violence. Nous le verrons par la ſuite prêcher dans la Judée ſous le règne du fils de cet uſurpateur, ſans que jamais il ſorte une parole de ſa bouche ſacrée qui puiſſe porter les peuples à ſe révolter contre lui. Nous allons, Mesdames, continuer l'hiſtoire de *Socrate*.

Lady MARY.

Elle me fera beaucoup de plaiſir; j'avoue pourtant que j'eſpérois autre choſe. Ma Bonne nous a promis l'hiſtoire de la Comteſſe devenue jardinière; je me flattois qu'elle alloit tenir ſa parole.

Madem. BONNE.

Cela eſt bien juſte, ma chère, & comme je craindrois que votre impatience ne nuiſit à votre attention, nous remettrons *Socrate* pour la fin de notre leçon.

Hiſtoire de la Comteſſe de Monneville.

Mademoiſelle *du Roſſoir* étoit d'une maiſon très-ancienne, mais pauvre. Sa mère l'ayant laiſſée orpheline fort jeune, le Comte ſon père la fit entrer à St. Cyr,

Cyr, c'eſt-à-dire, Mesdames, dans un couvent fondé par le Roi, où l'on reçoit les filles de qualité ſans fortune. Elles y ſont très-bien élévées, y ont toutes ſortes de maîtres, & quand elles en ſortent à vingt ans, on leur fait préſent de cent vingt-cinq guinées. Pendant que Madem. *du Roſſoir* étoit à ce couvent, ſon père trouva une veuve aſſez riche qu'il épouſa & qui mourût en accouchant d'un fils. Peu d'années après, le Comte *du Roſſoir* étant rétenu au lit par la goute, fit préſenter un placet au Roi pour obtenir que ſa fille pût ſortir du couvent pour prendre ſoin de lui, ſans perdre ſa dot. Sa demande lui fut accordée, & elle rentra chez ſon père à ſeize ans.

Figurez-vous un grand vilain château dont la plûpart des appartemens tomboient en ruine & n'étoient point habités, des lits de vélours & de drap d'or dont on ne diſtinguoit plus la couleur, tant ils étoient vieux & ſales; trois carroſſes caſſés ſous la rémiſe & vingt chevaux dans l'écurie : voilà le tableau du lieu où Madem. *du Roſſoir* trouva ſon père. Il y avoit quinze domeſtiques dans la maiſon qui paſſoient leur tems à manger & à boire les proviſions & le vin que le Comte prenoit

à crédit & par conſéquent fort cher. Cinq à ſix gentilshommes des environs grands chaſſeurs, ſous prétexte de déſennuyer le malade, avoient fait de ſa maiſon une auberge où ils venoient s'enivrer regulièrement chaque jour. D'abord, Madem. *du Roſſoir* qui avoit entendu dire que ſa belle-mère avoit laiſſé beaucoup de biens, ne s'étonna pas de la dépenſe que faiſoit ſon père; mais quoique ſon âge ne fût guères propre aux réflexions, elle ne pût s'empêcher d'en faire. Elle voyoit deux grands coquins portant le nom de jardiniers, qui laiſſoient en friche un vaſte jardin potager, pendant qu'on étoit forcé d'acheter des légumes; de grandes prairies qui faiſoient partie du domaine du château, ſuffiſoient à peine à nourrir des chevaux qui ne ſervoient qu'aux paraſites de ſon père. Comme elle étoit fort timide, elle n'oſoit s'expliquer avec le Comte ſur ce qu'elle voyoit, & l'impudence des valets ne lui permettoit pas de s'oppoſer aux déſordres les plus crians.

Une ſervante âgée, nommée *Nicole*, qui lui ſervoit de femme de chambre, excita ſa timidité. Et quoi, Mademoiſelle, lui dit elle un jour en l'habillant, ſouf-

ſouffrirez-vous que ſous vos yeux on acheve de ruiner Mr. votre père? Encore quelques années de ce train de vie, & ce pauvre gentilhomme, chaſſé de ſon chateau dont la vente ne ſuffira pas pour payer ſes dettes, ſera réduit à mourir à l'hôpital. Madem. *du Roſſoir* avoua à *Nicole* qu'elle s'étoit apperçue de ce qu'elle lui diſoit; mais, ajoûta-t-elle, que veux-tu que je faſſe? Mon père, à ce que je vois, n'eſt pas d'humeur à veiller ſur ſes affaires, & il ne convient pas à une fille de ma qualité & de mon âge de prendre l'emploi d'une femme de charge. Et mort de ma vie, lui dit *Nicole*, vous voilà bien avec votre qualité; tenez, Mademoiſelle, je ne ſuis qu'une pauvre païſanne qui ne ſait ni lire ni écrire, & pourtant je gagerois bien que je me connois mieux en nobleſſe que vous. Vous la faites conſiſter vous autres à être bien vétûe, à tenir une bonne table, à ne faire œuvre de vos dix doigts toute la journée, ou tout au plus à faire quelques brimborions qui ne ſont bons à rien; & moi, je crois qu'elle conſiſte à être plus juſte, plus honnête gens que les autres. En bonne foi, Mademoiſelle, quel ſera le plus noble, de vivre ici aux dépens d'autrui,

trui, de voir la mémoire de Monſieur votre père en horreur à tous ceux qu'il aura ruinés, ou de faire des efforts pour rétablir ſes affaires, & acquiter ſes dettes? Voyez-vous, je ne donnerois pas un liard d'une Demoiſelle qui feroit, ce que je vous conſeille, par avarice: mais je me mettrois volontiers à génoux par reſpect devant celle, qui ſe feroit fermière par eſprit de juſtice, & pour rendre à chacun ce qui lui eſt dû.

Ce ſermon de *Nicole* fit ſon effet ſur un eſprit naturellement droit. Madem. *du Roſſoir* comprit les devoirs de ceux qui ſont vraiement nobles, & déterminée à ſurmonter la répugnance qu'elle avoit encore pour un travail laborieux & bas aux yeux du vulgaire, elle peignit à ſon père le triſte état de ſa maiſon & le conjura les larmes aux yeux de lui abandonner le ſoin de la réformer. Le Comte lui repréſenta toute la difficulté de ce qu'elle alloit entreprendre ſans aucun eſpoir d'améliorer ſa fortune, puiſque tout ce qui reſteroit à ſa mort, appartiendroit au fils de la ſeconde femme. Cette courageuſe fille en prit un nouveau motif d'exécuter ſon deſſein, parcequ'elle étoit aſſurée par là qu'elle n'agiroit que par l'amour de la juſtice, com-

me

me *Nicole* le lui avoit fait enviſager.

Ayant arraché plûtôt qu'obtenu le conſentement de ſon père, elle commença l'ouvrage par congédier tous les domeſtiques à la réſerve d'un ſeul, dont *Nicole* lui répondit. Ce qui rendoit cette canaille ſi inſolente, c'eſt qu'on devoit trois années de gages. Madem. *du Roſſoir* prit ſur ſa dot de quoi les payer; elle en fût quitte pour quarante guinées, car dans les provinces, les domeſtiques gagnent fort peu. Un Jardinier laborieux prit la place des deux fainéans qui avoient eu ce tître. Une ſervante de baſſe-cour, le fidèle *Lucas*, dont *Nicole* avoit répondu, & une cuiſinière; voilà à quoi elle borna le domeſtique. Dès le lendemain de cette reforme, les chevaux prirent le chemin du marché, où ils furent échangés contre de bonnes vaches. On garnit la baſſe-cour d'animaux domeſtiques propres à apporter quelque profit. La compagnie ordinaire du Comte fut bientôt inſtruite de cette réforme, & ne trouvant plus rien à ſa table propre à nourrir la ſenſualité, ſe congédia d'elle-même, & fut remplacé par deux familles qui habitoient dans le village voiſin, qui ſachant qu'on avoit banni la débau-

che du château, ſe firent un plaiſir de venir tenir compagnie au malade qui ſe vit bientôt en état de leur rendre leurs viſites, la ſobriété l'ayant guéri de ſa goute au bout de deux mois. Madem. *du Roſſoir* n'avoit pas perdu ce tems. Elle fit venir tous ceux auxquels ſon père devoit, leur déclara qu'ils ſeroient payés en deux années, à condition, qu'ils reformeroient leurs mémoires, & retrancheroient les ſommes dont ils les avoient groſſis, pour trouver l'intérêt de leur argent. Ces pauvres gens qui commençoient à trembler pour leurs dettes, conſentirent de bon cœur à ſa propoſition; ils rayèrent un quart de tous ces mémoires: on leur fit à tous huit billets pour être payés à chaque quartier, & Madem. *du Roſſoir* employa le reſte de ſa dot à payer la moitié du prémier d'avance. Pour ſe mettre en état de remplir ſes engagemens, *Lucas* & *Nicole* alloient deux fois chaque ſemaine dans deux marchés voiſins pour vendre le beurre, le fromage & les œufs qui ſe faiſoient au château, & rapportoient de l'argent dont la moitié ſe mettoit à part, & étoit regardé comme un dépôt ſacré réſervé pour payer les dettes; le reſte ſe partageoit encore en deux parts, dont l'une

l'une s'employoit aux réparations du château, & le reſte à l'entretien de la table qui n'avoit plus rien de ſuperflu & qui pourtant étoit toujours aſſez honnêtement ſervie pour recevoir un honnête homme. Au profit qu'on retiroit des vaches & de la baſſe-cour, ſe joignit bientôt celui du jardin qui rapportoit quatre fois plus en fruits & en légumes qu'on n'en pouvoit conſumer dans la maiſon. Madem. *du Roſſoir* ſe levoit regulièrement à cinq heures du matin; elle paſſoit la matinée à veiller ſur les ouvriers & ſon petit domeſtique: l'après dîner elle tenoit compagnie à ſon père & à ceux qui le venoient voir; mais elle diſoit agréablement, on ne parle pas avec les doigts, ainſi on me permettra d'occuper les miens. D'abord, elle déborda tous les meubles où il y avoit de l'or, & les décraſſa pour les mettre en état d'être vendus; elle y ſubſtitua des meubles ſimples, mais neufs & propres, & pendant qu'elle s'occupoit à ce travail, *Lucas* aidoit au jardinier, & *Nicole* encourageoit par ſon exemple les ſervantes à filer, pour remplir les armoires de linge, car elles étoient vuides au tems de la reforme. Le dégoût que de tels emplois cauſèrent d'abord à Madem. *du*

Roſſoir, diminua peu à peu, & à chaque quartier où elle payoit les dettes de ſon père, elle goûtoit une joye ſi pure qu'elle ſe trouvoit dédommagée de tous ſes travaux. Elle eut encore un autre ſujet de mortification qu'elle n'avoit pas prévu; ce fut les railleries de ceux qui avoient perdu aux changemens qu'elle avoit faits: il eſt vrai qu'elle les ſentit peu; les louanges de tous les honnêtes gens, les bénédictions de ceux auxquels elle rendoit juſtice, & qui pourtant régardoient ce qu'ils recevoient d'elle comme un don, compenſoient d'une manière bien avantageuſe les mépris de ceux qu'elle mépriſoit elle-même.

Cependant le Comte qui jouïſſoit d'une parfaite ſanté, étoit pénétré de reſpect pour ſa vertueuſe fille, & de douleur de ne pouvoit augmenter ſa fortune. Madem. *du Roſſoir* ſembloit avoir oublié qu'elle avoit ſacrifié ſa dot au rétabliſſement de ſes affaires; il s'en ſouvint, & n'ayant rien dont il pût diſpoſer que de ſa vaiſſelle d'argent, il la mît en dépôt chez un de ſes frères qui poſſédoit une petite cure dans le voiſinage, avec ordre de la remettre à ſa fille après ſa mort, pour la payer des ſommes qu'elle avoit avancées. Il lui annon-

nonça même qu'il vouloit que toutes les épargnes qu'elle feroit après le payement entier de ſes dettes, fuſſent réſervées pour augmenter ſa dot. Ce fût alors qu'il connût toute la nobleſſe du motif qui avoit fait agir ſa fille. J'ai pû ſans rougir, lui dit-elle, m'acquitter des emplois les plus bas pour ſatisfaire à un devoir de juſtice; je continuerai à prendre les mêmes ſoins par amitié pour mon frère quoique je n'aye pas le bonheur de le connoître: il ſuffit qu'il ſoit votre fils pour m'intéreſſer à ſon ſort; mais, mon père, ce ſeroit vraiement m'avilir & me mettre au rang d'un domeſtique, que de rendre mes ſoins mercenaires: je ne veux d'autre récompenſe de mes peines que le plaiſir de les prendre pour vous & pour lui. Le Comte paſſa encore quelques années avec ſa charmante fille, & mourût ſans avoir le tems de la recommander à ſon frère qui étoit alors en Italie. Ce frère ne reſſembloit en rien à ſa ſœur, & loin de lui ſavoir gré du ſoin qu'elle avoit pris de lui ſauver ſon bien, il lui réprocha qu'elle avoit déshonoré ſon père en le faiſant vivre comme un grédin; il ajouta qu'elle étoit la maîtreſſe de reſter dans le château, pourvû qu'elle voulut s'aſſujettir à ne

ſe

ſe mêler de rien. Madem. *du Roſſoir* remercia ſon frère, & ſe retira chez ſon oncle. C'étoit un eccléſiaſtique pénétré de ſes devoirs. Ma chère nièce, lui dit-il, Dieu ſait que ſi j'euſſe reçû quelques biens de mes pères, je me ferois un plaiſir d'en diſpoſer en votre faveur; mais le ſuperflu du revenu de ma cure appartient à mes pauvres paroiſſiens: je croirois commettre un ſacrilége d'en diſtraire la plus petite ſomme puisque c'eſt le patrimoine de la veuve & de l'orphelin; ainſi vous ne devez compter que ſur le peu que vous a laiſſé votre père, cela ſe monte à cinq cens louïs: voyez quel emploi vous voulez faire de cette ſomme.

Madem. *du Roſſoir* ſe trouva dans un grand embarras: elle auroit bien ſouhaité être religieuſe; mais elle n'avoit pas de vocation, & ſon digne oncle qui la connoiſſoit auſſi bien qu'elle, n'avoit garde de chercher à diminuer ſa répugnance pour le couvent par des motifs humains.

Le Comte de Monneville avoit une très-petite terre dans cette paroiſſe; il avoit été touché du mérite de Madem. *du Roſſoir*: il déclara ſes ſentimens au curé en gémiſſant de n'avoir pas une for-

fortune digne d'elle. *Nicole* fût appellée au conſeil, & prouva par de très bonnes raiſons que des perſonnes modérées & laborieuſes pouvoient ſe flatter de n'être jamais ſans reſſources; que la providence bénifſoit l'induſtrie, & qu'ainſi ſa maîtreſſe devoit ſe confier en elle du ſoin de ſa famille future qu'elle laiſſeroit aſſez riche ſi elle la laiſſoit vertueuſe. Le curé fût de l'avis de *Nicole*, & Madem. *du Reſſoir* devint Comteſſe. Sa dot fût employée à acheter un terrain contigu à celui qui faiſoit le patrimoine de ſon époux; elle prit ſur elle le ſoin de faire cultiver ſes terres, & Dieu bénit tellement ſes ſoins que ſon époux devenu Colonel au bout de deux ans, eut la facilité de faire décemment la dépenſe qui convenoit à ſon rang. La Comteſſe pendant ſon abſence s'occupoit dans ſes momens de loiſir de l'education d'un fils & d'une fille dont Dieu avoit béni leur mariage. Le miracle de la multiplication ſembloit ſe rénouveller en ſa faveur; la grêle, les inſectes paroiſſoient reſpecter ſes champs, & ce qui ſe croiroit à peine, elle trouvoit dans ſon néceſſaire un ſuperflu pour aider ſes pauvres voiſins dont elle étoit adorée. Elle étoit ſi heureuſe dans ſa ſituation qu'elle ne l'eut pas changée pour

la

la plus brillante. Vous verrez par la fin de cette hiſtoire que nous remettrons à demain, qu'elle devoit en changer bientôt. Lady *Violente* va continuer à nous répéter celle de *Socrate*.

Lady VIOLENTE.

Il y avoit dans la ville d'Athénes un grand nombre de faux philoſophes qui enſeignoient un galimathias qu'ils appelloient philoſophie; mais ils ne faiſoient pas comme *Socrate*, & ils exigeoient de grandes ſommes pour embrouiller la cervelle de ceux qui avoient le malheur de devenir leurs diſciples. *Socrate* entreprit de prouver que ces gens-là étoient des ignorans. Il faut vous ſouvenir, Meſdames, que notre philoſophe avoit l'air aſſés ſtupide; il prenoit le moment où ces gens parloient en public, leur diſoit qu'il avoit l'eſprit trop lourd pour entendre les belles choſes qu'ils diſoient au peuple, & les ſupplioit de répondre aux queſtions qu'il prendroit la liberté de leur propoſer. Il étoit ſi fin qu'il cachoit admirablement ſon intention, & leur faiſoit d'abord les demandes les plus ſimples; & leurs réponſes devenant des principes ſouvent faux, il les faiſoit tomber en contradiction avec eux-mêmes, ce qui excitoit

toit de grands éclats de rire parmi le peuple ; alors *Socrate* disoit d'un air niais : je suis bien malheureux de n'avoir pas assez d'esprit pour comprendre ce que disent de si habiles gens, & les Athéniens apprenoient par-là, que ces hommes n'étoient pas de vrais savans.

Lady CHARLOTTE.

Ma Bonne, je ne comprends pas bien cette façon de disputer de *Socrate* ; voudriez-vous nous en donner un exemple ?

Madem. BONNE.

Ce sera pour la prémière fois, ma chère ; *Platon* disciple de ce grand homme, nous a laissé quelques uns de ses dialogues. Voyez-vous, Mesdames, j'appelle *Socrate* un grand homme ; c'est par habitude & par un effet du préjugé : bientôt nous allons le trouver bien petit. Continuez, Lady *Violente*.

Lady VIOLENTE.

Ma Bonne parle de la mort de *Socrate* où véritablement il y a quelque chose à rédire. Vous sentez, Mesdames, que *Socrate* fût regardé de mauvais œil par tous ces faux philosophes & par leurs amis ; dès-lors ils jurèrent sa perte, & ils la commen-

mencèrent par le moyen d'un poëte, nommé *Ariſtophane*, qui fit une comédie, appellée *les Nuées*, dans laquelle il fit dire à *Socrate* mille impietés & extravagances, afin de connoître les diſpoſitions du peuple à l'égard du philoſophe. Comme ils virent que les Athéniens au lieu de ſe fâcher contre le poëte, rioient des ſottiſes qu'il faiſoit dire à *Socrate*, ſes ennemis en conclûrent qu'ils pourroient le perdre un jour.

Lady MARY.

Ah! mes bons amis les Athéniens! J'ai bien peur que vous n'alliez faire quelque ſottiſe; mais, ma Bonne, peut-être je les accuſe à tort: il pouvoit bien être qu'ils ne ſavoient pas que c'étoit de *Socrate* que le poëte vouloit parler.

Madem. BONNE.

Cette queſtion, ma chère, me fait voir que vous n'avez aucune idée de la comédie des Grecs; & je vais vous apprendre combien elle étoit différente de la nôtre. D'abord, on ne jouoit pas la comédie dans une maiſon; c'étoit au milieu d'une place publique, où il pouvoit tenir plus de dix mille perſonnes.

Miſs

Miſs MOLLY.

Et comment, les acteurs pouvoient-ils parler aſſez haut pour être entendus d'un ſi grand nombre d'hommes ?

Madem. BONNE.

Il y avoit un bien plus grand nombre de ſpectateurs à Rome. D'abord, le théâtre avoit des côtés où l'on plaçoit des vaſes d'airain qui en recevant la voix, la portoient fort loin, c'étoit comme des échos; & puis, les acteurs avoient des maſques qui groſſiſſoient leur voix, & afin qu'un homme pût employer toutes ſes forces à parler, il ne ſe fatiguoit point à faire les geſtes qui convenoient aux paroles qu'il prononçoit, c'étoit un autre acteur qui faiſoit ces geſtes.

Lady SOPHIE.

Quelle extravagance ! Et comment, les Athéniens & les Romains pouvoient-ils s'amuſer d'un pareil ſpectacle ?

Madem. BONNE.

Lady *Sophie* eſt toujours la même ; dès qu'une choſe n'entre pas d'abord dans ſon eſprit, c'eſt une extravagance, une ſottiſe : elle ne ſe donne pas la peine de faire le moindre examen, ni même d'attendre jus-

juſqu'à la fin ce qu'on a à lui dire. Que cet exemple vous corrige, ma chère, & daignez m'écouter juſqu'au bout.

Les acteurs avoient un maſque ſur le viſage, & on ne pouvoit appercevoir le mouvement de leurs lèvres & de leurs yeux; par conſéquent les ſpectateurs qui étoient éloignez, croyoient que celui qui faiſoit les geſtes, étoit celui qui parloit.

Il faut remarquer encore, Meſdames, que chez les Athéniens, les poëtes ne faiſoient pas toujours leurs comédies ſur des caractères d'imagination: ils jouoient hardiment les perſonnes qui étoient en charge, les généraux d'armée, les orateurs, & ceux qui gouvernoient la république; & afin que le peuple ne pût pas ignorer le nom de celui dont on ſe mocquoit, l'acteur qui faiſoit les geſtes, qui paroiſſoit parler, portoit un maſque qui reſſembloit parfaitement à celui dont on ſe mocquoit: ce fût ainſi que parût l'acteur qui repréſenta *Socrate*, & par conſéquent les Athéniens ne pouvoient ſe tromper à cet égard.

Ce ne fût pourtant que bien des années après qu'on eut joué cette comédie ou plûtôt cette farce, que *Socrate* fût accuſé devant les juges. C'eſt dans cette occaſion que tout le monde dit qu'il s'eſt cou-

couvert de gloire, & c'eſt alors ſelon moi, qu'il mérita véritablement la mort à laquelle il fût condamné.

Miſs CHAMPETRE.

Vous allez donc faire une ſeconde fois le procès à ce pauvre *Socrate*? Mais, ma Bonne, vous êtes ſon accuſatrice; en bonne règle vous ne devez pas le juger: nommez-lui donc des juges & un avocat.

Madem. BONNE.

Votre remarque eſt juſte, ma chère. Ses juges & ſes avocats ſeront toutes celles qui m'écoutent; mais je ne ſerai pas pourtant l'accuſatrice de *Socrate*: il s'accuſera lui-même, mes enfans.

Socrate fût accuſé par un certain *Mélitus* & pluſieurs autres hommes de néant de corrompre l'eſprit des jeunes gens, de ne pas croire aux Dieux d'Athénes, & de vouloir en introduire de nouveaux. Que devoit-on attendre d'un philoſophe tel que *Socrate*? la confeſſion de ſes ſentimens ſur la divinité. C'étoit le moment de dire à cette multitude inconſée: Athéniens, il n'y a qu'un Dieu, créateur du ciel & de la terre. Cette multitude de Dieux eſt ridicule; ceux que vous adorez comme tels, ſont des hom-

hommes infames. Vous ne voudriez pas pour tout au monde ſi vous avez de l'honneur, que votre fille reſſemblât à *Vénus*, votre fils à *Mercure* le plus habile des voleurs, & vous rougiriez ſi l'on pouvoit vous prouver à vous-mêmes que vous ayez commis la dixième partie des crimes que vos poëtes attribuent à *Jupiter*. Voilà ce que j'ai enſeigné à vos jeunes gens, & ce que je ſuis prêt à vous prouver ſi vous voulez m'entendre; c'eſt qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu qui ne peut avoir eu de commencement, qui étant ſouverainement parfait, ſe plaît à voir des hommes vertueux qu'il récompenſe pendant qu'il punit les injuſtes, les menteurs, les traîtres à leur patrie, les mauvais pères, les juges iniques & paſſionnés. C'eſt entre ſes mains que retournera mon ame qui en eſt ſortie, ſur laquelle vous n'avez aucune puiſſance.

Si *Socrate* eut parlé ainſi Mesdames, je le regarderois comme un martyr de la divinité; mais non: il s'amuſe à parler d'une manière équivoque. Quoi, dit-il à *Melitus*, vous dites que je ne crois pas que le ſoleil & la lune ſoient des Dieux? vous croyez parler à *Anaxagore* qui a dit que ces aſtres n'avoient rien de divin.

vin. Les défenſeurs de *Socrate* diſent que ce discours n'étoit qu'une ironie. Je voudrois le penſer comme eux; mais cela n'eſt pas poſſible: il n'eſt pas permis de biaiſer en aucune manière, d'éluder lorsqu'on nous demande raiſon de notre foi; il faut parler librement, ou l'on devient criminel.

Lady SPIRITUELLE.

Je conviens qu'un chrétien doit toujours en agir ainſi; mais *Socrate* n'avoit pas nos lumières: il ignoroit ſans doute que c'eſt un crime de diſſimuler en matière de réligion. Ses diſciples entendoient ſon ironie, & ce qu'il auroit dit ſur la divinité, n'auroit ſervi de rien aux autres; ainſi, ma Bonne, je vous trouve trop ſevère.

Madem. BONNE.

La lumière naturelle apprend à l'homme qu'il eſt permis en quelques occaſions de taire ſes ſentimens; mais qu'il ne l'eſt jamais lorsqu'on nous interroge poſitivement, parcequ'alors c'eſt tromper. Les juges ne demandoient pour pardonner à *Socrate* que de s'avouer coupable en quelque choſe: du moins *Socrate* le penſoit ainſi; mais il dit qu'il lui

ſeroit honteux de s'abaiſſer jusqu'à un menſonge pour ſauver ſa vie. Vous voyez, Mesdames, qu'il connoiſſoit ſes devoirs par rapport au reſpect qu'on doit avoir pour la vérité; auſſi lorsqu'on lui eut demandé ſelon la coutume à quoi il ſe condamnoit, il répondit: pour avoir employé toute ma vie ſans aucun ſalaire à vous rendre vertueux, je me condamne à être nourri le reſte de mes jours aux dépens du public. Que n'ajoutoit-il, pour avoir travaillé à vous rendre vertueux en vous enſeignant qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu! Ce ſeul mot en eut fait un martir. Au reſte, Mesdames, afin que vous ne m'accuſiez pas de condamner *Socrate* de mon chef, écoutez ſa ſentence de la bouche de St. *Paul*. *Les anciens ſages & philoſophes*, dit ce grand Apôtre, *ont connû Dieu par ſes œuvres, & parceque l'ayant connû, ils ne l'ont pas glorifié; Dieu les a abandonnés aux déſirs de leur cœur, enſorte qu'ils ſe ſont déshonorés eux-mêmes par des vices honteux.* *Socrate* l'Apôtre de la vertu, n'eſt pas ſelon moi exempt de châtiment. Ce philoſophe ſe vantoit d'avoir appris la rhétorique de la fameuſe *Aſpaſie*; or cette *Aſpaſie* étoit non ſeulement une femme dont la mauvaiſe vie étoit pu-

publique, mais qui avoit dans ſa maiſon pluſieurs filles de ſon caractère, pour fournir des maîtreſſes aux Athéniens. Convenoit-il au grave *Socrate* d'avoir une liaiſon intime avec une femme de cette trempe? Ne donnoit-il pas par-là un bel exemple aux jeunes gens qu'il enſeignoit? Auſſi pluſieurs perſonnes l'ont elles accuſé d'avoir des mœurs fort déréglées, & ſa liaiſon avec *Aſpaſie* me donne lieu de les croire malgré ce que diſent ſes défenſeurs; car j'aurai toujours mauvaiſe opinion d'une perſonne qui ſe plaira dans la compagnie des malhonnêtes gens. Que dites-vous à cela, Lady *Senſée*?

Lady SENSE'E.

Vous ſavez, ma Bonne, que cette réflexion me vint d'abord dans l'eſprit lorsque je lûs l'hiſtoire ancienne; mais ces Dames penſent ſans doute mieux que moi, & je les prie de dire leur ſentiment. . . . Perſonne ne répond, ma Bonne; apparemment que toutes nos amies penſent comme St. *Paul*: car aſſurément, *Socrate* ne gloriſia pas devant ſes juges, le Dieu qu'il connoiſſoit, d'où j'oſe conclure que ce fût un châtiment de Dieu pour n'avoir pas eu les mœurs auſſi réglées

penſa-t-il pas qu'il n'étoit pas plus maître de ſa vie que de celle d'un autre, & qu'il n'avoit pas promis d'obéïr à ceux qui ſous prétexte de faire obſerver les loix, violoient celle de la juſtice? Eſt-ce que je me trompe, ma Bonne; ſi vous aviez été à la place de *Socrate*, auriez-vous eu cette fauſſe délicateſſe, & ne vous ſeriez-vous pas ſauvée bien vîte?

Madem. BONNE.

Peut-être bien, ma chère: j'aurois cependant eu une meilleure raiſon que celle de *Socrate* pour n'en rien faire; mais pour bien entendre ma raiſon, il faut examiner les devoirs que la charité nous impoſe par rapport à nous & à notre prochain.

Nous devons aimer notre ame plus que celle de notre prochain; mais nous devons aimer l'ame de notre prochain, du plus cruel de nos ennemis même, plus que notre vie: c'eſt-à-dire, que s'il falloit ſacrifier notre vie pour procurer le ſalut d'un homme quelqu'il fût, pour l'empêcher de faire un crime, il faudroit la ſacrifier; car qu'eſt-ce que notre vie en comparaiſon d'une ame rachetée du ſang de Jéſus, en comparai-

ſon d'un crime qui offenſe le créateur du ciel & de la terre?

En ſecond lieu, nous devons préferer notre vie à celle d'un autre; mais nous devons préférer la vie de notre prochain à notre intérêt temporel: c'eſt-à-dire, que ſi la mort d'un homme pouvoit nous procurer une grande fortune, ou nous empêcher d'être ruinées, il vaudroit mieux reſter pauvre ou le devenir, que de cauſer la mort de notre prochain. Cela poſé; voyons de quoi il s'agiroit ſi on m'avoit condamnée injuſtement à la mort: de la perte de ma vie. De quoi s'agiroit-il par rapport au geolier qui me garderoit & qui par intérêt ſacrifieroit ſon devoir? d'un crime. Donc ſi j'étois juſte, je préférerois la néceſſité de mourir à celle de rendre ce geolier criminel.

Lady LOUISE.

Ah! ma Bonne, que votre doctrine eſt ſévère! Quoi, je ſerois obligée de ſacrifier ma vie pour procurer le ſalut d'un homme qui m'auroit fait du mal, ou pour l'empêcher de faire un péché?

Madem. BONNE.

Vous me faites trop d'honneur, Ma-

da-

Miſs BELOTTE.

Et pendant tout ce tems, perſonne ne chercha à ſauver le pauvre *Socrate*? N'avoit-il pas des amis, un grand nombre d'écoliers.

Madem. BONNE.

Je vous demande bien pardon, Mesdames, mais je ſais par expérience que l'affection des écoliers pour leur maître eſt une foible reſſource. *Socrate* en trouva pourtant quelques-uns qui ne l'abandonnèrent point, mais en petit nombre; il me ſemble même qu'ils ne firent pas ce qu'ils devoient faire à l'égard de *Socrate*. Le peuple Athénien avoit commué la ſentence de mort portée contre *Miltiade* en une amande, en conſidération de ſes ſervices. Le peuple avoit donc le pouvoir de changer une ſentence. Les Athéniens n'étoient que trop aiſés à perſuader. Un orateur éloquent étoit presque ſûr de leur faire faire telle ſottiſe qu'il voudroit, pourvû qu'il prit la peine de la leur déguiſer ſous une belle apparence; pourquoi donc *Platon* diſciple de *Socrate*, ne courût-il pas à la tribune aux harangues? ou ſi on ne le lui permit pas, pourquoi ne courût-il

dame, d'appeller cela ma doctrine; c'eſt bien celle de Jéſus-Chriſt. Hélas! je ſuis ſi méchante & ſi foible que ſi j'euſſe fait l'Evangile, je ne l'aurois pas fait ſi parfait.

Lady LUCIE.

Je crois ſavoir tout le nouveau teſtament par cœur, & cependant, ma Bonne, j'oſe vous dire que je n'y ai jamais lû rien qui approche de cela.

Madem. BONNE.

Je vais vous convaincre à la *Socrate*, ma chère; répondez à mes queſtions. Quel eſt la ſeule choſe qui ſoit vraiement un mal?

Lady LUCIE.

Le crime.

Madem. BONNE.

La mort eſt donc un moindre mal que le crime?

Lady LUCIE.

Sans doute.

Madem. BONNE.

Si ces deux choſes ſe préſentoient, la mort

mort ou le crime, & que vous fussiez obligée de choisir ; que feriez-vous ?

Lady LUCIE.

Je choisirois la mort si je m'aimois véritablement ; car la raison me diroit qu'il faudroit préférer la mort qui est un mal imaginaire, au crime qui est un mal réel.

Madem. BONNE.

Et s'il étoit question de votre salut, préféreriez-vous de vivre en le perdant, ou de mourir en l'assurant ?

Lady LUCIE.

Je serois bien ennemie de moi-même si je préférois ma vie à mon ame ; mais, ma Bonne, il n'est pas question de mon salut, c'est de celui de mon prochain dont il s'agit.

Madem. BONNE.

Comment Jésus-Christ dans l'Evangile, dit-il, qu'il faut aimer son prochain ?

Lady LUCIE.

Comme soi-même.

Madem. BONNE.

Donc il faudroit faire pour le salut de votre prochain ce que vous feriez pour le

le vôtre; autrement vous vous aimeriez plus que lui, & vous n'accompliriez pas le préeepte. Je vais vous rendre tout ceci plus clair.

Un homme qui n'a jamais entendu parler de Dieu, & qui a fort mal vêcû, tombe malade de la peſte; je ſais que cet homme ſera damné s'il meurt ſans ſe répentir, & il n'y a que moi qui entende ſa langue & qui la parle, par conſéquent il n'y a que moi qui puiſſe l'exciter à demander pardon à Dieu, & le lui faire connoître; mais il pourra fort bien arriver que je gagne ſon mal, & que j'en meure: n'importe, ſon ame étant plus précieuſe que ma vie, je dois risquer le moins pour ſauver le plus. Je ſais au contraire que cet homme a vécû chrétiennement: je n'ai d'inquiétude que pour ſa vie qu'il perdra peut-être faute de ſécours; & que peut-être auſſi il conſervera ſi je risque la mienne; alors ma conſervation temporelle va devant la ſienne, vie pour vie, la mienne doit avoir la préférence.

Lady SENSE'E.

Mais, ma Bonne, ſerois-je homicide de moi-même ſi je m'expoſois pour le ſécourir?

Ma-

Madem. BONNE.

Non, assurément, ma chère. Vous voyez tous les jours des hommes qui par intérêt servent dans les hôpitaux; en France ce sont des personnes qui par charité se dévouent courageusement au service des pauvres malades, des filles même de qualité & très-aimables. Elles font des actes de charité héroïques en agissant ainsi: elles exposent leur vie; mais elles ne sont pas sûres de la perdre: au contraire, l'expérience apprend qu'elles s'accoûtument au mauvais air, & gagnent rarement des maladies mortelles; elles en sont quittes pour la galle, la vermine & autres semblables bagatelles.

Lady LOUISE.

Vous me faites frémir avec vos bagatelles. En Angleterre nous trouvons le moyen d'assister les pauvres sans nous exposer à toutes ces horreurs; lorsqu'il est question d'assister les pauvres, nous envoyons nos femmes de chambre: n'est-ce pas comme si nous y allions nous-mêmes?

Madem. BONNE.

Au jour du jugement, Madame, Jésus

ſus dira à votre femme de chambre: j'ai été malade, & vous m'avez ſervi; j'ai été priſonnier, & vous m'avez viſité: venez, poſſédez le royaume qui vous a été préparé; mais que vous dira-t-il à vous, Madame? Vous avez eu horreur de ma miſère, de ma pauvreté, de mes playes; votre délicateſſe vous a éloigné des lieux où j'étois malade & ſouffrant.

Lady SOPHIE.

Mais, ma Bonne, en conſcience, conviendroit-il à des Dames de qualité de courir les greniers, les hôpitaux, les priſons, & de s'expoſer par-là à gagner la fièvre ou d'autres maladies? Pourvu que les pauvres ſoient aſſiſtés, cela ſuffit; & ſi je donne de l'argent pour les ſervir, n'eſt-ce pas comme ſi je les ſervois moi-même?

Madem. BONNE.

Ne me faites jamais aucune objection quand il s'agira de l'Evangile; ſi vous en trouvez la morale trop ſévère, prenez-vous en à Jéſus-Chriſt & non pas à moi. C'eſt à tous les juſtes pauvres & riches, de baſſe naiſſance ou de qualité, que Jéſus dit: *j'ai été malade & priſonnier, & vous m'avez viſité.* D'ailleurs, Mesda-

mes, la crainte du mauvais air eſt un faux prétexte. J'ai connu un grand nombre de Dames de qualité, qui alloient très-ſouvent dans les priſons & les hôpitaux, qui y menoient leurs filles, & j n'en ai jamais vu aucune qui y ait gagné un ſeul accès de fièvre. Vous êtes bien ſcrupuleuſes ſur le ſoin que vous devez prendre de votre ſanté, lorsqu'il s'agit du ſervice des pauvres, & cette même ſanté, vous la prodiguez lorsqu'il s'agit de vos plaiſirs. Vous ſavez très-bien, qu'en ſortant de la comédie, où il fait très-chaud, vous vous enrhumez, que les rhumes en Angleterre ſont très-dangereux; cette conſidération, vous empêche-t-elle de vous y expoſer? Pour moi, j'ai remarqué un grand nombre de jeunes perſonnes mortes de conſomption pour un rhume gagné au bal, & cela n'en dégoûte point; j'aimerois bien mieux, & elles auſſi actuellement, avoir gagné la mort en ſervant les pauvres. Mais en voilà aſſez ſur cet article; nous réprendrons l'hiſtoire Romaine la prémière fois, auſſitôt après la leçon du St. Evangile.

Fin du Prémier Tome.

Biblioteca Nazionale NAPOLI V. E. III

68461

BIBLIOT

SCAFF

PLUTE

N.º C